E CHA

MÉLAN

DE

PHILOLO

ET DE

Paléogra

AMÉRICA

[illegible]

[illegible]

1883





MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE ET DE PALÉOGRAPHIE AMÉRICAINES

PAR

H. DE CHARENCEY

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES, VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1883

MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE ET DE PALÉOGRAPHIE

AMÉRICAINES

MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE ET DE PALÉOGRAPHIE AMÉRICAINES

PAR

LE COMTE DE CHARENCEY



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1883

PRÉFACE

Le présent volume se compose de mémoires détachés et ayant paru à des époques diverses. Tous se rapportent néanmoins à un seul et même sujet, la linguistique américaine et spécialement celle de la nouvelle Espagne. Les travaux publiés, jusqu'à ce jour, sur cet intéressant sujet sont bien rares et souvent peu abordables au public savant.

Réunir en un seul volume, la plupart de nos écrits, ainsi que nous le ferons aujourd'hui, nous semble donc œuvre utile. Ajoutons que plusieurs des ouvrages par nous consultés sont toujours restés manuscrits et nous en devons la communication à l'obligeance du savant abbé Brasseur de Bourbourg.

Enfin, ce livre se terminera par un exposé de nos recherches, en ce qui concerne le déchiffrement des écritures dites *calculiformes* et propres au Yucatan et contrées avoisinantes.

On sait, en effet, que les peuples de ces régions, seuls, sans doute, parmi tous ceux qui habitaient le Nouveau Monde étaient parvenus à se créer un système graphique,

comparable sous bien des rapports à celui de l'antique Égypte.

Nous nous estimerions heureux si nos travaux pouvaient contribuer à développer au sein du public, tant français qu'étranger, le goût de ces études américaines si intéressantes à la fois, et si délaissées jusqu'à ce jour.

C[te] de Charencey.

MÉLANGES

DE

PHILOLOGIE & DE PALÉOGRAPHIE AMÉRICAINES

SUR QUELQUES FAMILLES DE LANGUES

DU MEXIQUE

FAMILLE CHICHIMÈQUE

L'affinité de l'Aztèque avec divers idiômes Sonoriens avait déjà été entrevue au siècle dernier par plusieurs missionnaires, les RR. PP. Pedro de Ribas, Ortega. Guillaume de Humboldt eut lieu de constater la justesse de leur appréciation. Enfin M. Ed. Buschmann, dans son ouvrage *die spuren des Aztekischen Sprache*, a établi la parenté de la langue Mexicaine, non seulement avec les idiômes Sonoriens et Cinaolais, l'Opata, le Cahita, le Hiaqui, le Pima, le Tépéhuan, etc., mais encore avec plusieurs dialectes de la Californie, le Kij, le Chemehuevi, le Cahuillo, et de l'Orégon, le Chochone parlé dans les montagnes rocheuses par le 43e degré L. N. et le Wihinacht. Cette famille lui parait se diviser en deux groupes principaux que nous désignerons du nom de groupe Orégonais comprenant le Comanche, le Kij, le Chochone, le Yutah, le Moqui, et de groupe Mexicain auquel appartiennent le Pima, le Tarahumar, le Tepeguano ou Tepehuan, le Cahita, le Tubar, dialecte très diffé-

rent des autres et offrant d'assez nombreuses ressemblances avec l'Aztèque, le Hiaqui, l'Hévé ou Eudévé, l'Opata ou Teguima, enfin le Cora et l'Aztèque.

Nous n'avons nullement l'intention de recommencer le travail si consciencieusement fait déjà par le savant auteur. Nous aidant spécialement du précieux ouvrage de M. Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas Indigénas de Mexico*, nous nous bornerons à signaler quelques nouveaux points de contacts entre les divers idiômes. Nous n'aurons donc presque point à nous occuper des dialectes du groupe Orégonais.

DU GENRE

Aucun des idiômes de cette famille ne paraît avoir de véritables marques de genre. Pour indiquer le sexe, ils se contentent de préfixer certains substantifs ayant le sens de mâle ou femelle. En revanche, on retrouve chez eux, comme dans un assez grand nombre de langues Américaines, des expressions uniquement réservées à l'usage des hommes, d'autres à celui des femmes. Ces expressions désignant en général des degrés de parenté (de cette dernière particularité, un vestige paraît se trouver en Basque.) A cet égard, les dialectes chichimèques sont moins riches que divers patois des rives de l'Orénoque, ces derniers possèdent, à l'usage de chaque sexe, un vocabulaire spécial, dont Balbi nous transmet un fragment dans son introduction à l'étude de l'Atlas Ethnographique. Donnons quelques exemples de ces deux langues dans les idiômes Chichimèques :

	Langue des hommes	Langue des femmes
Aztèque	*Nopitzin,*	*Nokoneuh,* mon fils.
	Huéhuetl,	*Vévetl,* tambour.
Opata	*Noguat,*	*Miriguat,* fils.
	Massiguat,	*Mariguat,* père.
Cahita	*Aussez,*	*Aussoak,* enfant, fils, fille.
Tépéhuan	*Bosimata,*	*Kanmara* ou *Cassci,* fils de frère.
	Bamata,	*Usci,* fils de sœur.
	Tuturo,	*Mamara,* fils, enfant.
Cora	*Tiperik,*	*Tiyaoh,* fils, enfant.
Hévé	*Noguat,*	*Notzguat,* fils, mon fils.
Comanche	*Métoko,*	*Néroko, Tutzi,* neveu.

Le Quiché et tous les autres dialectes du groupe *Mam-Haustèque* possèdent des noms différents pour certains degrés de parenté, suivant le sexe de la personne qui parle. Il en est de même dans les langues de la famille Algique.

DU NOMBRE

Trois procédés sont principalement en vigueur dans ces idiômes, pour marquer le pluriel.

1° Dans un assez grand nombre de noms d'objets inanimés, on se contente de préfixer des particules signifiant *beaucoup*, *plusieurs*. Ex. Aztèq. *Tetl*, pierre ; pl. *Miek tetl* (litt. multùm petra). Il en est de même en Cahita, en Cora, en Hévé, en Opata. En un mot, ce procédé est le plus suivi avec les noms d'objets non doués de raison. Dans tous ces dialectes, ainsi que dans bon nombre de langues Américaines, notamment en Sioux, l'absence de suffixe, de signe propre au pluriel sert pour ainsi dire à marquer le genre irrationnel par opposition au genre noble ou raisonnable. Il est bon, à ce propos, de remarquer que les langues Algiques, elles aussi, ne distinguent ces deux genres qu'au pluriel, quoiqu'elles possèdent des désinences propres pour chacun d'eux.

2° Avec un grand nombre de noms désignant des objets du genre raisonnable, quelques adjectifs, quelques noms du genre irrationnel, l'on fait usage du redoublement, comme en Japonais. Ex. Aztèq. *Tetla*, endroit pierreux ; pl. *Tetetla*. — *Kalli*, maison ; pl. *Kakalli* — Tarahumar ; *Muki*, femme ; pl. *Mumuki* — Opata ; *Haere*, écureuil ; pl. *Haehaere* — *Temâchi*, garçon ; pl. *Tétémâchi*. (dans ce dernier idiôme, le redoublement n'est en vigueur que pour quelques mots seulement.) — Cahita. (spéc. pour les noms terminés en *me*) *Vémé*, jeune fille : pl. *Vévéme* — Tépéhuan (cette langue emploie le redoublement, pour former le pluriel de la majorité de ses mots) *Téodi*, homme ; pl. *Tétéodi*. — En Pima (ce procédé y est très répandu également). Ex. *Hota*, pierre ; pl. *Hohota* — Hévé (spéc. pour les noms et adjectifs se rapportant à des objets du genre rationnel.) *Hoït*, femme ; pl. *Hohoït* — *Déni*, bon ; pl. *Dédéni*.

On ne saurait nier que ce procédé n'offre à l'esprit quelque chose de très logique, de très satisfaisant. Cette répétition de la première syllabe du mot a été, évidemment, le résultat de l'altération d'un système plus ancien qui consistait à répéter le mot lui-même pour marquer le pluriel. L'Hébreu, qui forme son superlatif par le même procédé à répétition, n'a-t-il pas été inspiré par une perception analogue ? Il est, à coup sûr, plus naturel de recourir à cet artifice pour marquer le nombre que de l'employer comme l'ont fait divers idiômes Indo-Européens et Ouraliens à exprimer le passé du verbe.

3° Au moyen de certaines suffixes souvent caractérisées par un *m* ou un *k*. Ex. Aztèq. *Ichkatl*, brebis ; pl. *Ichkame* — *Ilhuicatl*, ciel ; pl. *Ilhuicame* — *Topile*, Alguazil ; pl. *Topileke*. La désinence labiale est aussi assez fréquente en Cahita. Ex. *Tabu*, lapin ; pl. *Tabum* — *Paros*, lièvre ; pl. *Parosim* — *Nikit*, oiseau ; pl. *Nikitzim*. On la trouve dans quelques pluriels du Cora, ex. *Tiyaoh*, fils ; pl. *Tiyaoma*. Le *k* final se rencontre quelquefois en Pima. Ex. *Sisi*, frère ; pl. *Sisiki*.

On pourrait être tenté de rapprocher de la finale *m*, les désinences plurielles du Pima en *pa* ; ex. *Tovu*, lièvre ; pl. *Tutuapa*, et celles en *né*, habituellement employées en Comanche. Ex. *Areka*, cerf ; pl. *Arekané* ; celles de l'opata en *ní* ; ex. *Uri*, homme ; pl. *Urini*. Toutefois nous n'osons rien affirmer à cet égard. Nous avons laissé de côté certaines désinences, certaines formes de pluriels qui nous ont paru spéciales à tel ou tel de ces idiômes et ne pas se retrouver dans les autres. Notre but, en effet, est simplement de donner ici une très légère esquisse de leur grammaire comparée.

Il n'en reste pas moins évident qu'un des caractères des langues Mexicaines en vigueur sur les côtes du Pacifique, c'est leur irrégularité, quant à la manière de former le pluriel. C'est un indice de jeunesse, d'altération qui devient surtout frappant si on les rapproche des langues Algïques et Eskimaudes si régulières à cet égard. Nouvelle preuve à citer en faveur de l'opinion qui repousse l'origine Asiatique des Américains.

DE LA DÉCLINAISON

Les idiômes Sonoriens et peut-être le Comanche sont les seuls de toute la famille Chichimèque à nous offrir quelque chose qui ressemble à un système de déclinaison. Les postpositions s'y unissent au mot qu'elles régissent d'une manière un peu plus intime qu'elles ne le font en Aztèque. Cette déclinaison consiste simplement dans l'adjonction au radical d'une lettre ou d'une syllade finale qui n'influe jamais sur le radical lui-même. Souvent même cette désinence conserve, dans d'autres idiômes très voisins, la valeur d'une postposition isolée. Ce mode de déclinaison ne saurait donc en rien être comparé à ceux du grec, du latin ou même des idiômes Finnois. Il est évidemment le fruit d'un remaniement postérieur, comme le système déclinatif du Roumain ou de l'Albanais. L'Opata, le plus riche de tous les dialectes Chichimèques, à cet égard admet dix déclinaisons toutes distinguées par les variations de désinence du génitif qui est en *gui, ki, ku, ni, pi, ri, si, té, tzi*. En régle générale, le génitif y est semblable au cas appelé accusatif ou datif. Quelques noms ayant le génitif en *ku*, font ce cas semblable au nominatif et méritent par là de constituer une classe à part.

Bornons-nous à donner quelques-unes de ces formes dans les divers idiômes Sonoriens.

1re *Forme* (emploie la gutturale au génitif.) Nous la trouvons en Opata, en Hévé et pour les adjectifs seulement en Cahita. Ex.

	OPATA		HÉVÉ	CAHITA
	NON CONTRACTÉ AU NOMINATIF	CONTRACTÉ AU NOMINATIF		
Nom.	*Tutzi*, tigre	*Chi*, oiseau,	*Siibi*, faucon	*Chibu*, amer (cas Direct)
Genit.	*Tutziku*	*Chimiku*	*Siibike*	
Dat.	*Tutzi*	*Chimi*	*Siibt*	*Chibuk* (cas oblique.)
Acc.	*Tutzi*	*Chimi*	*Siibik*	

Remarquons que le *K* final se retrouve dans un certain nombre de mots Mexicains. C'est une abréviation de la postposition également Mexicaine *Ko* signifiant *de*, *en*, *dans*. Le *t*, marque du datif, existe dans le Mexicain *tlan*, parmi, tous, appartenant à. Ajoutons

que le mot Hévé *Siibi* faucon ; *Chimu*, oiseau, en Opata offrent bien de l'analogie avec le mot *Siipsis*, oiseau, dans je ne sais plus quel dialecte Algique. Remarquons, pour la seule curiosité du fait et sans en prétendre tirer aucune conclusion, que tous ces termes ne sont point sans quelque analogie avec le Mongol *Sibhagum*, oiseau.

2e *Forme* (caractérisée par l'emploi d'une dentale qui quelquefois se change en sifflante au cas oblique.) Nous n'avons constaté son existence que dans les deux idiômes Opata et Cahita.

	Opata	Cahita			
		Avec voyelle finale	Avec syncope d'une syllabe	Avec syncope d'une voyelle	Avec *t* final
Nom.	*Tat, taet,* soleil	*Aaie,* mère (cas direct)	*Kari,* maison	*Ona,* sel	*Nikit,* oiseau
Gén.	*Taette*	*Aaieta* (cas oblique)	*Kata*	*Onta*	*Nikitze*
Dat.	*Taetta*				
Accus.	*Taetta.*				

3e *Forme* (a pour caractéristique le simple changement de la voyelle finale.) Elle forme deux paradigmes en Hévé et existe également en Cahita.

	Hévé		Cahita
	Avec *t* radic. final.	Avec voyelle finale	
Nom.	*Mavirot,* lion	*Utzor,* pitaya (Sorte de fruit.)	*Paros,* lièvre (cas direct.)
Gén.	*Mavirote*	*Utzore*	
Dat.	*Mavirota*	*Utzori*	*Parose* (cas oblique.)
Acc.	*Mavirota*	*Utzori*	

Nous ne considérons pas comme formant une déclinaison à part, l'article *râ* que le Tépéhuan postpose au nom régisseur à peu près comme le *i* de l'état construit en Hébreu. Ex. *Pedro Bukurâ*, la maison de Pierre. Cet article parait se retrouver en Comanche, sous la forme *a*. Ex. *Tchei a Kuassi*, la queue du cheval.

DE LA CONJUGAISON

En Cahita, en Cora et en Aztèque, la 3e personne du singulier est sous-entendue, et alors le radical verbal se peut prendre pour un substantif. Ex. *Tlapia*, en Mexicain signifiera également *il garde*, et *un gardien*. Quelque chose d'analogue se manifeste d'ailleurs dans plusieurs autres familles Américaines. En Eskimau, par

exemple, *Angekog* signifie aussi bien *grand* que *il est grand*. A cet égard, les idiômes en question se montrent inférieurs au Turk qui, lui, ne confond jamais que le participe avec la 3e personne du verbe. Ex. *Sever*, amans et amat.

L'imparfait est marqué en Pima, suivant les dialectes, par la finale *kada* ou *tada*. Ex. *Ani hakiarida*, je raconte, et *ani hakiarida kada* ou *tada*, je racontais. Nous trouvons en Tépéhuan, la finale *tade* avec la même valeur. Ex. *Aneane aguidi*, je dis ; et *aneane aguidi tade*, je disais.

Le parfait a pour caractéristique la gutturale en Tarahumar. Ex. *nejé tara*, je raconte, et *nejé taráka*, j'ai raconté ; et en Cahita. Ex. *ne eria*, j'aime et *ne eriak* ou *eriaka*, j'ai aimé.

La dentale, les syllabes *ta*, *anta* diversement placées, caractérisent ce même temps en Pima. Ex. *Ant'hakiari*, j'ai raconté ; *Kuku*, mordre et *Takuku*, avoir mordu, et en Tépéhuan, Ex. *Aneaneanta aguidi* ou *aneane aguidianta*, j'ai dit.

Il est vraisemblable qu'il y a quelque rapport a établir entre le plus-que-parfait en *Siruta* de l'Opata. Ex. *Ne hio siruta*, j'avais écrit ; et celui en *Riru* (avec durcissement du *S* en R) du Hévé. *Nee hiosguariru*, j'avais écrit.

Dans un grand nombre de ces idiômes, la dentale ou la sifflante sont une marque de futur. Par exemple en Hévé, *nee hiosguan*, j'écris, je peins, et *nee hiosguatze*, j'écrirai (un seul mot chez ce peuple rend l'idée de peindre et celle d'écrire, le motif de cette confusion se comprend sans peine). — En Aztèque, *ni Chihua*, je fais, et *ni Chihuaz*, je ferai. Le *T* devient *R* en Tarahumar. Ex. *Neje tara*, je raconte et *neje tarára*, je raconterai. Cette mutation est fréquente en Tarahumar. Pour *nous*, il dit *Ramujé* ou *Tamujé*. Peut être faut il rattacher à la même source le futur en *sia* de l'Opata. Ex. *Nee hio*, j'écris, et *nee hiosia*, j'écrirai.

La finale *mokue* marque le futur antérieur en Tépéhuan. Ex. *Aneane Aguidi mokue*, j'aurai dit. Elle se retrouve dans la désinence *muku* du futur simple en Pima. Ex. *Ani hakiarida muku*, je raconterai.

La particule *ma* equivaut en Tarahumar à nos expressions, *que*, *puisse*, *plaise à Dieu*, etc. En Aztèque, elle constitue la prefixe habi-

tuelle de l'impératif et de l'optatif, Ex. *ma Chihua*, qu'il fasse, — *ma oti chiuch*, plût à Dieu que tu eusses fait? En Cahita, *ma* se postpose assez généralement au radical verbal pour constituer l'impératif. Ex. *Eria-ma*, qu'il aime.

La particule *na* a une valeur subjonctive ou optative, dans plusieurs dialectes sonoriens. En Tépéhuan, elle équivaut à notre préposition *si* et se place avant le verbe ; mais en Tarahumar, *na* ou *naré* postposé marque volonté, désir. Ex. *Taranaré* ou *Tarana*, vouloir, devoir raconter. *Na* on *n* postposé au radical verbal, constitue en Cahita une sorte d'optatif ou de subjonctif. Ex. *E erian* ou *e eriana*, aime, puisses-tu aimer. Il en est de même en Pima. Ex. *Ko nigui hakiarida*, que je raconte, et en Tépéhuan, Ex. *Aneane aguidiana*, que je dise. Il ne serait pas impossible que la désinence future du Cahita en *nake* ne s'y rattache également, en partie du moins. On n'ignore point, en effet, quelle étroite affinité unit souvent ces deux formes verbales. Moins souvent d'ailleurs qu'en Tépéhuan, le futur a pour marque la gutturale. Ex. *anéané aguidiagué*, je dirai.

Je ne sais s'il faut rattacher à cette forme *na*, la désinence *ni*, du subjonctif et de l'optatif Aztèque. Ex. *ma xi chihuani*, que tu eusses fait. En tout cas, le *ni* final se retrouve à la 2e pers. sing. de l'impératif Pima. Ex. *Hakiarigani ;* raconte.

L'infinitif est inconnu à tous ces idiômes, ainsi qu'à la grande majorité, pour ne pas dire à la totalité des langues Américaines. On le rend au moyen de périphrases, par exemple en Aztèque : je veux, je ferai, pour je veux faire.

Le participe présent en *me ou ame* du Cahita, ex. *Eviame* celui qui aime, aimant ; se trouve précédé d'une gutturale en opata, ex. *hiokame*, écrivant, celui qui écrit. Le participe présent du Tarahumar est en *kame*, *kamek*, *amek*, *yameck*, *mek*, *meke*, etc. Le Pima se sert de la finale *dama*, ex. *Hakiaridama*, celui qui raconte, narrateur, et le Tépéhuan de la finale *damue* ex. *Aguididamue*, disant, celui qui dit.

Le participe futur *aguidama* du Pima, ex. *hakiarida aguidama*, celui qui racontera, *narraturus* est formé de cette désinence *me* précédée du *ague*, marqué du futur en Tépéhuan, ainsi que nous

l'avons déjà vu, mais qui en Pima ne s'emploie plus sous sa forme simple.

La désinence *ko* ou *go* marque le gérondif dans un grand nombre de ces idiômes. Ex. Hévé, *hoken*, jouer, et *hokeko*, en jouant — Cahita, *eriako*, amando — Tarahumar, *tarago*, en racontant — Opata, *hioko* (forme future) en écrivant, en devant écrire.

Remarquons que dans tous ces idiômes, ainsi que dans bon nombre d'autres langues Américaines, les formes verbales ont parfois la valeur de véritables substantifs, tout en prenant les signes de temps. De ceci, on rencontre encore quelques traces en Basque, et dans les langues Algiques, les noms et les verbes font échange d'un grand nombre de désinences. Nous citerons en Hévé, *hiosguadauh*, peinture présente — *hiosguakauh*, chose écrite, ancienne écriture. — *hiosguatizdauh*, peinture à venir. — En Opata *hioka*, écriture présente — *hiokara*, écriture passée — *hioseaka* ce que l'on écrira — En Cahita. *Eriame*, celui qui aime — *Eriakame*, celui qui a aimé — *Erianakame* celui qui aimera, amateur à venir, etc.

Le passif en Tarahumar a pour signe la finale, *tue*, *ue*. Ex. *pagotue*, être lavé, qui devient *ua* en Cahita. Ex. *taha*, je brûle, et *tahiua*, je suis brûlé. Le premier de ces idiômes emploie une consonne euphonique, le second change la voyelle finale du radical.

Je suis très porté à rattacher à ce passif, le compulsif Aztèque en *tia*. Ex. *Choca*, pleurer, et *Choctia*, faire pleurer. On conçoit sans peine que la notion de passivité puisse mener à celle de compulsion.

Une autre forme passive existe en Tépéhuan et en Pima. Dans le premier de ces idiômes, elle est marquée par la finale *i-kame*, *i-kamue*, *i-kameka*. Ex. *ane jotosce*, j'envoie, et *ane jotoscikame*, je suis envoyé. Le Pima fait usage des formes *amu*, *am'agut*, *am'igui*, *ambigui*, placées, suivant l'occurrence, soit avant, soit après le verbe, Ex. *Am'igui mu Vusoinu*, tu es aidé ; *mu vusivoi am't'igui*, tu as été aidé. On reconnaît en Tépéhuan la modification de la voyelle finale dont le Cahita nous a déjà offert un exemple. La Syllabe *me* pourrait bien être la forme participielle que nous avons déjà expliquée, et alors le passif Tépéhuan se devra rendre littéralement par *moi envoyé*. Ceci rentrerait assez dans le génie des langues Améri-

caines qui, malgré la richesse de leur conjugaison, n'ont pas une notion bien nette du verbe. On sait, du reste, qu'en Latin la désinence passive et déponante de la 2e personne plurielle en *mini* avait, à l'origine, la valeur d'un participe, ce qui ne l'a pas empêché de devenir à la fin une forme purement verbale.

Au nombre des autres formes verbales, nous citerons l'applicatif, marqué en Pima par la désinence *da*. Ex. *Nukada* garder, et *Nukadida*, garder pour quelqu'un. La même forme existe en Opata, pour les verbes régissant le datif. Ex. *Patzi*, balayer, et *Patzida*, balayer pour quelqu'un — *gua* manger, et *guaida*, donner à manger à quelqu'un. En Tépéhuan, cette désinence change un peu. Elle est *di* ou *de* et *guide*, après les verbes dont le radical se termine en *de*. Ex. *Sadde*, pousser le bétail devant soi, et *Saddaguide*, pousser les bestiaux d'un autre.

Le compulsif est en *tuda* pour le Pima et l'Opata. Nous trouvons dans ce dernier idiôme, *manugua*, coucher en jachères, et *manuguatuda*, faire mettre en jachères. En Pima *ani hakiarida tuda*, j'invite à raconter. Cette finale devient *tudem* ou *tuden* en Hévé. Ex. *varuhtuden*, pousser à commettre un péché, *tude* en Tépéhuan, ex. *Neoke*, parler ; *Neoki tude*, faire parler.

Le factitif est marqué par *te* final en Cahita. Ex. *Tunki*, bon, et *Tunte*, se diriger vers ; *kari*, maison, et *kate*, bâtir une maison ; *Jorem*, homme, et *Joremte*, engendrer. Cette finale se retrouve en Tépéhuan. Ex. *Aaga*, feuille d'arbre, et *Aagate*, pousser des feuilles ; *Susaja*, soulier, chaussure, et *Susajate*, fabriquer des chaussures. Elle devient *ta* en Pima. Ex. *Maine*, natte de jonc, et *maineta*, *mainta*, fabriquer des nattes de jonc. Le répétitif est marqué par la finale *Sem* en Hévé. Ex. *Nenersem*, parler sans cesse, bavarder ; *himu* en Pima, Ex. *vaita*, crier ; *vaita himu*, crier sans interruption.

Dans la plupart de ces idiômes et peut-être dans tous, il existe des verbes singuliers et des verbes pluriels. Quelques exemples feront, mieux qu'une définition, ressortir la valeur de ces termes. Nous trouvons en Hévé *vaken*, entrer seul, et *muume*, entrer à plusieurs ; en Cora, *tachuite*, donner une chose large, et *taigte*, donner des choses larges ; en Pima, *murhu*, courir seul, et *vopobo*, courir

à plusieurs ; *tubanu*, se baisser seul, et *tuopagu*, se baisser à plusieurs ; en Opata, *nuok*, mourir seul, et *ko*, mourir de concert ; *guek*, tomber seul, et *tao*, tomber ensemble ; en Cahita, *sime*, aller seul, et *Saka*, aller de compagnie, accompagner ; en Tarahumar, *mea*, tuer une seule personne, et *koya*, en tuer plusieurs. Ce procédé dont on trouve des traces peut-être dans tous les idiômes, acquiert un développement extraordinaire dans ceux de la famille Chichimèque.

DES AFFIXES DÉRIVATIVES

Nous serons très courts sur ce chapitre, et nous bornerons à quelques exemples.

Le Cahita forme ses noms abstraits au moyen de la désinence *Raua* ou *ua*. Ex. *Jorem*, homme, et *Joremraua*, humanité ; *hume*, laid, difforme, et *humeua*, laideur ; *Eria*, aimer, et *eriaraua* ou *eriaua*, amour.

La désinence abstraite de l'Hévé en *Ragua*, paraît plus complète et plus primitive. Ex. *deni*, bon, et *deniragua*, bonté. Elle se retrouve en Opata. Ex. *Massi*, père, et *Massiragua*, paternité ; *naideni*, bon, et *naideniragua*, bonté ; *vade*, joyeusement, et *vaderagua*, allégresse.

Les abstraits du Tarahumar en *gua* ont la même origine.

La désinence *Sura* marque abondance, quantité, en Opata. Ex. *Kuh*, arbre, et *kuhsura*, lieu planté d'arbres, et en Hévé ; Ex. *Opo*, orme, et *Oposura*, lieu planté d'ormes.

Dans ces deux idiômes la désinence *Sari* ou *Ssari* indique le mépris. Ex. Opata, *Uri*, homme, et *Urissari*, vilain homme ; Hévé, *hibaan*, manger, et *hibesari*, glouton.

La désinence *jeri* du pronom isolé en Tarahumar existe en Cahita sous la forme *heri*. Ex. *ne* (forme radicale) je, moi, et *neheri* (forme isolée) — *e*, toi et *e heri* (forme isolée.) — *Em*, vous, et *Eméri*, etc.

COMPARAISONS LEXICOGRAPHIQUES

Noms.

ARBRE. Opata *kuht* — Aztèq. *kuauitl* (le *tl* aztèq. pour un *t*, voy. Corps) — Cora *kouyet*.

CIEL. Hévé *tehuika* — Cahita, *tehueka* — Tépéhuan *tuvagui* — Opata *teguikat* — Cora *tahapoa*.

COLOMBE. Cahita *kuku* — Opata, *Okokui*, tourterelle.

CORPS. Opata *takat* — Chochone, *tákat*, homme — Aztèq. *tlakatl*, personne (le *tl* pour *t*) — Cora *tehuit*, personne.

EAU. Opata *Vat*. — Cahita *Vaa* — Aztèq. *Atl*. (*tl*. pour *t*.)

FEU. Pima *taik* — Opata *tà*, être brûlant (d'ou *tatza*, briller et *Taet* soleil) — Cahita, *tahi*. — Aztèq. *tletl*.

FROID. Opata *Sek* et *Sepipo*, être froid — Cahita *Seve*, chose froide. (radic. *se*.)

HIBOU. Opata *mueh* — Cahita *muu*.

HOMME. Opata *Uri* — Cahita *Joreme*.

LAPIN. Opata *tamu* — Cahita *tabu*.

LIÈVRE. Opata *Parô* — Cahita *paros*.

LUNE. Opata *metra* — Cahita *Metra* — Comanche *mush*. — Aztèq. *Meztli*.

MAIN. Comanche *Moo* — Aztèq. *Maitl*.

MAÏS. Pima *Hunu* — Tépéhuan *Junu* — Opata *Xunû* — Tarahumar *Sunu*.

MIEL. Pima *Xaivori* — Hévé *Sitori*, (le *v* changé an *t* et l'aspirée en sifflante.)

NOM. Tarohumar *tegua* — Opata *tegua* — Cahita (suivant les dialectes) *tehuam*, *tegam*, *teguam*, *tehua* — Aztèq. *tokaitl* — Pima *tugiga* — Cora *teguarit* — Hévé *tegua* — Tépéhuan *tutugu*, nommer.

PÈRE. Pima *Oca* — Tépéhuan *oga*.

idem. Tarahumar *Nono* — Hévé *Nono*.

PIERRE. Aztèq. *tetl* — Opata *tet*, *te*.

SERPENT. Tépéhuan *Cooy* — Aztèq. *Coatl* — Opata *Coa*, crapaud ?

TERRE. Hévé *tehuet*. — Opata *tehuet*, *tevet* — Tépéhuan *dubuer* (peut-être de là, l'Aztèque *tepelt*, montagne.)

VOLONTÉ. Opata *Hinadoka* — Cora *hinadodauh.*

YEUX. Pima *vui* — Comanche *puí*, œil (peut-être l'opata *maeua.*)

Adjectifs.

BLANC. Tépéhuan *toja* — Opata *tossai.*

VERT. Tépéhuan *tuddagi* — Opata *Sidoi*, vert obscur.

VIEUX. Hévé *dotzi* — Opata *odatzi*, vieille femme.

Noms de Nombres.

Nous nous sommes efforcés d'être le plus complet possible sur ce point, et nous avons pris dans M. Buschman tout ce qui concerne les noms de nombre dans les idiômes Chichimèques du Nord. On remarque que chez la plupart de ces peuples la numération paraît être par 5 et par 20. Ainsi en Cahita, *tacahua* signifie à la fois le corps et le nombre 20. Nous donnerons même les noms de nombre qui varient étymologiquement d'idiôme à idiôme. On remarquera que dans ces dialectes, comme dans ceux de peuples peu civilisés, ces noms n'offrent pas toujours autant d'analogie que dans la famille Indo-Européenne.

1. Comanche. *Semmus* — Kechi du nord de St-Diego. *Tchoumou* — Chochone, *tchimouts* : — Palaïk, *Oumis* (Ce n'est pas le seul indice qui nous engage à ranger cet idiôme dont ne parle pas M. Buschman dans le groupe Orégonais de la famille Chichimèque.) — Kechi de St Luis-rey, *Supul* — Cahuillo *Supli* — Nétèla *puku*, (chûte de la 1re syllabe.) — Kij, *puku* (le Nétéla et le Kij ne sont sans doute que deux dialectes très peu différents. — Wihinacht *siñgwein*, *siñgwuin.* — Chéméhuevi *Souïsh* — Chasti *tchiamouou* (Cet idiôme non cité par M. Buschman semble également appartenir au groupe Orégonais.)

Pima, *youmako*, *humac* — Tépéhuan, *uma*, *huma* — Opata *se*, *seni* — Hévé, *sei*, *se* — Cahita, *senu* — Tarahumar, *biré*, *pilé* (mot anormal, mais on trouve *sinepi*, une fois) — Cora, *Zeaut*, *Ceaut* — Aztèq. *ce.*

2. Comanche, *waha* — Chochone, *hwat* — Palaïk, *kaki* — Kechi de St-Lui rey, *weh* — Cahuillo, *mewi* (me préfixe voy. 3 et 4.) —

Nètéla, *wehe* — Kij, *wehe* — Wihinacht, *wahâiu, wahêiu* — Kechi du M. de St-Diego, *echyou* — Chéméhuevi, *waïki* — Chasti, *hoka*.

Pima, *kouak* — Tépéhuan, *gokado* — Opata, *gode* — Tarahumar, *okâ* — Cora *huahpoa* — Aztèq. *Ome* (parait se rattacher à la forme Pima par l'intermédiaire du Cora, avec suppression des aspirées et mutation de la labiale en muette.)

3. Comanche, *pahu* — Chochone *manugit?* — Kechi N. St-Diego, *micha* — Kechi St-Luis rey, *paï* — Cahuillo *mepa* (*me* préfixe) — Nétèla, *pâhe* — Kij. *pahe* — Wihiinacht, *pahagu* — Chéméhuevi, *paihi*.

Pima, *vaïk, vaiko* — Tépéhuan, *véicado* — Opata, *vaide* — Tarahumar, *beica, baicà, beiquia* — Cahtta, *beï' bay* — Cora, *Huaeıca* — Aztèq. *yei*. (prob. pour *vei*.)

4. Comanche, *Hagar-sowa* (anormal) — Kechi N. St-Diego. *paski* — Chochone, *hwatchiiwit* — Cahuillo, *méwichu* — Nétèla, *watsa* — Kij. *watsa*. — Kechi St-Luis rey, *wahsah* — Wihinacht, *watsikweyu* — Chéméhuevi, *watchu*.

Pima, *kick?* — Opata, *nago* — Tarahumar, *nagueoca* — Cora, *moacoa* (anormal) — Aztèq. *nahui* (prob. pour *nagui*.) On remarquera que dans presque tous les idiômes de cette famille, sinon dans tous, le nom de nombre 2 entre en composition dans le mot qui signifie 4.

5. Comanche, *mawaka* — Kechi N. St-Diego, *tiyervi* (anormal) — Chochone, *tchuimanush* — Cahuillo, *nomé quadnum* (anormal.) — Kij, *maharr* — Wihinacht *napaïu* (anormal) — Chéméhuevi *mamni*.

Pima, *pouïtas?* (anormal.) — Opata, *mazirs* — Tarahumar *mariki, maliki* — Cora, *Amauri* (anormal) — Aztèq. *macuilli* (anormal.)

A partir de 5, les noms de nombre deviennent de moins en moins semblables, étant souvent composés de 5 et d'une unité inférieure, par exemple deux 4 pour 8. (Voy. Opata).

6. Comanche, *nahwa* — Chochone, *natakskwéyu* — Cahuillo *quadnum Suppli* — Kij, *paboï* — Kechi N. St-Diégo, *Ksoukouïa* — Chéméhuevi, *naboï*.

Opata, *bussani* — Tarahumar, *pussaniki* — Cora, *acevi* — Aztéq. *chicuace* (*ce*, un.)

7. Comanche *tah-achotè* — Kechi N. St-Diego *Ksouamiché* — Cahuillo, *quanmun vi* — Chéméhuevi, *moquist*.

Opata, *seni bussani* ou *seni gua bussani* — Tarahumar, *Kichao* — Cora, *Ahuahpoa*, *Ahuapao*, — Aztèq. *Chicome* (ome, 2.)

8. Comanche, *nahua-wachota* — Kechi N. St-Diego, *Scomo*, — Cahuillo, *quanmun pà* — Chéméhuevi, *natch*.

Opata, *go nago* — Tarahumar, *ossanagroc* (d'ap. Balbi, prob. fautif pour *okanako*) — Cora, *Ahuveicà* (le *a* préfixe suivi du chiffre de l'unité de 1 à 5, indique les nombres depuis 5 inclusivement jusqu'à 10 exclusivement, c'est le remplaçant du *chic* Aztèque) — Aztèq. *chicuei*.

9. Comanche, *Semmonance*. Kechi N. St. Diego, *Séou motchi* — Cahuillo, *quanmum-wichu* — Chéméhuévi, *u-roip*.

Opata, *Kimakoi* — Tarahumar, *Kimakoë* — Cora, *Amaocoa* — Aztèq. *Chicenahui*.

10. Comanche, *Shurmun* — Kechi N. St. Diego, *touymili* — Chéméhuévi, *mashu* — Cahuillo, *nomachumi* — Wihimacht, *Siñgwaloyu* — Chochone, *païmanush*.

Opata, *Makoi* — Tarahumar, *Makoé* — Cora, *tamoamata* — Aztèq. *matlactli*.

On retrouve dans cette famille de langues l'usage des préfixes numériques variables. Ainsi en Aztèq. le radical *ce* ou *ze* 1 ne s'emploiera qu'avec des noms de choses animées. Pour compter des poules, des œufs, du cacao, on dira *Zentetl* et *zempantli*, pour les choses placées en file, etc. Les idiômes Chichimèques sont loin, d'ailleurs, parmi les dialectes Américains, d'être les seuls à nous offrir cette particularité.

Pronoms.

Nous nous sommes servi pour la langue Comanche 1° de liste de pronoms donnée par M. Pimentel ; 2° de trois autres listes repro-

duites dans l'ouvrage de M. Buschmann, d'après M. Emile Kriwitz (*Geog. Jahrbuch* 1851 ; 111. 51-53) — d'après M. Robert. S. Neiyhbors (*Schooler* 11. 1852 ; p. 494-505) ; — d'après M. Marcy *explor. of the red river* 1853 ; p. 387-310). Nous indiquerons la 1re par P, la 2e par E, R marquera la 3e et M la 4e. Pour les autres idiômes du groupe Orégonais, nous avons consulté M. Buschmann, et M. Pimentel pour ceux du groupe Mexicain. Nous marquons par I la forme isolée du pronom, par V la forme verbale ; par P la forme positive, et par O les formes obliques. On remarquera que dans la plupart et probablement dans tous les idiômes, le pronom possessif subit une véritable flexion.

JE. Comanche. P. I. V, *ne* ; E *un* ; R *nur* P. P. *nev* ; P. E. *imma?* M. O. *ne*. — Chochone, I V. *kwan* (forme anormale) — Wihinacht. I. V. *ni* — Chéméhuévi. I. V. *nucé* — Cahuillo I. V. *neh* Kechi de St-Luis rey. I. V. *no ?*

Tarahumar. I. V. *nejé* ; P. *né, no* O. *nechi* — Opata. I. V. *ne* ; P. *no* ; O *netze, ne* — Hévé. I, V. *nee* ; P. *no* ; O, *netz* — Pima I. *ani, an'aui* V. *ani* ; P. *ni* ; O. *ni, nunu,nu.* — Tépéhuan, I. V. *aneane, aue* ; P.*in* — Cahita. I, *neheriua, inopo* ; V *ne* ; O, *netzi, ne, ino* — Cora. I. *nedpue, ned* ; V. *ne* ; P. *ne*, Aztèq, I. *ne, nehuatl*, ; V. *ni* ; P. *no.*

TU, TOI, Comanche. P. i. v. *en* ; p. *ema, em.* E, i. V *unoso*. R. I. V *un* — Chochone. *emoe* — Wihinacht. *i* — Kechi de St-Luis rey. i. V. *om*. — Chéméhuévi. i, V. *hàico* — Cahuillo. i. V. *eh* — Nétéla I. V. *om* — Kij. I. V. *oma.*

Tarahumar. I. V. *muje* ; P. *mu* ; O. *mi, me* — Opata. I. V. *ma* ; P. *amo* ; O. *enxe, emetze* — Hévé. I. V. *nap* ; P. *amo* ; O. *Eme* — Pima. I. V. *api* ; *apimu mu* ; O. *api, mumu, mu* — Tépéhuan. I. V. *âpi* ; P. *u* — Cahita. I. *Eherina, eheri* ; V, *e* ; P. *em* (dial. hiaqui *em.*) ; O. *e, emo,empo, emtzi* — Cora I. *apue, ap* ; V. *pe, pa* ; P. *a.* — Aztèq. I. *te, tehuatl* ; V. *ti* ; P. *mo* (on remarquera que la dentale de l'Aztèque, employée pour marquer la 2e personne du singulier est tout-à-fait anormale. On trouve en Cora, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, *ze* pour *vous.*) — Tubar. P. *imit.*

IL. Comanche P. I. V. *or* ; p. *ma* E. I. V. *Ennes* R. I. V. *Shouk* M. I. V. *Shoku* — Chochone I. V. *ton, tan* — Wihinacht I. V. *oo, ocho*

Chémehuévi I. V. *eimpu* — Cahuillo I. V. *peh* — Kij, *hu*, *pa* — Nétéla I. V. *wanal* P. *pe* — Kechi de St Luis rey *w'nal*.

Tarahumar I. V. P. O. *Senù* — Opata I. V. *i*, *it* ; p. *aré*, *araku* ; O. *aéku*, *iku* — Hévé. I. V. *id*, *at*, *aré* ; p. *ide*, *aré* ; O *ia*. — Pima. I. V. *hugaï*, *huka* ; P. *di* (pré ou postfixe) — Tépéhuan I. V. *eggue* ; P. *di*, *de* — Cahita, I. V. *uahaa*, *uahariua* ; P. *a* ; O. *uaia*, *akari*, *aie* — Cora I. V. *aehpu*, *aepu* ; P. *ana* — Aztèq. I. *yé*, *yéhuatl* ; P. *i*.

Nous. Comanche. P. I. V. *nen*. — Wihinaclh I. V. *tami* — Cahuillo. I. V. *chémim*.

Tarahumar, I. V. *tamujé* ; P. *tamu*, *temu*, *tami* ; O *tamijé* — Opata, I. V. *tamido*, *ta* ; P. *tamo* ; O *tame*, *tametzé* — Hévé, I. V. *tamide* ; P. *tamo* ; O *tame* — Pima, I. V *ati* ; P. *ti* ; O *ti*, *tutu*, *tu* -- Tépéhuan, I. V. *atum* ; P. *ut* ; O *ati* — Cahita, I. *iterína*, *itopo* (dialec. Hiaqui I. *itépo*) ; V. *te* ; P. *itopo*, *itom* (dial. hiaqui I. *item*) ; O *itom* ; *ito*. — Tubar, P. O. *ite* — Cora. I. *iteammo*, *itéan* ; V. *te* ; P. *ta* — Aztèq., I. *te*, *téhuantin* ; V. *ti* ; P. *to*.

Vous. Comanche, P. I. V. *moem*. E. I. V. *en*. M. I. V. *herche* — Wihinacht, *ichù?* — Cahuillo, *éhmim*.

Tarahumar, I. V. *emejé*, *eme* ; O. *emi* — Opata, I. V. *Emido*, I. P. *emo* ; O, *Eme*, *emetze* — Hévé, I. V. *Emet*, *Emde* ; P. *Emo* ; O. *Eme* — Pima, I. V. *apimu* ; P. *amu* ; O. *amumu*, *amu*. — Tépéhuan, I. V, *apum* ; P. *um* — Cahita, I. *Emerina*, *Emeri* ; V. *Em* ; P. *Em* ; O. *Empom*, *Emtzi*, *Emo*. — Cora, I, *ammo an* ; V. *ze* ; P. *amoa* — Aztèq. I. *ame*, *amehuantin* ; V. *an* ; P. *amo*.

Ils. Comanche, *zoé*, E. *ojet*. *okhet*. — Wihinacht. *imui?* — Chéméhuévi, *Iwin*.

Tarahumar, I. V. P. O. *guepùna* — Opata, I. V. *me* ; P. *mereku*, *mereki* ; O. *mere*, *mereki*, *méku* — Hévé, I. V. *amet*, *met* ; P. *ame*, *mere* ; O. *ame* — Pima, I. V. *hugama*, *hukama* ; P. *ha* (accolé) — Tépéhuan, I. V. *eggama* — Cahita, I. *Uameriua*, *uameri* ; V. *im* ; P. *uem*, *uamee*, ; O. *uame*, *uameie*. — Cora, I. *aehmo*, *aehm* ; V. *me* ; P. *hua*. — Aztèq. I. *yehuantin* ; P. *in*, *im*.

Verbes.

Donner. Opata, *mak* — Aztèq., *maka* — Cahita, *amaka*, *amarika*, *mika* — Hévé, *mak*, *mik* — Tépéhuan, *make* — Pima, *maka*.

Dormir. Cahita, *kotze* — Tépéhuan, *kokoso* (radic. *kos*) — Opata, *kotziko*, dormeur — Aztèq. *kochini*, qui dort, endormi.

Ecrire, Peindre. Opata, *kio* — Hévé, *hiosguan* (*guan* paraît être une désinence active).

Entrer (verbe singulier) Opata, *vak* — Hévé, *vaken*.

Fairé. Opata, *toa* — Cora, *tahua*, de là peut-être le Comanche *tza* et l'Aztèq., *chihua*.

Frapper. Opata, *beh* — Cora, *be* — Cahita, *veba*.

Laver, Baptiser. Opata, *vagok* — Tarahumar, *bagui*, eau ; *pagok*, laver — Tépéhuan, *vaïgue*.

Manger. Aztèq., *Coa* — Opata, *gua* — Tarahumar, *koa*.

Mourir. Opata, *muk* — Aztèq., *miqui* — Tarahumar, *mukú* — Cahita, *muké* — Hévé, *mukun*.

Idem (verbe pluriel) Opata, *ko* — Pima, *koho*.

Pleurer. Aztèq., *choca* — Tépéhuan, *soaque*.

Retenir. Tarahumar, *natepu* — Opata, *natek*.

Stare. Aztèq., *ka* — Opata, *kak* — Cahita, *katek* — Hévé, *katzi*, être, exister — Tarahumar, *gati*, *atike* et *gatiki* (suiv. les dialectes) vivre, subsister.

Stare (être sur pied) Opata, *gué* — Tarahumar, *güéri*.

Tomber. Aztèq., *huetzi* — Cahita, *huechek* — Hévé, *huétu* ?

Tuer. Opata, *méa* ; Tarahumar, *méa*.

Venir. (qu'il vienne) Tépéhuan, *duviana* — Pima, *dibiana*.

Voir. Opata, *vitza* — Cahita, *vituotzi* visible (radic. *vit*.)

Particules.

La postposition remplace presque toujours dans ces idiômes la préposition de nos langues Européennes. Il semble néanmoins que l'on rencontre quelques exceptions à cette règle, notamment en Comanche.

Avec. Tépéhuan, *bumade* — Pima, *buma*

Comme. Opata, *ataepa* — Cora, *tetup.*

Devant. Tépéhuan, *buy* — Pima, *buy.*

En. Tépéhuan, *abba* — Pima, *aba.*

Ici, Opata, *iguata* — Comanche, *ikite.*

Loin de. Opata, *mekka* — Cahita, *meka.*

Lorsque. Tépéhuan, *Ko* — *Ko* marque du gérondif en Cahita.

Non. Opata, *Kaï* — Pima, *Kaï* — Hévé, *Ka* — Tarahumar, *Ké.*

Que, Puisse. Aztèq. et Tarahumar, *ma.*

Affinités avec le Zopotèque. — Division du groupe Chichimèque

M. Buschmann déclare le Zopotèque complètement différent des idiômes de la famille Aztèque. En effet, il offre des dissemblances telles que l'on ne saurait le classer dans la même famille. Cependant quelques caractères lui sont communs avec les dialectes Chichimèques.

Il ne serait pas téméraire, je crois, de supposer que le Zapotèque, comme du reste l'Othomi, le Maya, le Totonaque et peut-être tous les idiômes du Mexique, se rattachent par un lien fort éloigné au Comanche et du Mexicain. En tout cas, à côté de différences profondes, ils présentent certains points de contact, certaines affinités que l'on ne peut expliquer qu'en admettant entre eux un lien de parenté plus étroit que celui, par exemple, qui unit ces dialectes aux langues Canadiennes. Suivant toutes les apparences, l'Amérique présente, mais sur une échelle plus vaste encore, le spectacle que nous a offert l'Asie centrale. Grâce à la barbarie des peuples qui les parlent et surtout à la haute antiquité à laquelle remonte leur séparation, les langues se sont partagées en un certain nombre de groupes fort distincts les uns des autres, fort dissemblables par le vocabulaire et en grande partie par la Grammaire. Cependant ces groupes de langues sont très inégalement distribués sur la surface du Continent ; les uns répandus sur un territoire immense, les autres cantonnés dans une province ou même un village. Toutefois

la similitude de ce que l'on pourrait appeler le génie grammatical demeure comme vestige de cette parenté primitive dont il nous est si difficile aujourd'hui de donner des preuves irréfragables. Voici quelques exemples de ces affinités entre le Zapotèque et les dialectes Chichimèques.

	Zapotèque	Langues Chichimèques
Je	*naa*	Hévé *nee* — Cora *nea* — Aztèq. *néhualt*.
Nous	*taono*, *tono*.	Opata *ta*, *tamido* — Cahita *itom* — Aztèq. *to* (forme possessive.)
Sien, duquel	*hua*	Cahita *haoa* — Cora *hua*.

La syllabe *ni*, soit préposée, soit postposée, soit même répétée, marque le subjonctif ou l'optatif, aussi bien en Aztèque qu'en Zapotèque. Ex. Aztèq. *ni chihua*, je fais ; *ma ni chihuani* que je fasse — Zapotèq. *tanaya*, je creuse ; *ni tanaya niaka*, que je creuse, etc.

M. Buschmann divise, comme nous l'avons dit, la famille de langues dont nous nous occupons, en deux grands groupes ; celui du Nord et le groupe Sonorien. Dans le premier desdits groupes, l'influence Athapaskane se fait sentir, au moins par l'adoption d'un certain nombre de termes qui n'ont jamais passé dans la famille Sonorienne. Nous citons les exemples suivants d'après M. Buschmann.

Feu. Chippewayan *koun*, *konné*. — Wihinacht *kunà* : — Chochone *kuna* ; — Yutah ; *kunn*.

Chien. Comanche *zari*, *sharde*, *charllee* ; Chochone — *chari* — Chippewayan *sliengh*, *thling*.

Œil. Comanche *nachich*, *narchiche* — Chippewayan *nackhay* ; Tlamath *nàkhaï*, etc. Quant au groupe Mexicain proprement dit, il parait se diviser lui-même en plusieurs rameaux ou sous-groupes. M. Buschmann reconnait la parenté étroite qui unit le Cora et l'Aztèque. Parmi les idiômes Sonoriens proprement dits ; nous serions portés à former un groupe secondaire du Pima et du Tépéhuan ; un autre, du Tarahumar, du Cahita, du Tubar, de l'Opata et du Hévé dont le Hiaquï semble n'être qu'un dialecte.

FAMILLE PIRINDA-OTHOMI

Cette famille est une de celles qui ont, si je puis m'exprimer ainsi, la physionomie la plus originale, et qui s'éloigne davantage des autres langues du Nouveau-Monde. La structure presqu'entièrement monosyllabique de l'Othomi, avait engagé quelques savants à lui attribuer une origine Asiatique. Naxera lui-même a donné une liste de mots Othomis rapprochés des mots chinois correspondants. Tout cela prouve fort peu de chose. Des langues monosyllabiques, même appartenant à des souches radicalement distinctes, offrent toujours entre elles, du moins sous le rapport lexicographique, un certain degré d'affinité, que l'on ne peut raisonnablement attribuer qu'au seul hasard. D'ailleurs, l'Othomi se rattache d'une part au Mazahua ou Mazahui, déjà beaucoup moins monosyllabique que lui, et de l'autre au Matlatzinca ou Pirinda, idiôme à structure ainsi incorporante que n'importe quel autre dialecte du Nouveau monde. Nous pouvons donc, jusqu'à nouvel ordre, regarder comme chimérique le lien de parenté que l'on a voulu établir entre l'Othomi et les langues de l'extrême Orient. C'est bien réellement un idiôme d'origine purement Américaine, mais parvenu au dernier degré de décomposition. On voit donc par là que le système grammatical lui-même est sujet à varier jusque dans ses caractères les plus essentiels, et qu'il ne pourrait pas être invoqué seul comme critérium infaillible, lorsqu'il s'agit de classification linguistique.

Les langues Touraniennes nous avaient déjà d'ailleurs présenté un phénomène semblable. Bien qu'elles soient pour la plupart exclusivement agglomérantes, cependant quelques-unes d'entre elles méritaient incontestablement d'être rangées au nombre des idiômes à flexion ; nous pouvons citer, par exemple, l'Esthonien, un dialecte ostyake, et les patois du groupe Jénisseïque, au sein desquels la flexion ne semble guère moins développée qu'au sein des idiômes sémitiques.

Quoiqu'il en soit, le groupe Pirinda-Othomi, autant du moins qu'il nous est permis de juger d'après les documents que nous avons

eu entre les mains, comprend trois idiômes : l'*Othomi* en vigueur dans tout l'état de Queretaro, et une partie de ceux de St Luis, Guanajuato, Michoacan, Mexico, Puebla, Vera-Cruz et Tlascala : le *mazahua* ou *Mazahui*, autrefois usité dans la province de Mazahuacan, laquelle relevait de la couronne de Ténochtitlan, mais qui aujourd'hui ne se parle plus que dans le district d'Ixtlahuacan (dépt de Mexico) ; Enfin le *Matlatzinca* ou *Pirinda*, jadis idiôme national des habitants de la vallée de Tabuco, actuellement confiné dans la localité de Charo (dépt de Michoacan). Vraisemblablement, si les matériaux ne nous avaient fait défaut, nous aurions pu ajouter deux ou trois membres nouveaux à ce groupe de langues.

Le Mazahui et l'Othomi réunis paraissent former un petit sous-groupe, que nous désignerons tout naturellement du non de rameau Mazahua-Othomi. Le Pirinda constituerait à lui seul un second rameau, assez différent du premier.

Sous le rapport phonétique, cette famille offre quelques particularités. Elle ne paraît connaître ni le *l* ni le *f*. En revanche le *h* aspiré (le *j* Espagnol) soit seul, soit précédé d'une autre consonne, dont il ne modifie pas le son, s'y rencontre fréquemment. Le Mazahua et l'Othomi possèdent le *tl*. Les détonnantes y existent comme dans certains dialectes de la famille Mam-Huastèque qui les leur a peut-être empruntées. L'Othomi fait usage de voyelles nasales, gutturales, pectorales et d'un certain nombre d'autres sons inconnus à nos alphabets Européens. Le pluriel en *he* de l'Othomi ; par exemple *nugâ*, moi, et *nugâhe*, nous — *te*, père, et *tehe*, pères, paraît se retrouver dans la finale *e* du même nombre, usitée en Pirinda pour certains noms de parenté et quelques substantifs communs : ex. *tzini*, chien ; pl. *tzinie*. Cet *e* devient *i* en Mazahua : ex, *nezok*, peccatum ; pl. *nezoki*.

Une autre forme de pluriel consiste dans l'affixe *ma* du Pirinda' *me* du Mazahua. Le duel paraît avoir, à l'origine, existé dans tous les dialectes de cette famille. Aujourd'hui, il a disparu de l'Othomi et l'on n'en retrouve plus que de rares vestiges dans les deux derniers idiômes. Le Mazahua emploie la finale du duel *hui*, mais seulement pour les verbes. Ex. *me*, aller, et *mehui*, nous allons tous les deux. La désinence *hue*, *ue* a la même valeur en Pirinda, mais

ne peut se joindre qu'au pronom. Ex. *kaki*, je, moi, et *kakuehui*, nous deux ; — *Inthehui*, il, lui, et *Inthehuehui*, eux deux.

Autant que nous en pouvons juger par les maigres échantillons qui sont parvenus jusqu'à nous, les noms de nombre de ces idiômes offrent entre eux une étroite affinité.

	OTHOMI	PIRINDA
1.	*Ra, nra*	*Rahui, dahui*
2.	*Yoho*	*Nohui* (radic. *no*)
3.	*Hiu*	*Yun*
5.	*Kuta*	*Kueta*

Le pronom de la 1re personne sing. est *kaki* en Pirinda (radical *ki* ; *ka* est une préfixe propre aux deux premières personnes. ex. *kakehebi*, nous — *kahachi*, toi — *kachehui*, vous, etc.)

De même en Othomi, cette 1re personne est, suivant les dialectes, *nuga*, *nugui*, souvent prononcé *ngā*, *ngi*. Ici *nu* et *n* sont des préfixes pronominales, le radical consiste dans la syllabe *gā* ou *gi*. La forme radicale est employée seule au cas oblique. ex. *gui* ou *ki*, me, à moi.

Le *nuze*, moi du Mazahua, n'est évidemment que le *nuga*, *nugui* de l'Othomi, avec adoucissement de la gutturale en sifflante. Tu, toi est *nugue* en Othomi ; *nûtzkhe* en Mazahua.

Du reste, les pronoms personnels se ressemblent moins dans les idiômes de cette famille que dans ceux des groupes Chichimèque ou Mam-Huastèque.

Les pronoms possessifs sont presque identiques en Mazahua et en Othomi. Ex.

OTHOMI	MAZAHUA
Mon, mien, *ma*	*mi*
Ton, tien, *ni*	*ni*
Son, sien *na*	*ni*

Hue en Mazahua, *ye* en Othomi sert de préfixe possessive pour la 3e personne.

Dans les deux idiômes en question, l'on tournerait les mots *pater noster* par meus patres. Ex. Othomi *ma tehe* (*ma* meus *te* pater et *he* signe du pluriel.) De même en Mazahua : *mi mutzeme*, notre Seigneur, (litt. meus domini.)

Le réfléchi possessif est *kini* en Pirinda aussi bien qu'en Othomi. Ex. Pirinda. *kini inaa Pedro*, la robe de Pierre (litt. sa robe de Pierre.)

En Othomi, la particule *ba* a le sens de *le*, *la*, *il*, *lui*, *sien*. En Pirinda, cette même préfixe a le sens d'un possessif général ; ex. *Hani*, maison, cabane, et *bahani*, la cabane (sans désigner à qui elle appartient.) Le Pirinda a pour préfixe possessive proprement dite, la syllabe *ma*. Ex. *Mahani*, la maison de quelqu'un ; sa maison. Cette syllabe se retrouve dans la préfixe adjective *ma* de l'Othomi. Ex. *nho*, bon, et *manho*, chose bonne, ce qui est bon.

Certains pronoms du Mazahua, identiques sous leur forme radicale à ceux de l'Othomi, prennent la préfixe *ma* qui disparait dans ce dernier idiôme ou se trouve remplacée par la syllabe *nû*. Ex. Mazahua : *makha*, qui, lequel ; — Othomi, *gue*, *ge*, qui, celui qui — Mazahua, *mahua*, celui-ci ; Othomi, *nùnâ*.

Une étroite affinité se manifeste entre le Mazahua et l'Othomi, dans une grande partie de leur conjugaison. On en pourra juger par l'exemple suivant.

	OTHOMI	MAZAHUA
	INDICATIF PRÉSENT	
Je vois	*di nu*	*ti nuu*
Tu vois	*gui nu*	*ki nuu*
Il voit	*y nu*	*i nuu*
Nous voyons	*di nuhe*	*ti nuuhi*
Vous voyez	*gui nuhu*	*ki nuuhi*
Ils voient	*i nu yù*	*i nuuhi*
	PARFAIT	
J'ai vu	*da nu*	*to nuu*
Tu as vu	*ga nu*	*gui nuu*
Il a vu	*bi nu*	*po nuu*
Nous avons vu	*da nuhe*	*to nuu he*
Vous avez vu	*ga nu hù*	*gui nuu he*
Ils ont vu	*bi nu yù*	*po nuu he*

En Othomi, le *a* est la voyelle propre au futur. Dans l'ancienne langue, on disait, d'après Naxéra, *ni rza*, arriver actuellement et *na rza*, devoir arriver, arriver par la suite. Il en est de même en Mazahua. Ex. *ti nuu*, je vois, et *ta nuu*, je verrai.

Le Pirinda offre également un certain nombre d'affinités avec

l'Othomi, sous le rapport de la conjugaison. Ex. Othomi, *di nee*, j'aime — Pirinda, *ki tu tzitzi*, je chante (*ki* marque le présent; *tu* est le pronom de la 1re personne.) — Othomi, *gui nee*, tu aimes — Pirinda, *ki ki Tzitzi*, tu chantes.

La préfixe *mi* marquait, suivant Naxéra, le passé dans l'ancien Othomi. Elle indique l'imparfait en Pikinda. Ex. *ki mi tutu tochi*, j'aimais. (litt. nunc olim ego amare.) Cette famille, du reste, paraît offrir certaines affinités avec d'autres langues Mexicaines qu'une étude plus approfondie nous obligerait peut-être à ranger dans le même groupe. Voici quelques exemples :

	OTHOMI	MIXTÈQUE
Je, moi	(*di* forme unie au verbe.)	*ndi*
Nous	*di-he* (idem.)	*ndoo*

Le Totonaque et le Tarasque présentent également certains points de contact avec le Pirinda, notamment en ce qui concerne le pronom. Ex.

	PIRINDA	TOTONAQUE
Je, moi	*kaki* (*ki* radic.)	*Akit* (*ki* radic.)
Tu, toi	*Kahachi* (*hach* radic.)	*huix* (pronon. *Houïtch*)
Il, lui	*Inthehui* (*Inthe* radic.)	*Inde* (en Tarasque.)

Les dialectes du groupe Mam-Huastèque se rapprochent surtout, à certains égards, de l'Othomi. Dans ce dernier idiôme, c'est comme en Quiché, la préfixe *x* qui marque le parfait. Ex. Othomi, *da nee*' j'aimais, et *xta nee*, j'ai aimé ; Quiché, *ca nu logoh*, j'aime, et *xi* ou *x'ca nu logoh*, j'ai aimé.

Le *e* préfixe et postfixe, signe du pluriel en Mam, ex. *kiahol* fils ; pl. *e kiahole*, nous rappelle la désinence de ce nombre dans les divers idiômes du groupe Pirinda-Othomi.

Le *i* ou *y*, pronom de la 3e pers. sing. en Othomi et en Pirinda, semble se retrouver dans le *Ahi*, il, lui, du Totonaque et du Mam, Dans ce dernier idiôme, le *a* ou *ah* n'est qu'une simple préfixe pronominale et le radical est *i*. Nous trouvons cet *i* comme signe de la 3e pers. sing. en Aztèque, en qualité de possessif; en Opata comme pronom uni au verbe. Rapprochez-en le *id*, il, lui, de l'Hévé; *pu*

du Kij. Nous serions, en un mot, très portés à considérer tous les dialectes du Mexique et de l'Amérique centrale comme des membres d'une même famille linguistique dont le domaine ne serait guère moins étendu que celui des langues Algiques. La prodigieuse antiquité à laquelle remonte, sans aucun doute, la séparation de ses divers rameaux, nous expliquerait suffisamment pourquoi nous trouvons aujourd'hui si peu d'affinités entre des langues toutes issues d'une souche commune.

FAMILLE ZOQUI-MIXE

Cette famille est une de celles sur laquelle les documents nous font le plus entièrement défaut. Elle comprend (sans préjudice des accroissements quelle pourra recevoir par la suite) 1° le Mixe en vigueur dans certaines localités du département d'Oajaca, par exemple à Juquita, Quelzaltepec et Atitlan ; 2° Le Zoqui que l'on parle à Tabasco, dans une partie du Chiapas et d'Oaxaca ; 3° Le Tapijulapan, usité surtout par les populations qui habitent à quatre lieues de Tacotalpa, au-dessus du Rio de la Sierra. M. Pimentel donne un abrégé de grammaire Mixe, un petit vocabulaire Tapijulapan qui ne paraît pas exempt de fautes, et une traduction du *pater* en Zoqui, mais sans explication. Nous devons communication à M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, d'une liste de pronoms et de noms de nombre en Zoqui. Voici quels sont les pronoms personnels dans les trois idiômes en question.

	ZOQUI	MIXE	TAPIJULAPAN
Je, moi.	*as*	*ôtz, n', n-ôtz,*	*gut, hut, ut, hutny*
Tu, toi.	*mis*	*mitz, mim, m'itz*	*mit.*
Il, lui.	*pitis*	*t'-i, (phee,* postposé)	
Nous.	*tes*	*ôotz, n'*	*Huntan, huctam, hutan.*
Vous.	*mistha*		*mittam, mitam*
Ils.	*pitis*	*ydô*	

Les noms de nombre se ressemblent assez en Mixe et en Zoqui. L'on en pourra juger par l'exemple suivant :

	ZOQUI	MIXE
	tuma	*tuuk (tumk)*
2	*metza*	*metzk*
3	*tucay*	*tukôk*

Le *k* est une désinence numérale propre au Mixe. On remarquera que ce radical *tum* pour signifier un, se retrouve légèrement modifié dans un grand nombre de familles de langues différentes ; par exemple : Totonaque, *tom* ; Comanche *semmus* ; Pima, *humac* : Tépéhuan, *huma* ; Kechi, *tchoumou* ; Chochone, *tchimoutsi* ; Palaïk *oumis* — Waïkna ou Moskito, *koumi* ; de là peut-être aussi le *hun* du Maya, du Quiché et du Huastèque ; le *sin* yuma ; le *Hemetch* du Mutsun, etc., etc.

Le parfait parait être marqué en Mixe ainsi qu'en Tapijulapan, au moyen de l'*o* final, Ex. Tapij. *jut chuc*, je fais, et *jut chucco*, je fis — Mixe, *nikxpûkô*, il s'incarna. On remarquera que le Mixe et le Zoqui sont moins différents l'un de l'autre que du Tapijulapan. Burgoa, autant qu'il nous souvient, rapproche le Zoqui non seulement du Mixe, mais encore du Chiapanèque et du Zapotèque. Les documents que nous avons pu consulter sur ce dernier idiôme ne paraissent pas confirmer la manière de voir du savant Espagnol. Nous devons ajouter que la postposition remplace dans cette famille de langues, la préposition qui semble y être inconnue. Ex. Mixe. *Tzaphoitph*, dans le ciel (radic. *tzap*) — Zoqui, *Tzapguesmé*.

FAMILLE TOTONAQUE

Cette famille paraît comprendre deux idiômes seulement, le haut et le bas Totonaque, plus semblables entre eux, dit-on, sous le rapport de la grammaire que sous celui du lexique. Ils sont parlés dans la région septentrionale de l'Etat de Puebla et dans celui de la Vera-Cruz, au sud de la Huastèque. Les Totonaques sont venus du nord, et c'est à eux que l'on doit la fondation de la cité célèbre et de l'état théocratique de Téotihuacan. Leur langue offre des analogies frappantes avec les dialectes de la famille Mam-Huastèque, notamment avec le Mam proprement dit. A d'autres égards,

toutefois, les différences sont trop considérables pour que nous osions ranger tous ces idiômes dans la même famille. Les pronoms incorporés sont presqu'identiques dans les deux groupes linguistiques en question. Ainsi le *a* final marque la 2e pers. sing. en Mam. Ex. *Tzum Xtalem a,* tu aimes (litt. nunc amare tu) et en Totonaque, du moins pour la 1re conjug. ex. *paxki-a,* tu aimes; (litt. amare tu.) La 3e personne est *y* en Totonaque; elle est également *hi, hu* en Mam, sous sa forme radicale. La 1re pers. du pluriel est marquée en Totonaque par la préfixe *k* et la finale *yauh, uh* ex. Ind. prés. *Ik paxki yauh,* nous aimons — Imparf. *xak paxki yauh,* nous aimions — Parf. *Ik paxki uh,* nous avons aimé. Ce qui rappelle, tout-à-fait, la 1re pers. pluriel en *koh, oh, o, io,* du Quiché, du Pokomchi et du Mam. Le Totonaque *huix,* tu, toi, peut également être comparé au *ech,* toi, du Maya; *yx* du Quiché.

La particule *ka,* employée en Totonaque pour l'impératif et le subjonctif, ex, *ka paxki,* aime, se retrouve en Mam, pour l'optatif futur, ex. *ka in vuit em,* plût à Dieu que je fusse. Le *k* est également, dans ce dernier idiôme, signe de l'impératif pluriel, ex. *A-uk-oio,* soyons.

Le *x* ou *ix* est signe des temps secondaires du passé en Totonaque, ex. *xak paxki y,* j'aimais — *xak paxki nita,* tu avais aimé — *Ixti paxki,* que tu aies aimé. En Quiché, ce *x* ou *ix* constitue la marque régulière du passé. Ex. *qu'i logon,* j'aime, et *x'i logon* ou *ix i logon,* j'ai aimé. Nous avons vu qu'il en est de même en Othomi.

Enfin le Totonaque, et ceci est une particularité de haute importance, admet comme tous les idiômes de la famille Mam-Huastèque, un mode de conjugaison spécial pour le verbe transitif, c'est-à-dire accompagné d'un régime, par opposition à la conjugaison intransitive. Ce qui est particulier au Totonaque, c'est que le régime soit indiqué lorsqu'il désigne un objet ou un être au nombre pluriel, non au nombre singulier. Cette marque consiste dans la syllabe *ka* intercalée. Ex. *Ik ka paxkiy ckixkohuin,* j'aime les hommes. En Quiché, le même signe de l'actif, mais dont l'emploi se trouve plus général, est également *ca* préfixe. Ex. *ca nu logoh,* j'aime, je l'aime, et *qu'i logon,* j'aime (forme intransitive). La

structure du Totonaque est beaucoup plus agglomérante que celle des idiômes de la famille Mam-Huastèque, et il semble qu'au sein des dialectes Américains du Nord, l'on aperçoive la même transition de la synthèse à l'analyse qui a été signalée dans les dialectes Indo-Européens.

Un assez grand nombre de radicaux semblent communs au Totonaque et aux dialectes Mam-Huastèques. Ex. Toton. *zagaga*, blanc ; Quiché, *zak ;* Maya, *zac ;* Huastèq. *zacni* — Toton. *tzoko* oiseau ; Quiché et Pokomchi, *Tziquin*, etc.

Les affinités grammaticales du Totonaque avec les langues Chichimèques sont beaucoup moins nombreuses. Citons cependant les noms abstraits en *t* du Cora, ex. *haxehvia*, haïr et *haxehviat*, haine et du Totonaque, ex. *oxka,* jeune, et *oxkatat*, jeunesse. Les pluriels en *in*, *n*, *na* du Totonaque. Ex. *oxga* ou *oxka*, jeune, jeune homme ; pl. *oxgan*, *Agapon,* capitaine ; pl. *agaponin* — *Xanat,* fleur ; pl, *xanatna.* Ils semblent se retrouver en Comanche : ex. *Aréka,* cerf ; pl. *arékane* et peut-être même en Aztèque ; ex. *zitli,* lièvre ; pl. *zizitin* — *Miek*, multus ; pl. *miekin.*

Une partie du lexique Totonique a de l'affinité avec celui des langues Chichimèques, et il sera difficile de croire ces mots empruntés par un peuple à l'autre. Ex. Totonaq. *tlatl*, père ; Aztèq. *tatli* — Totonaq. *tzit*, *tzi*, mère ; Cora. *tite* — Totonaq. *chichi,* chien ; Aztèq. *chichi ;* Cora *tzeuk* (se retrouve aussi dans le Quiché-Pokomchi. *tzi*, chien.) — Totonaq. *tom*, un ; Comanche, *semmus.* — Totonaq. *y* finale de la 3e pers. sing. ; Aztèq. *i*, son, sien. Nous n'aurions pour notre part, nulle répugnance à voir, comme l'ont fait quelques Américanistes, dans le Totonaque, un idiôme de transition entre la famille Chichimèque et celle des Mam-Huastèques.

FAMILLE MAM-HUASTÈQUE

Nous nous bornerons à dire ici quelques mots de ces idiômes, à l'étude desquels nous nous proposons de consacrer un mémoire spécial. Ils comprennent, comme l'on sait ; le Quiché en vigueur

dans une partie des états de Chiapas et de Guatémala, avec ses deux dialectes, le Cakchiquel et le Zutuhil, parlés dans une portion de l'état Guatémalien ; le Pokomchi avec son dialecte le Pokomam ; le Cakgi; le Chagnabal en usage dans la paroisse de Comitan, évêché de Chiapas ; le Maya ou Yucatèque, florissant dans tout l'état de Yucatan, l'île de Carmen, le bourg de Montecristo dans le Tabasco, et celui de Palenqué dans le Chiapas, avec ses deux principaux dialectes ; le Lacandon et le Chol, confiné dans une région du Chiapas ; le Tzendal, usité dans un portion du Chiapas, et tout à l'entour des ruines de la cité de Palenqué, avec son dialecte, le Tzotzil ; le Huastèque, répandu dans la partie nord de l'état de Vera-Cruz, et dans une portion limitrophe de celui de St-Louis, et s'étendant à l'Orient, le long du golfe du Mexique, depuis la barra de Tuxpan, jusqu'à Tampico ; enfin le Mam ou Zaklohpakap que Balbi confond avec le Pokomam et qui se parle dans la province de Huéhuéténango et dans une partie de celle de Quetzalténango, etc., etc.

Le Mam semble à lui seul former un groupe à part au sein de la famille en question ; il se rapproche quelque peu, nous l'avons déjà dit, du Totonaque par l'emploi du pronom incorporé au verbe et ses formes sont généralement plus synthétiques que celle des idiômes congénères. Il offre également un point de contact assez remarquable avec l'Aztèque ; c'est l'emploi de la voyelle forte initiale comme marque du passé. Ex. Mam. *Uni xtale*, je l'ai aimé ; *uti xtali a,* tu l'as aimé ; *uti xtali hu*, il l'a aimé. De même en Aztèque ; *oni chiuh*, je fis, *oni chiuhka,* j'avais fait ; *oti chuih*, tu fis, tu as fait. Le fait mérite d'autant plus d'être signalé, que ce mode de marquer le passé semble étranger aux autres idiômes de la famille Chichimèque.

Au groupe Maya-Quiché appartiennent tous les autres idiômes de la même famille. Il semble se diviser lui-même en deux sous-groupes que nous désignerons, le premier du nom de groupe Guatémalien proprement dit, et semble beaucoup plus primitif de formes que le sous-groupe suivant ou Maya-Huastèque. A ce groupe Guatémalien appartiennent le Quiché, le Pokomam et sans doute aussi le Cakgi.

Au Quiché proprement dit se rattachent deux dialectes, le Cak-

chiquel et le Zutuhil, lesquels se ressemblent plus entre eux qu'ils ne resssemblent à la langue principale ; une loi phonétique qui leur est commune c'est la suppression du *b* final. Ainsi, chez eux, le Quiché *Caib*, deux, devient *Cai* ou *Cay*. Au contraire, en Pokomchi, ce *b* devient *m*, par exemple : Quiché, *vukub*, sept ; Pokomchi, *vukum*.

Le Cakgi, par l'ensemble de ses caractères, paraît se rattacher aussi au groupe Quiché. Il ressemble beaucoup à ce dernier idiôme par son système de numération ; cependant le *r* n'y existe pas plus qu'en Maya. Ex. Quiché, *hum ri vahxakqal* 141 ; Cakgi, *hun y vahxacal* — Quiché, *Hun ri belehgal*, 161 ; Cakgi, *hun y belecal*.

Les particules numérales du Cakgi sont souvent identiques à celles du Quiché, mais leur sens varie un peu. Ainsi *mai*, *may* qui en Quiché signifie une vingtaine et ne s'applique guère qu'aux années ; ex. *Humay*, un cycle de 20 ans, a également en Cakgi, la valeur de 20, mais s'applique aux hommes, aux troupaux, aux fruits. Ex. *humai vinc*, 20 hommes, les 20 hommes ; *humai cohc*, 20 calebasses.

La particule *perah* en Quiché s'applique aux tranches, fractions. Ex. *Huperah*, une feuille de papier ; il en est de même de la particule *piril* du Cakgi. Ex. *Capiril Chiva*, deux tranches de pain. Nous sommes entrés ici dans quelques développements au sujet du Cakgi, parce que rien encore n'a été publié sur cet idiôme et qu'il n'existe vraisemblablement de cette langue, en Europe, que deux manuscrits, faisant partie de la collection de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.

Passons maintenant au sous-groupe Yucatèque ; il comprend, nous l'avons déjà dit, le Maya, le Tzendate et leurs dialectes, ainsi que le Huastèque. Les documents que nous avons pu consulter au sujet du Chagnabal sont trop incomplets pour nous permettre de fixer la place qui lui devra être assignée. Les caractères du sous-groupe Yucatèque sont les suivants : l'absence de la lettre *r* généralement remplacée par *i* ou *y*. Ex. Quiché, *car*, poisson ; Maya *cay* — Quiché, *r*, il, lui (devant une voyelle) ; Maya, *y*. Le *h* final du Quiché, ou élidé complètement ou changé en *n*. Ex. *oh*, nous,

en Quiché ; *on*, en Maya ; — *lahuh*, dix en Quiché ; *lahun* en Maya ; *laju*, *lahu* en Huastèque.

L'usage fréquent de l'écho vocalique présente moins de régularité, une physionomie moins primitive, moins archaïque.

Ce sous-groupe Yucatèque paraît lui-même devoir être divisé en deux petits rameaux : le rameau Maya et le rameau Tzendale-Huastèque. Ce dernier est caractérisé par la transformation des gutturales initiales en sifflantes ou en chuintantes. Ex. Maya, *ca*, deux ; tzendale, *chim ;* Huastèque, *tzab*. — Maya, *can*, quatre ; Tzendale, *chanim*, quatre ; Huastèque, *tze* — Maya, *cimil* mourir ; Huastèque, *tzemel*.

FAMILLES CALIFORNIENNES. — COMPARAISONS LEXICOGRAPHIQUES.

Nous avons consulté pour ces langues les traductions du *Pater* données par M. Pimentel, sans aucun mot d'explication. Autant que nous en pouvons juger par ces minces échantillons, le Chokouyem que parle une tribu établie sur les rives du Sacramento et le Joukiousmé ne seraient guères, que deux dialectes d'un même idiôme. Beaucoup de mots usuels semblent identiques. Ex.

	Chokouyem	Joukiousmé
Père	*api*	*api*
Notre	*maco*	*maco*
Ciel	*liletto*	*liletto*
Ton. Tien.	*mi*	*mi*
Dans.	*su*	*su*

Le Tularès, en vigueur dans la vallée de Tularès, entre la Sierra-Nevada, à l'Est, et les montagnes de la Californie à l'Ouest, semble se rapprocher du dialecte parlé dans la mission de St-Clara. Ils se rattachent tous deux, sans aucun doute, à la famille Chichimèque. Enfin les dialectes parlés dans les missions de St-Fernando et de St-Gabriel sont également rattachés à la famille Chichimèque, sous le nom de Kij et de Nétéla par M. Buschmann. C'est effectivement ce que semble indiquer l'étude de leur vocabulaire. — St-Fernando et St-Gabriel *tucup*, ciel ; Opata, *teguikat ;* Cora, *taha-*

poa — St-Fernando,*toanian*,nom ; St-Gabriel, *tuanian ;* Opata, *tegua.* — St-Fernando, ton, votre, *mo* (préfixe) ; St-Gabriel, *ma*, *mo ;* Tarahumar, *mu ;* Pima, *mu* — Aztèq., *mo*, etc.

Nous croyons avoir également trouvé deux ou trois mots d'origine Chichimèque dans la traduction du *Pater* en dialecte de la mission de St-Juan Capistrano. Ex. *tunea*, nom ; Opata, *tehuam* ; tubar, *tegmuarac* — *o*, *om*, ton ; Kechi de St-Luis *om*. Kéchi, *tupana*, ciel ; Tépéhuan *tuvagui*.

Un idiôme évidemment étranger à ce groupe, c'est le Mutsun, langue des habitants de la mission de St-Jean-Baptiste, dans la haute Californie. Au commencement de ce siècle, il se parlait, dit-on, sur une étendue de 170 milles de large sur 80 de long. Il est probable que le Mutsun est aujourd'hui un idiôme éteint. A en juger par ses noms de nombre, il devait se rapprocher de deux petits dialectes parlés plus au nord, l'Achastli et la langue de la mission de St-Miguel. C'est ce que l'on verra par l'exemple suivant :

	Mutsun	Achastli	St-Miguel
1	*Hemetcha*	*Moukala*	*Enkala*
2	*Utsgin*	*Outis*	*Oultis*
3	*Kapyan*	*Kapes*	*Kappes*
4	*Utsit*	*Oulitt*	*Oultizim*
5	*Parue*	*Is*	*Haliizou*
6	*Nakichi*	*Etesake*	*Halis kaker*
7	*Tsakichi*	*Kaleis*	*Kapkamaï*
8	*Tailtimimin*		
9	*Pakki*	*Pak*	*Pakke*
10	*Tanksagte*	*Tonka*	*Tanechakt*

C'est un usage tellement répandu chez les écrivains qui traitent de l'Amérique, de comparer des listes de mots Américains à ceux de l'ancien monde que nous ne pouvons nous empêcher, en terminant, de suivre leur exemple. Cela va sans dire, les comparaisons lexicographiques données ici n'ont qu'un pur intérêt de curiosité, Il ne faut leur attribuer aucune importance au point de vue ethnographique.

Langues Américaines	Idiomes de l'Ancien Monde
Bien, Bon. Aztèq., *yektli.*	Japonais, *yoki.*
Blanc. Maya, *Zac ;* Quiché, *Zac ;* Huastèq. *Zakni* ; Pokamchi, *Zac ;* Totonaque, *Zagaga.*	Mongol, *tchaggan* ; Bouruète, *zaga.*
Deux. Quiché, *Caib.,* Maya, *Kab* ; Pima, *Kouak.*	Finnois, *Kaksi* ; Mordvine propre, *Cafto* ; Sud Kamtchadale, *Kacha.*
Eau. Opata, *vat ;* Aztèq., *atl* (pour *at, vat.*) Tchouktchi d'Asia, *mok ;* Groenlandais, *imak.*	Mordvine, *vaet ;* Mokcha, *vet ;* Vogul, *vit* ; Russe, *voda ;* Polonais, *voda ;* Anglais, *water.*
	Mandchou, *muke ;* Koryèke du Kolima, *mima.*
Épouse. Pima, *onniga.*	Japonais, *wonago.*
Feu. Gaspésien, *Bouktou.*	Imbatzk, *bok ;* denka *book.*
Garçon. Opata, *romoï.*	Cophte, *Rômi*, homme.
Jour .Saki, *Kịchéki ;* Minsi, *gichgu ;* Nanticoké, *Keçouk* ; Moghéan, *Kissuku.*	Mordvine, *Kitchi* ; Wogule, *Kotal, Katal.*
Maisons. Lenapé, *wigwam.*	Sanscrit, *viç* (pour *vik*, habitare) latin, *vicus* grec, οἶκος (pour Ϝοῖκος.)
Aztèque, *Calli.*	Grec, καλλιον.
Montagne. Aztèq., *Tépetl.*	Turc-Osmanli, *tepeh*, colline.
Pain. Maya, *uah ;* Quiché, *va, vake ;* Cahita, *buaeiu ;* Guaicura, *bue.*	Phrygien, Βέκκες ; Albanais *bouk ;* Japonais, *mougi*, blé.
Poisson. Quiché, *Kar.*	Samoyède, *karré.*
Quatre. Canadien, *Rau.*	Basque, *lau.*
Seignéur. Aztèq. *téotl ;* abrév. de *teuhctli,* lui-même pour *tecuhctli.* du verbe *qui,* capere et de la préfixe *te* marquant le genre rationnel ; litt. qui arripit hominem (ad sacrificandum.)	Grec, Θέος ; Tudesque, *thuiston* (nom d'une divinité.)
Terre. Konza, *maha.*	Suomi, *ma, mua* ; Permien propre *ma ;* Vogule. *ma, mag.*
Trois, Pariagoto, *oroa* ; Omagua *irauca.*	Basque, *hiru ;* Magyar, *harom* ; Sandane, *irao,*
Maya, *ox ;* Quiché, *oxib.*	Turk, *utch.*
us. Maya-Quiché, *hun ;* Trendale et Huastèque, *hun ;* Pokomchi, *hinah ;* Tarahumar, *biré.*	Latin, *unus ;* Français, *un ;* Malabar, *onna* ; Tamil, *ounnou.*
	Turk, *bir.*
Voir. Opata, *vitza.*	Latin, *videre ;* Grec, Ειδειν (*pour* Ϝειδειν) ; Allemand, *wissen*, savoir.

SUR

DIFFÉRENTS IDIOMES

DE LA

NOUVELLE ESPAGNE

Le présent mémoire est composé de fragments copiés d'après plusieurs manuscrits ayant fait partie de la Bibliothèque du savant et regretté abbé Brasseur de Bourbourg. L'auteur lui-même nous avait autorisé à les publier. Le lecteur y trouvera :

1° Un fragment de vocabulaire Chiapanèque. Ce curieux idiôme, tout récemment éteint, semble avoir différé notablement de tous les dialectes voisins. Nous ne possédions, jusqu'à ce jour, à peu près aucun moyen de l'étudier. C'est un état de choses qui, heureusement, vient de cesser, grâce à la publication de la grammaire de Juan de Albornoz par M. A. Pinart[1].

2° Ensuite vient une liste des principaux noms de nombre dans les idiômes Tzendale, Zapotèque et Mixtèque. Ces deux derniers, comme tant d'autres parlés au Mexique, semblent isolés et ne se rattachent à aucune famille connue. Quant au Tzendale, c'est un dialecte du Quèlene, membre du groupe Mam-Huastèque.

3° Un fragment de grammaire Quèlene (dialectes *Zotzil* et *Tzendale*). Les renseignements sur le Zotzil ont été recueillis à *Cina-*

1. *Arte de la lengua chiapaneca*, par fray Juan de Albornos, *y doctrina cristiana en lengua chiapaneca*, par fray Luis Barrientos. Un vol. in-4° Paris, Ernest Leroux, éditeur.

cantan, ville située à deux lieues de Ciudad Réal de Chiapas, l'ancienne Tula de la légende Votanide. L'auteur dont le nom n'est pas marqué sur le manuscrit semble avoir résidé au bourg de S.-Pablo. Quant aux documents sur le Tzendale, ils ont été recueillis par le Frère prêcheur, Juan de Rodaz.

4° Enfin un fragment de vocabulaire et de grammaire Cakgi, emprunté aux deux dialectes de Caban et de Cahabon, lesquels ne semblent pas différer sensiblement l'un de l'autre. Le Cakgi appartient au sous-groupe occidental ou guatémalien de la famille Mam-Huastèque, de même que le Tzendale appartient au sous-groupe oriental de ladite famille.

FRAGMENT

DE VOCABULAIRE CHIAPANEQUE-FRANÇAIS

A

ACA, a., beaucoup.
ACUME, a., grand, grande.
AHUA ? a., vingt.
AHUA-HELIMIHI, a., vingt-neuf.
AHUA-HIEMIHI, a vingt-quatre.
AHUA-MAHU, a., vingt-huit.
AHUA-MAHUE, a., vingt-trois.
AHUA-MAMBA, a., vingt-six.
AHUA-MAO, a., ving-cinq.
AHUAMIHI, a., quatre.
AHUA-MINDI, a., ving-sept.
AHUA-MUNDA,a., trente.
AHUA-MUNDA-CU-TIQUE, a., trente et un.
AHUA-MUN-DIQUE, a., vingt et un.
AHUA-MUN-HUMÉ, a., vingt-deux.
AHUMIHI, a., quatre.
AMAMUNIU, a., prendre de la lumière, prendre du feu.
AMBA, AMBANA, a., beaucoup, plusieurs. (S'applique aux êtres vivants. Ex., *Ambaña noo*, beaucoup de moustiques.)
AMBAMIHI., a., six.
AMBETUMO, v., lever (levantar.)
AMBETUMO, v., lever, soulever.
AMBI, adv. nég., impérative de défense.
AMBOQHAHUAME, s. a., le dormeur (el dormilon).
AMBOQHAHUAMI, s, a. les dormeurs (los dormilones).

ANACAMU, s. a., ami (amigo).

ANACAMU, s. l'ami.

ANCAME, voy. COP'ANGAME.

ANDAHUTAMBI, part., celui qui va dormir.

ANDUHUTAMBI, ANDUHATAMBI, assoupi, endormi (que va adormir).

ANGAME, voy. COP'ANGAME.

ANIMA, s., la mort (la muerte).

AOMHI, a., cinq.

APAPAME, s. a., tout ce qui vit (au singulier).

ARI, v., boire. — T'ARIHOO, boiras-tu ? — TA ART, je ne boirai pas.

ARICAME, a., beau (singulier).

ARICAMIHI, a. pl., beaux.

ARIPE, s. a., chose grande ou grosse.

ASIHO, ad v, loin.

ATAPORI, a., humide,

ATAPORI-INDO a., vaporeux (litt. bouche d'humidité).

B

BACHAHA, voy. BAHAHA.

BAHAHA s., mari.

BAHE, v., cueillir (coger).

BAHE, v., saisir, prendre.

BAHI, s., épouse, femme.

BAISIMAHU, s., santé, salut.

BALUMU, s., fesse.

BETON, BET, v., levez-vous.

BIPAPAME, v., parler (hablar).

BULAMAHU, v., porter, apporter (traer).

C

CANDI, n. pr., quartier de la ville de Chiapas. (Barrio de Chiapas).

CHAPA, s., ara.

CHAPA NACAPU, s. pr. (litt. ville des aras), nom donné à une localité du Chiapas. (Lugar de Guacamayas.)

CHÉME, s., indien de Suchiapa.

CIMAHI, a., faible, débile (debil).

COP'ANGAME ou ANCAME, a., beau, bon.

CUPUCUPUCI, v., balayer (barrer).

CUPUVI, v., moudre le maïs, pour faire la tortille (moler tortilla).

D

Dahuta upa ou apa, v., je veux aller.

Digi, s., colline, montagne.

Dili, n. pr., quartier de la ville de Chiapas. (Barrio del tigre).

G

Gami, s., noble, voy. Guéme.

Guéme, s. voy,, *quème*.

Guila-numbu, s., écoulement, filet d'eau (chorro).

Gupaha, v., entrer (entrar).

Guqui, s., queue d'animal.

H

Hahua ? a., vingt.

Hahua-mun-dique, a., vingt et un.

Hahué, a., vingt.

Habuy, a., vingt.

Hamuhé ? a., soixante-dix.

Hao, a., deux.

Haomihi, a., voy. *aomihi*.

Haui, a., trois.

Haumuhé, a., cent.

Helimihi, a, neuf.

Henda, a., dix.

Hendacucome, a., voy. *hendacucaô*.

Hendacucao, a., douze.

Hendamahua, a,, quatorze.

Hendamu, a., quinze.

Henda-cu-caô, a., dix-sept.

Hendamu-huamihi, a., dix-neuf.

Hendamu-mahua, a., dix-huit.

Hendamu-mun-dique, a., seize.

Hendamundique, a., onze.

Hendamuy, a., treize.

Hendimihi, a., sept.

Hiemihi a., voy *hauï*.

Himuhé, a., soixante.

Hjmuhé-cu-tique, a., soixante et un.

Huamihi, a., voy. *ahua mihi*.

Huhume-munda, a., cinquante.

Hubihi, a., voy. *hao*.

Huhumu, a., quarante.

Humihi, a., voy. *hao*.

I

INAHUMU, v., espérer, attendre (esperar).

INDO, s., bouche.

ITALAQUI, v., écrire.

L

LUAHA TEHU, s., van, vanneur (abentador, aventador).

LUMBUCAHA, v., éveiller, exciter (despertar).

LUNDA, s., sable.

LUPIYO ; s., éclair (relampago).

LUPUCUM, v., oublier (olvidar).

M

MAHUNANDI OCI, s., maison sainte, église, temple (casa santa.)

MAHUMIHI, a., huit.

MAMUTA, s,, nourriture, aliment.

MEÇUNÉ, s. a., ennemi (enemigo). — TIQUÉ MEÇUNÉ, un ennemi.

MIN-ANUCA, nom propre d'une montagne entre Chiapa et Iztapa.

MIN-DAMU, s., le jour.

MITACUPI, a., étroit.

MITU, s., chat (peut-être mexicain.)

MONGAO, conj. et.

MUCHUCUÉ, s., cerf. daim.

MUN-GUICAY, s., jambe.

MUN-GUICHE, s., le sein.

MUN-GUIHUI, s., ceinture.

MUN-GUILI, s., épaule.

MUN-GUIPUAME, s., pudenda virilia.

MUN-GUIPUYUHIMI, s., pudenda muliebria.

MUN-YUNAMBUE, s., estomac.

N

NACAPU, s., ville, endroit (lugar).

NACILICU, a., gros.

NACUA, s., petit enfant (criatura).

NAMAHI, s., temps.

NAMA YAHUARI, s., nom d'une déesse.

NAMB'AHAME, s., le Nord.

NAMB'AHUMO, a., pauvre.

NAMB'AIPUÇIMU, s., la danse, le spectacle.

NAMB'ALU, s., le machete, le coutelas.

NAMB'ALAMU, s., le mécapal ou courroie.

NAMB'AME, s. a., doux, ce qui est doux.

NAMB'AMU, s., la mouche.

NAMB'APU, s., le miel.

NAMB'ARIMU, s., la musique.

NAMB'ARIMU, s., musique.

NAMB'ARITI, s., sapotier (arbre).

NAMB'ATI, s. a., ce qui est délicat, mince.

NAMB'ATIMI, s., la racine ; voy. batimi.

NAMB-AUIMU, s., la pauvreté.

NAMB'U NAMUCUYI ? s. pr., nom d'un lac ou d'une lagune (laguna del carrizo).

NAMLATI, a., fin, délié, ténu.

NANDA XIACA, n. pr., nom d'un ruisseau (Arroyo de Conchas).

NANDA YUHMA, n. pr., nom d'un ruisseau (Arroyo de Carnote Colorado).

NANDIPA, a., vert.

NANDUHUA, a., bleu.

NATA, s., graisse, saindoux (gordura, manteca).

NATURI MAMÉ, v., le jour est levé (ya amanecio),

NAYU, s., chemisette, camisole (huipil).

NB'ATIMI, s. pr., sous, dessous, le dessous.

NDICO, s., pré humide, bords d'un ruisseau.

NEQUI MENDI, s., indien chiapanèque.

NILA, s., chemin. — NIHILA, mon chemin.

NITU, s., cendre.

NITU LUMBAY a., faible, débile, (debil).

NO-MOLO, s., la poule.

NON-BA, s., le cheval, voy. NUMBA.

NU, s., moucheron, moustique (mosquito)

NULUPATI, s., serpent corral, couleuvre colorée (culebra colorada, corral).

NUMAHIMBAY CIMAHI, homme fort (hombre fuerte).

NUMB'UCIU NAMB'UMI, s., maçon, architecte (Albañil, el que hace casas).

NUMUNDA, s., indien de Cinacantan, indien Tzotzil.

NURI, s., oiseau. — *Naripe nuri*; grand oiseau.

NUMBA, s.. le cheval.

NUU, s., puce (pulga).

O

OPOÏMUHA, v., s'accorder, se souvenir (acordarse).

P

PACAHA, v., danser.

PACAHIN YUVI, v., baptiser.

PACUM DAMU, v., chanter (cantar.)

PACUREME, v., jouer d'un instrument (tañer instrumento).

PANE-PANEYA, ad., peu à peu, petit à petit.

PAPUTI, v., coucher, se coucher.

PAYNIXI, v., sortir (salir).

PIAYA, s. v., ordonner, ordre (mandar, mandado).

PIRICUTÉ ou PIRICUTI NANGO ou NANGU, v., détruire une maison. (arruinar casa.)

PUCEMU, v., gronder, rechigner.

PUÇUMU, v., rire, se rire, se moquer de (reirse).

Q

QUÉME, s.. cacique, chef (cacique, señor).

QUINA, v., s'asseoir, se reposer (sentarse).

QUIMI CAPAMU, s., chose grosse, épaisse.

S

SITUMI, a., large.

T

TA, adv., non, pas.

TA-ASIHO, a.. proche.

TAMB'ANGAME, a., mauvais (litt. non bon.)

TAMGAMI, s. a., mal., mauvais (malo.)

TA RICOTI, v , tomber.

TA TUÇACURE, il tonne, tonner (truena).

TA TUÇACURE NAMARI, faire des éclairs (rayar).

TA TUCUYUMO, v., il est deux heures de l'après-midi passées (ya dieron las 2 de la tarde).

TATUPAMATÉ MAPIHU, s., occident (occidente).

TEHUNBAHAM, s., vent du nord (viente norte.)

TEHUN YAMU, s., vent du sud, vent chaud (viente sur, caliente).

TETUMARITE MAPIHU, s., orient (oriente).

Tiahi-nangaci, s. a., pêcheur (pescador.)

Ticao, a., un (pour les objets non doués de vie).

Tihareya, s., charpentier (carpintero).

Tiqhe, a., voy. *tique*.

Tique, a., un (pour les êtres doués de vie).

Tiqhé ou Tique munuoyi, habitant d'Acala (uno de Acala.)

Tique namb'ihihua yaca, habitant de Chiapas (uno de Chiapa.)

Tiqui, a., un.

Tiuqui, v., couper (cortar).

U V Y

Urímu, v., dépêchez-vous (apura te.)

Varitamé, v., couper.

Yacum s. a., riche (rico). — Tiqui yacum, un riche (uno rico.

SÉRIE DES NOMS DE NOMBRE DANS LES IDIOMES

	Tzendale.	Zapotèque.	Mixtèque.	Chapanèque.
1	*Hun.*	*Tobi.*	*Ec.*	*Tiqhe, tiquc, tiqui et ticao.*
2	*Chim.*	*Topa.*	*Wuï.*	*Hao.*
3	*Oxim.*	*Chona.*	*Uni.*	*hauï.*
4	*Chanim.*	*Tapa.*	*Qmi.*	*Ahua mihi, ahumihi.*
5	*Hoon.*	*Caayo.*	*Hoho.*	*Aomihi.*
6	*Vaquin.*	*Xapa, Xopu.*	*Ino.*	*Amba mihi.*
7	*Ucum.*	*Caache.*	*Ucha.*	*Cào ? hendimihi.*
8	*Vaxaquim.*	*Xoono.*	*Una.*	*Mahumihi.*
9	*Balunem.*	*Caa.*	*Ee.*	*helimihi.*
10	*Laghunem.*	*Chij.*	*Usi,*	*Henda.*
11	*Bulachim.*	*Chijbitobi.*	*Usice.*	
12	*Lagchaim.*	*Chijbitobipa.*	*Usiwui.*	
13	*Oxlaghunem.*	*Chijbichona.*	*Usiuni.*	
14	*Chanlaghunem.*	*Chijtaa.*	*Usiqmi.*	*Hendamahua.*
15	*Oholaghunem.*	*Chino.*	*Saho.*	*Hendamu.*
16	*Vaqlaghunem.*	*Chinobitobi.*	*Sahoce.*	
17	*Uclaghunem.*	*Chinobitopa.*	*Sahorouï.*	
18	*Vaxaclaghunem.*	*Chinobichona.*	*Sahouni.*	
19	*Balumlaghunem.*	*Chinobitapa.*	*Sahoqmi.*	
20	*Ghoom.*	*Calle.*	*Oco.*	*Hahua ? hahué, hahoy.*
30		*Callebichij.*	*Ocousi.*	
40		*Tova.*	*Wuïdzico.*	

50	*Tovabichij.*	*Wuidzicousi.*	
60	*Cayona.*	*Unidzico.*	
70	*Coyona-bichij.*	*Unidzicousi.*	*Hamuhé.*
80	*Taa.*	*Qmidzico.*	
90	*Taabichij.*	*Qmidzicousi.*	
100	*Cayoa.*	*Hohodzico.*	*Haumuhé.*
400	*Tobiela.*	*Ectuvui.*	
8000	*Chaguçati.*	*Usitetne.*	

FRAGMENT

DE GRAMMAIRE DE LA LANGUE QUÉLÈNE

M. l'abbé Brasseur avait bien voulu mettre à notre disposition, pour l'étude du Zotzil et du Tzendale, qui, par le fait, ne sont que les deux dialectes du Quélène, deux manuscrits de sa riche bibliothèque. L'un est sans nom d'auteur et vient du Pueblo de San Pablo, l'autre est l'œuvre du Père Juan de Rodaz, de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Le Zotzil forme son pluriel au moyen de la finale *tic*, parfois précédée d'un *e*, voyelle de liaison ; ex. : *xhinchoc*, l'homme ; et *xhinchocetic*, les hommes. — *Ton*, la pierre ; et *tontic*, les pierres.

Les degrés de comparaison sont marqués par la finale *uc* pour le comparatif ; ex. : *utz*, bon ; et *utzuc*, meilleur ; par *ic* final ou *ip* préfixe, pour le superlatif ; ex. : *utzic* ou *iputz*, excellent. L'adjectif se prépose au nom ; ex. : *utzil xhinchoc*, bon homme ; *utzil ontz*, bonne femme.

La finale *il* s'ajoute à l'adjectif accompagné d'un nom, mais non d'un verbe ; ex. : *utz oy*, il se porte bien. — Si le verbe est à l'impératif, l'adjectif prend la finale *uc* ; ex. : *utzuc paré*, faites le bien.

Voici les pronoms personnels du Zotzil :

Je, *hon*.	Nous, *hotic*.
Tu, *ot*.	Vous, *oxuc*.
Il, *alumi*.	Ils, *alumi*.

Le Tzendale possède des formes spéciales pour indiquer que le pronom se rapporte à une seule personne, à l'exclusion de tout autre. Ce sont :

Ghtuc (moi seul) ; *ztuc* (lui seul) : *atuc* (toi seul).

Nous verrons tout-à-l'heure que les formes pronominales sont dans ce cas, exactement les mêmes qu'avec le verbe.

Voici les possessifs :

Cuum, mon.	*Cumtic*, notre.
Auum, ton.	*Avunic*, votre.
Yuum, sien.	*Yuunic*, leur.

L'on forme avec eux le génitif des possessifs ; ex. : « Cette maison appartient à Pierre. » *Yuum Pedro ali naà* (*Ali*, « ce, cette ».) — « Cette terre est mienne. » *Cuum ali lum.*

Les noms qui commencent par une voyelle font leurs possessifs de la façon suivante :

« Mon, » *qui*, *c'*. Ex. : *ixlel*, sœur cadette ; *quixlel*, ma sœur cadette. — *Coronton*, mon cœur. Les radicaux sont : *ixlel* ou *ixlelil* (sœur cadette) ; *oronton* ou *orontonil*, « cœur. »

« Ton, » *av* ou *avo ;* ex. : *avoixlel*, ta sœur cadette.

« Son, » *y* ; ex. : *yixlel*, sa sœur cadette.

La désinence *il*, qui s'ajoute au radical comme une sorte de déterminatif, tombe toujours en cas d'emploi du pronom possessif.

Les noms commençant par une consonne font usage des préfixes possessifs suivant :

Gh, mon, ma ; *z*, son, sa ; ex. : *a*, ton, ta.

Ghnaà, ma chair ; *anaà*, ta chair ; *znaà*, sa chair.

Certains substantifs ayant forme de participes font usage des possessifs : *cagh*, mon, ma ; *avvagh*, ton, ta ; *yagh*, son, sa ; ex. : *cagh pazuvunagh*, « ton créateur ; » *avvagh cura*, « ta cure ; » *yagh poxdavvanegh*, son médecin. Le pluriel de ces participes est en *tic* ou *actic*, suivant les règles de l'euphonie. Il paraîtrait même que parfois le *cagh*, possessif de la 1re personne, tombe au pluriel. Nous ne savons alors comment on distingue le pluriel simple du pluriel possessif. Ainsi, pour « notre médecin, » on dirait *pox davvaneghtic*, qui doit signifier également « médecins. »

Quand la formule est négative, on emploie la finale *uc*, pour marquer la 3ᵉ personne. Ex. : *moutzuc*, « il n'est pas bon. » Cela a lieu avec les noms, adverbes, mais non avec les verbes ; ex. : *mu hgh paz ;* « il ne fit pas telle chose. »

Le verbe substantif n'existe pas dans cet idiôme. On y supplée par le pronom. Ex. : « je suis prêtre ; » *sacerdote hon*, litt. « sacerdos ego ; » « tu es Espagnol. » *Caxlan ot ;* litt. « Hispanus tu ; » *ical lumi ;* « il est nègre ; » litt. « Nigrita ille. » De même pour le pluriel.

Afin de marquer le prétérit, on ajoute la particule *ovonci* ou *vuoney ;* ex. : « j'ai été bon, » *uiz on vuoney ;* litt. « bonus ego olim. » Pour le futur, on postpose *to*, ex. : « je serai riche, » *culegh hoon* ou *hon* ou *on to* ; lit. « dives ego posterius. » On marque l'impératif en ajoutant *uc* au radical verbal. Ex. : *utzuc ot*, « sois bon. » Cette parlicule *uc* sert encore à former le subjonctif, aussi bien du verbe *être*, que de tous les autres. Ex. : *utzuc hoon*, « que je sois bon ; » *utzuc otic*, « soyez bons ; » et à l'impératif, *utzuc oxuc*. Si le *que* est relatif, alors on prépose la particule *aco*. Ex. : « que yo sea bueno quiere Dios, » *acooutzuc hoon ezeam Dios*. A l'infinitif, on se sert aussi de la finale *uc* ; ex. : *cuziyuum muxacanic utzuc oxxuc ?* « Pourquoi ne cherchez-vous pas à être bons ? »

Le Zotzil possède plusieurs conjugaisons. La 1ʳᵉ est celle des verbes actifs. Ex. : *paz* qui signifie « faire ; » *gh* marque la 1ʳᵉ personne ; *xa* la 2ᵉ et *z*. la 3ᵉ.

INDICATIF PRÉSENT.

Je fais, *ghpaz*.	Nous faisons, *ghpaztic*.
Tu fais, *xapaz*.	Vous faites, *xapaztic*.
Il fait, *zpaz*.	Ils font, *zpaztic*.

IMPARFAIT.

Ajoute *ey* au singulier, *vuoney* au pluriel.

Je faisais, *ghpazey*.	Nous faisions, *ghpaztic-vuonic*.
Tu faisais, *xapazey*.	Vous faisiez, *xapazic-vuoney*.
Il faisait, *zpazey*.	Ils faisaient, *zpazic-vuoney*.

PARFAIT

Je fis, *ygpaz* ou *ilagpaz*.
Tu fis, *apaz* ou *lahgpaz*.
Il fit, *yzpaz* ou *laghpaz*.

Nous fîmes, *ygpazic*, *ilaghpazic*.
Vous fîtes, *apazic*, *lagpazic*.
Ils firent, *yzpazic*, *ilazpatic* ou *ilazpazic*.

FUTUR.

Se forme en ajoutant *to* au verbe.

Je ferai, *ghpazto*.
Tu feras, *xapazto*.
Il fera, *zpazto*.

Nous ferons, *ghpazicto*.
Vous ferèz, *xapazicto*.
Ils feront, *zpazicto*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Se forme en ajoutant *ox*, Ex. :

J'avais fait, *ylagpazox*.
Tu avais fait, *ylaghpazox*.
Il avait fait, *ylazpazox*.

Nous avions fait, *ylaghpazicox*,
Vous aviez fait, *laghapazicox*.
Ils avaient fait, *ylazpazicox*.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Ajoute *to* au parfait.

J'aurai fait, *ylagpazto*.
Tu auras fait, *lagpazto*.
Il aura fait, *ylazpazto*.

Nous aurons fait, *ylagpazicto*.
Vous aurez fait, *lagpazicto*.
Ils auront fait, *ylaspazicto*.

IMPÉRATIF.

Fais, *pazó*.
Qu'il fasse, *pazuc*.

Faites, *pazic*.
Qu'ils fassent, *pazuc oxuc*.

SUBJONCTIF.

Ajoute la particule *uc* à l'indicatif de tous les temps. Ex. :

Que je fasse, *ghpazuc*.

Je ferais, *gphazuchey*.

INFINITIF.

Faire, *pazel*. Devoir faire, *pazelto*.
Avoir fait, *pazel vuoney*.

GÉRONDIFS.

Pour faire, *taz pazel*.

Les temps qui se forment avec le subjonctif préposent *aco* ; ex. : « que se haga, » *acó pazuc ;* « que bulla, » *acó batucbil,* indique une sorte de participe passé. Ex. : « chose faite, » *pazbil :* « cela est déjà fait, » *paz biley*. On peut aussi user de la finale *ox* Ex. : c'est chose déjà terminée, » *pazbilox*. Ce n'est, au reste, que par la pratique que l'on peut se rendre compte de l'emploi de ces particules.

Le passif est peu employé. On le forme en postposant *ot* au verbe. Ex. : je suis fait de terre, » *ghpazot yuum luum*, et ainsi de tous les autres, mais on sert plus volontiers du verbal en *bil*. Ex. : « yo estoy hecho un palo, » *paz biley hon yum té*.

Telles sont les règles générales, mais d'autres particules varient pour chaque conjugaison. Pour les pronoms en général, il convient de s'en référer à ce qui a déjà été dit plus haut.

La 2e conjugaison, qui est celle des verbes passifs (ou mieux : intransitifs), emploie des particules spéciales ; p. ex. : *xe* ou *xu*, pour « je; » *xa*, pour « toi; à *x*, pour « il. » Encore cet *x* pourrait-il bien n'être qu'une marque de temps. Les verbes réfléchis appartiennent à cette même conjugaisan. Tels sont : *mui*, « se lever; » *bat*, « s'en aller. » Le pluriel est en *ic* ou *etic* On forme les temps comme dans la conjugaison précédente. Voici un paradigme de cette 2e conjugaison.

INDICATIF PRÉSENT.

Je me lève, *ximui*. Nous nous levons, *ximuixic*.
Tu te lèves, *xamui*. Vous vous levez, *xamuic*.
Il se lève, *xmui*. Ils se lèvent, *xmuic*.

L'imparfait se forme simplement en postposant *hey* ou *vuoney* au présent.

PARFAIT DÉFINI.

Il remplace le *x* par *n* aux deux premières personnes et prépose *i* à la 3e ; ex. :

Je me levai, *ni mui*.	Nous nous levâmes, *ni muic*.
Tu te levas, *na mui*,	Vous vous levâtes, *na muic*.
Il se leva, *y mui*, *i muy*.	Ils se levèrent, *y muic*.

Le plus-que-parfait ajoute simplement *ox* au parfait, comme dans la conjugaison précédente. Le futur se forme du présent, en ajoutant *tó* à celui-ci ; ex. : *ximuito*, « je me lèverai. » Le futur antérieur ne diffère de l'imparfait que par l'adjonction de ce même *tó*. Ex. : « je me serai levé, » *nimuito*. Dans ces verbes, l'impératif est toujours terminé en *an* à la 2e personne du singulier, et en *ic* à la 2e du pluriel. Tout le reste comme à la conjugaison précédente ; ex. :

Lève-toi, *muyan*.	Levez-vous, *muyanic*.
Qu'il se lève, *muyuc*.	Qu'ils se lèvent, *muyuc-oxuc*.

Le subjonctif se forme en ajoutant *uc* à l'indicatif, comme il a été dit plus haut. L'infinitif est en *el*. Les temps et modes se forment de la même façon que pour la 1re conjugaison. Il en est de même pour les gérondifs, sans autre changement que celui des particules pronominales.

Enfin, la 3e conjugaison est celle des verbes monosyllabiques, tels que *al*, « parler ; » *yl*, « regarder. » Leur traitement semble identique à celui des verbes de la 1re conjugaison, dont il eût été plus logique, ce nous semble, de ne point les séparer.

INDICATIF PRÉSENT.

Je parle, *ghcal*.	Nous parlons, *ghealtic*.
Tu parles, *xavval*.	Vous parlez, *xavvaltic*.
Il parle, *xal*.	Ils parlent, *xaltic*.

L'imparfait ajoute *hey* ou *vuoney*. Le parfait se forme en usant de la particule *y* ou *ilagh*, pour la 1re personne; *lagh* pour la 2e; *y* pour la 3e.

PARFAIT.

J'ai parlé, *ylaghcal.*	Nous avons parlé, *ylaghcaltic.*
Tu as parlé, *laghavval.*	Vous avez parlé, *laghavvalic.*
Il a parlé, *yal, yial.*	Ils ont parlé, *yialic.*

Comme pour l'actif, le plus-que-parfait ajoute *ox* et le futur *tó*. La 2e de l'impératif est en *o*; p. ex.: *aló*, « parle; » *ylo*, « regarde. » L'infinitif est en *el*; ex.: *ylel*, « regarder; » *alel*, « parler.» Du reste, les Indiens font un fréquent usage de syncopes que l'usage seul peut enseigner.

Il nous reste maintenant à dire un mot des verbes dont la conjugaison est irrégulière, comme *quexau*, « avergonzarse; » et un certain nombre d'autres, lesquels commencent par *vu*; ex.: *vuai*, dormir; *vual*, « espérer, attendre. » Les uns suivent la conjugaison active, d'autres la conjugaison passive, quant aux particules qu'ils s'adjoignent. *Quexau* suit la forme active, comme le prouvent les formes *ghquexau*, yo tengo verguenza; *xaquexau*, tu tienes v... Au contraire, *vuay* ou *vuai*, dormir; ex.: *xévuay*, je dors; *xavuai*, tu dors. De même pour *vual;* ex.: *xivual*, yo me espero; *xavual*, tu te esperas. Tous ces verbes, d'ailleurs, quel que soit leur mode de conjugaison, font la 2e du singulier de l'impératif en *an*, comme les passifs; ex.: *vualan*, *quexavuan* ou *quexauan*. Les Indiens usent parfois du simple, avec la particule, pour l'impératif; ex.: *tavual*, « espera tu. » Au reste, ajoute l'auteur, ces règles, encore qu'elles soient communes et générales, doivent céder à l'usage et à la façon de parler des Indiens, dans quelques locutions où elles s'écartent de toute règle.

Généralement, pour convertir un verbe passif en actif, on leur ajoute les syllabes *ez* ou *dez*. De *muy*, se lever, on formera ainsi *muyez*, faire lever quelqu'un; de *bat*, s'en aller; nous obtiendrons *batez*, faire aller (llevar.) Bien que les primitifs, en qualité des verbes passifs, usent des particules *xi* et *xav*, leurs dérivés au moyen

de *ez* ou *dez* final, emploient les préfixes actives *gh*, *xa* et *x* de la 1re conjugaison. Leurs impératifs se terminent en *ó*, comme *batezó*, *muyezó*. Ajoutons, enfin, qu'il existe certains verbes actifs qui, quoique monosyllabiques, sont de la 1re conjugaison et non de la 3e ; ex. : le verbe *mac*, « serrar. »

D'autres sont de la 2e, comme *loc*, « salirse. » En général, ce qui décide du mode de conjugaison du verbe, c'est son sens actif ou passif, et non la quantité des syllabes qui le composent.

Remarquons que, pour le pluriel, on use tantôt de *ic* et tantôt de *tic*, selon que l'apprendra l'usage de la langue, et lorsqu'on parle d'un temps avec relation à une autre personne, on intercale la particule *be* entre la racine verbale et la personne régime ; ex. : « je t'ai dit, » *ycalbeot* ou *ycalbaot ;* « tu m'as dit *ou* tu me l'as dit; » *ylaghavialbeon* ou *iaggavvalbeon* ; « vous me l'avez dit, *ylaghavualticbeon*. De même avec les verbes *ac*, « donner ; » *il*, « voir, regarder ; » ex. : « je te le donnai, » *ycaebeot ;* « je te vis, » *ylaghquilbéot*. Ces exemples nous font assez connaître la façon de parler de ces Indiens.

Remarquons que les noms verbaux en *bil* ou *vil* se forment des actifs de la 1re et de la 3e conjugaison, et non pas du verbe passif. Ainsi nous avons *paz bil*, « chose faite ; » *ilvil*, « chose vue. » C'est la manière la plus usitée par les Indiens de faire leur passif. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, il existe de véritables passifs, mais dont on use peu, formés par la finale *ot ;* ex. : *ychuc*, « aquel amarra ; » et *ychucot*, « aquel fu amarrado. »

Cette langue a peu d'adverbes et de prépositions, et quand on en use, on ne change en rien les verbes, ni les terminaisons des noms. Ex. : *bui*, « undè ; » d'où *bui xabat ?* « où vas-tu ? » — *Bui xatal*, « d'où viens-tu ? » — *Bui layha vuac ?* « où l'avez-vous posé ? » — Les prépositions *ad* et *in* du latin sont rendues par *ta ;* ex. : *xibat ta vuomal*, « je vais à la forêt ; » *nacal ta zná*, « il est à la maison. » Cette même particule correspond encore au latin *sursùm* et *super ipsum*, ainsi qu'à plusieurs autres locutions. Ex. : *ta acol*, « asi arriba ; » *ta olon*, « asi abajo. » Aussi, l'usage de ce *ta* est-il très-répandu en Zotzil, et le voyons-nous employé à rendre la plupart de nos prépositions. Toutefois, il en existe encore d'autres, ainsi que

certains adverbes négatifs, v. g. la particule *me*, interrogative. Ex. *me apaz?* « est-ce que tu l'as fait? » — *min abat?* « Te fuiste? » — *Me nu tal?* « Esta allì? » La négative est *mo* ou *mu*; ex. : *moive*, « no ay; » *mughean*, « no quiero; » *mugna*, « no sé. »

La particule *baquin* répond à *quando*, et marque le futur. Ex. : *baquin xabat*, « quando te vas. » On se sert aussi de cette particule pour répondre. Ex. : *muti baquin*, « no ay quando. » Au prétérite on emploie *bucnì*; ex. : *bucnì* apaz confession? « quand t'es-tu confessé? » Il y a d'autres adverbes et prépositions que l'usage enseignera; p. ex. : *li*, « aqui; » *tey* ou *te*, « alla; » ex. : *te yxivat*, « allà voy; » *aco tey*, « por la alli. » Parmi les pronoms interrogatifs, citons *muchui*, « quien? » *muchui ilaz maghot?* « qui t'a frappé? » — *Muchuix bat gheiuc?* « quien va commigo? »

Tous les noms admettent des préfixes possessifs variables suivant la lettre par laquelle ils commencent, de sorte que si leur caractère initial est une voyelle, ils ont *c* pour la 1re personne; *au* ou *av* pour la 2e; *y* pour la 3e; ex. : *olondon* ou *oronton*, « cœur, » dont la forme isolée est *orontomil*; *coronton* ou *colondon*, « mon cœur; » *avolondon*, *auolondon*, « ton cœur; » *yolondon*, « son cœur. » Au contraire, si le nom débute par une consonne, on obtient *gh* pour la 1re personne; *a* pour la 2e et *z* pour la 3e; ex. : *ghtot*, « mon père; » *atot*, « ton père; » *ztot*, « son père. » Le *il* final s'ajoute au substantif, non muni de la préfixe possessive; ex. : *tatil*, « le père; » et *qtat*, « mon père; » *olondomil*, « le cœur; » et *colondon*, « mon cœur. »

Si les noms commencent par l'une des voyelles *e*, *o*, *y*, on remplace le *c* possessif par un *q*; ex. : *etal*, « el señal; » *quetal*, « mi señal; » *yxim*, « le maïs; » *quixim*, « mon maïs; » *yixim*, « son maïs. »

Les noms commençant par *gh* reçoivent *cu* à la 1re personne, *au* à la 2e et *yu* à la 3e; ex. : *ghcop*, « avocat; » *caghcop*, « mon avocat; » *avuaghcop*, « ton avocat; » *yaghcop*, « son avocat. » Quelques noms, par exception, conservent la finale *il* ou *al*, même lorsqu'ils sont précédés de l'affixe possessive. Ex. : *vequil*, « la chair; » et *ghvequil*, « ma chair; » *cucumal*, « la plume; » et *ghcucumal*, « ma plume; » *zoozel*, « le poil; » et *ghoozel*, « mon poil. » Ce

maintien du suffixe a quelque chose d'élégant dans cette langue.

Les adjectifs pris dans un sens substantif font leur pluriel en *ic* ; ex. : *utz*, « le bon ; » et *utzic*, « choses bonnes. » S'ils sont unis à un nom, ils prennent la finale *il;* ex. : *utziil vinic*, « homme bon. » On forme les noms abstraits en ajoutant à cet *il* de l'adjectif la finale *al*: ex. : *utz*, « bon ; » *utzil*, « le bon ; » et *utzilal*, « la bonté ; » ou bien quelques autres encore, que l'usage apprendra. La syllabe *tog* indique le comparatif. Ex. : *ali tog utz*, « ceci est meilleur ; » litt. « hoc magis bonum. » Pour marquer le superlatif, on se sert du positif pluralisé en *etic* ou *tic* : ex. : « soy muy viejo, » *moletic hoon* ; « terre très-chaude, » *cacaltic luum*.

Voici la liste des pronoms personnels tant en Zotzil qu'en Tzendale. Elle permettra de juger de l'étroite affinité qui unit l'un à l'autre les deux grands dialectes de l'idiôme Quélène.

Tzotzil.	Tzendale
Je, *hoon*, *on*,	*Hoon hôn.*
Tu, *hoot*, *ot.*	*Haat*, *ât.*
Il, *lume*, *aco.*	*Ha-hamulé*, *hali*, *litoly.*
Nous, *hôôtic.*	*Hootic hotic.*
Vous, *hôôxuc*, *ôxuc*, *oxuc*, *haex.*	*Haes.*
Ils, *lume.*	*Ha.*

Tout le reste de ce travail sera consacré à l'étude du dialecte Tzendale. La ressemblance avec le Zotzil expliquera les répétitions au moins apparentes qui se trouvent dans notre mémoire. Voici les possessifs de ce dernier dialecte.

Mon, *cuum.*	Notre, *cuuntic.*
Ton, *avum.*	Votre, *avuunic.*
Son, leur, *yuum.*	Leur, *yuum.*

Quelquefois les possessifs sont employés seuls. Ex. : *ma cha yuum lito ?* « de qui est cela ? » rép. *cuum*, « mien. » Quelquefois l'on joint les pronoms primitifs avec ces derniers, et l'on dit : p. ex. : *hoon cuum*, « mien ; » litt. « de moi, le mien ; » *haatavum*, « tien ; » *hootic cumtic*, « notre ; » *haex avuunic*, « votre ; » *ha yuum*, « il-

lius ; » ex. : « cujus est hæc terra ? *ma cha yuum li lumi ? yuum viniqiqtic,* » « cela appartient à ces hommes. » — « Omnia Dei sunt, » *yuum Dios zpizil.*

Ces mêmes pronoms dérivés marquent, en outre, l'objet ou la personne en vue de laquelle une chose s'accomplit. Ex. : *avuum utalon.* « propter te veni.-» *Cuum utalat* ou *hoon cuum utalat,* « mei causæ venisti ; » « propter Votan venit, » *yuum Votan utala.* — L'emploie de ces locutions est fréquent en Tzotzil.

On se sert également pour rendre notre préposition « à cause de » des termes *ta, taghcagh, taacagh, tazcagh.* Ex. : « propter te mortuus est Christus, » *avuum ucham chuul Cristo,* ou bien *haat taacagh ucham chuul Cristo.* — *Taghcaghtic viniquetic li lumi Votan utala,* « Votan vint à cause de ces hommes. » Nous voyons ici, par une bizarrerie singulière, mais dont nous avons déjà trouvé l'exemple en *Mam,* la préposition prendre une forme plurielle.

Ces possessifs s'emploient indifféremment avec les verbes actifs, neutres et passifs. Ils servent encore à rendre notre préposition « pour. » Ex. :

1° Exiit propter me.	*Uloc cuum.*
2° Exiit propter te.	*Uloc avuum.*
3° A me percussus est.	*Umaghot cuum.*
4° A te percussus est.	*Umaghot* avuum.
5° Accepit à te.	*Uquich avuum.*
6° Audivit à te.	*Ucabi avuum.*
7° Audivisti à me.	*Avabi cuum.*
8° Percussus fuit à nobis.	*Umaghot cuuntic.*
9° Pro quânam personâ est fructus ille ?	*Ma cha yuum hali lobali ?*
10° Pro Petro, pro me, pro te.	*Yuum Pedro, cuum, avuum.*

Il existe aussi des pronoms dérivés qui ne se rencontrent pas isolés, mais se joignent à un nom ou à un verbe. Ils diffèrent suivant qne le mot auquel ils sont unis commence par une voyelle ou une consonne. Nous en avons déjà parlé et n'aurons à en dire que quelques mots A la 1re personne, le préfixe possessif est *c.* Les mots commençant par un *c* remplacent ce *q* pronom possessif par

un *gh ;* ex. : *cop*, « parole ; » et *ghcop*, « ma parole. » Le *q* reparaît dans les autres ; ex. : *tat* ou *tatel*, « père ; » *qtat*, « mon père.» Si le mot commence par *gh*, le *q* possessif devient *ca* ; ex. : *cagholtavanegh*, « adjutor meus ; » et *ghcoltavanegh*, « adjutor. »

Le signe de la 1re personne est *c* devant une voyelle. Ex. : *agahulil*, « royaume ; » et *caghaûlil*, « mon royaume ; » *otanil*«, cœur ;» et *cotanïl*, « mon cœur ; » devant *u* et *i*, on remplace ce *c* par *qu ;* ex. : *ixim*, « maïs, blé ; » et *quixim*, « mon maïs, mon blé ; » *echegh*, « hache ; et *quechegh*, « ma hache. »

Le possessif de la 2e personne est *av* devant une voyelle ; ex. : *avotan*, « ton cœur; » *avixim*, « ton blé ; » *avechegh*, « ta hache. »

Devant une consonne, il est *a ;* ex. : *atat*, « pater tuus. » Cependant, devant *gh*, il devient *ava ;* ex. : *avaghcoltavanegh*, « adjutor tuus. »

Pour la 3e personne, nous trouvons *y* devant une voyelle ; ex. : *yixim*, « son blé ; » *yotan*, « son cœur ; » *yechegh*, « sa hache. » L'on a *ya* devant *gh* ; ex. : *yaghcoltavanegh*, « adjutor ejus ; » et *z* devant une voyelle ; ex. : *ztat*, « son père. »

Si le substantif est au pluriel, l'on ajoute *tic* à la 1re personne et *ic* à la 2e ; ex. : *copil*, « parole ; et *ghcop*, « ma parole ; » mais *ghcoptic*, « mes paroles ; » *acopic*, « tes paroles ; » *cotantic*, « nos cœurs ;» et *avotantic* ou *avotanic*, « vos cœurs. » La 3e reste invariable pour les deux nombres. Nous ne voyons point comment l'on distingue en Tzendale l'expression « votre » de « vos ». Ajoutons par parenthèse qu'en Quélène, le *h* initial est presque muet, tandis qu'en Maya et en Quiché, il constitue la gutturale aspirée.

Le Tzendale distingue au pluriel les noms du genre rationnel de ceux du genre irrationnel. Ces derniers, comme p. ex. : *huhuchan*, « ciel, brillant ; » et *tocal*, « nuage ; » restent les mêmes, pour les deux genres, particularité qui se retrouve, au reste, dans beaucoup de langues agglomérantes. Au contraire, ceux du genre rationnel prennent la finale *etic* ou *tic* après un *l* ; p. ex. ; *mamal*, « vieillard;» pl. *mamaletic* ; *mal*, « aïeul ; » pl. *maletic; vinic*, « homme, » pl. *viniquetic* ; *xichoc*, « vir ; » pl. *xichoquetic*, « viri ; » *achix*, « puella;» et *achixetic*, « puellæ ; » *ghcahque*, « juge ; » pl. *ghchaquetic* ; *gha*

may. « musicien ; » pl. *ghamayetic* ; *ghilom*, « lecteur ; » pl. *ghilometic ; gholcham*, « soldat, héros ; » (litt. *tête de serpent ;* cf le Maya, *holcan*, qui désignait une classe de chefs militaires d'ordre inférieur) : pl. *gholchanetic.*

Les noms d'animaux et autres qui sont du genre irrationnel, tels que *chitam*, « porc ; » *tzy*, « chien ; » *balam*, « tigre ; » *chogh*, « lion ; » *chigh*, « cerf ; » prennent la finale plurielle, lorsqu'ils sont métaphoriquement appliqués à des hommes. Cette finale est *ic*, si la phrase est vocative ou impérative, *tic* ou *etic*, dans les autres cas. L'on obtient ainsi les formes *cheganaanic, tzictic !* « tacete, canes ! » *batanic, chitanetic !* « exite, porci ! »

Enfin, quelques noms du genre irrationnel prennent la désinence plurielle *tic* pour marquer des adverbes (cf le Quiché *chic*, « plus, encore ; ») ex. : *quinoghel*, « matin ; » et *quinogheltic*, « manè ; » *tebil*, « soir ; » et *tebiltic*, « serò ; » *acabal*, « nuit ; » et *acabaltic*, « de nuit. » — Quelquefois, par ce procédé, on forme certains pronoms dérivés ; ex. : *machey*, « quis ? » et *macheytic*, « qui, quinam. » Signalons encore quelques adjectifs ou noms irrationnels qui prennent le *tic* final.

Viquit, res parva.	Pl. *Viquitic*, res parvæ.
Muc, grand, chose grande.	Pl. *Muquitic.*
Com, auguste, sacré.	*Comtic.*
Nat, large.	*Natic*

Ce *tic* sert également à former des collectifs ; ex. :

Tagh, *taghal*, pin.	*Taghaltic*, forêt de pins.
Tunim, coton.	*Tunimaltic*, endroit planté de cotonniers (algodonar).
Lobal, fruit.	*Lobaltic*, endroit où il y des fruits, fruitier.
Achal, boue.	*Achaleltic*, endroit boueux, bourbier.
Ghalal, canne, bambou.	*Ghalaleltic*, endroit où il y a des cannes, des bambous.
Ac, foin.	*Aqueltic*, endroit où il y a du foin, herbage.

Tzuc, caillou, silex.	*Tzuceltic*, lieu caillouteux.
Lima, calebassier.	*Limaleltic*, lieu planté de calebassiers.
Zuzul, vigne sauvage.	*Zuzuliltic* ou *zuzultic*, lieu où croissent les vignes sauvages.
Cacau, cacao, cacaotier.	*Cacaultic*, lieu planté de cacaotiers.
Pugh, jonc.	*Pughiltic*, endroit où il y a des joncs.
Map, palmier, palme.	*Mapiltic*, palmarium.
Yaxom, avocatier[1].	*Yaxoniltic*, plantation d'avocatiers.
Muy, chico zapote[2].	*Muiltic*, plantation de cet arbre à fruit.
Uz, moustique, moucheron.	*Uziltic*, endroit infesté de moustiques.
Chigh, cerf.	*Chighiltic*, campus cervorum.
Chogh, lion.	*Choghiltic*, campus leonum.
Nuhim, fleur.	*Nuhimiltic*, endroit fleuri.
Ixim, maïs.	*Iximiltic*, maizal, champ de maïs.
Paloc, ficus indica, tuna.	*Paloctic*, tunal, champ de figuiers d'Inde.
Ghite, chêne.	*Ghitetic*, chênaie.
Pon, ciruela.	*Pontic*, ciruelar.
Zloquibha, fontaine.	*Zloquibhatic*, abondance d'eaux.
Catalte, pont.	*Cataltetic*, ponts, abondance de ponts.

Cette finale *tic*, ou *etic* s'emploie encore pour marquer le temps, la saison ; ex. :

Uh, lune.	*Uhiltic*, pleine lune.
Cacal, soleil.	*Cacaleltic*, temps chaud.

[1] Du Mexicain *ahuacatl*, d'où le créole *aguacate*.

[2] C'est un arbre à fruit, litt. « petit sapotillier. » Nous ignorons la synonymie française de cet arbre.

Haal, pluie. — *Haaleltic*, temps pluvieux, averses.
Chamel, maladie. — *Chamelaltic*, temps d'épidémie.
Vinal, faim. — *Vinaleltic*, temps de famine.

Enfin, il existe d'autres collectifs en *tiquil* ; ex.

Vitz, montagne. — *Vitztiquil*, région montagneuse
Chen, rocher. — *Chentiquil*, regio scabrosa.
Ton, pierre. — *Tontiquil*, regio petrum.
Chux, urine. — *Chuxtiquil*, urinæ, etc.

MÉLANGES SUR LA LANGUE CAKGI

VOCABULAIRE.

A

Aigle, *chinlin cutch, lic-lic, cotcuch.*
Aiguière, vase, *quil, comal.*
Air, vent, *h$\overset{cc}{i}$ce.*
Anguille, bagre, *camtihà.*
Angne (fruit) ou matasano, *tzumuì, ahaché.*
Ange, anges, *rangèles.*
Arbre, *chê.*
Arbre sec, *chaquic chè.*
Arbre vert, *rax chè.*
Atole, bouillie de maïs, *$\overset{c}{u}$chum.*
Argent (métal), *puach.*
Avocatier (chicozapote), *mui.*
Avoir, posséder, *uanc.*
Argile, terre grasse, *xax.*

B

Bananier, *tul.*
Bananier de Guinée, *ancaney.*
Barbe, *moch.*
Bâton, bois, *tè.*
Bécasse, scée, *yuyum.*
Blanc, *z$\overset{c}{a}$c. zac.*
Bleu de ciel (voy. violet), *saleste, morato* (termes d'origine espagnole).
Bobo (poisson), *ahqui car.*
Bois (à brûler), *tè*
Bouche, *gé.*
Bras, *$\overset{c}{u}$cm.*

C

Caille, *hom, pom.*
Caleçon, *uex.*
Camelote, étoffe grossière, *ocoy.*
Céleste, *saleste* (espagnol).
Cerf, chevreuil, *quëh.*
Cèdre, *chacalté.*
Chat, *miz* (m. mexicain).
Chat sauvage, *choix.*
Chauve-souris, *zotz.*
Chapeau, *punit.*
Chemin, *bè.*
Chemin étroit, *cachimbè.*
Chemin large, *nimbabè, nimlabè, nimbebè.*
Cheval, mule, bête de trait, *xul.*
Chèvre sauvage, *yuc.*
Chignon, nuque, *cuxb.*
Chien, *tzi.*
Cil, sourcil, *ismal-uchi, ismal-vuch.*
Ciel, *choxa.*
Cigarre, *ticc.*
Cils, sourcils, *ismal-uchi, ismal-vuch*
Couleuvre, *camtì.*
Couteau, *pertuop, holeb.*
Côte, rivage, *tzul.*
Cœur, *chool.*
Coq. *ahzazùl, ahzozùl.*
Cou-de-pied, tendon d'Achille. *rixoc.*
Crapaud, *xcopopò.*
Cuir, *tzuhùm.*
Cul, *it.*

D

Dent, *racheech.*
Dent molaire, *ca.*
Dieu, *Dios* (m. espagnol).
Doigt (du pied), *rauxhoc.*
Doux, chose sucrée, *cab.*

E

Écureuil (rongeur en général), *nimlachò, cuc.*
Ébène, *quenachè.*
Écrire, *tzibac.*
Eau, *hà.*
Elote (épi de maïs vert), *utzhal.*
Épaule, *rix ?*
Épervier, *xich.*
Espagnol, *cuxlàm.*
Étoile, *chaìm.*
Étroit, *cachi, cach.*
Épi (de maïs), *hal.*
Eux, elles, voy. *ils.*

F

Fer, bronze, métal commun, *chich*.
Feu, *xam*, *aixe*.
Feuille, $\overset{c}{x}$*ac*.

Forêt, *guichè*, *quichè*.
Front, *pequen*.
Fourmi, *zanc*.
Fusil, escopette, sarbacane, *pûh*.

G

George, *xobel*.
Grenouille, *amach*, *amoch*.
Grive, merle, *tuorda* (esp. *tordo*).

Guindre, métier à travailler la soie, *umal*, *olate*, *buclac ?*
Gosier, *cux*.

H

Hirondelle, *rilis*, *vilis ?*
Homme, *uinc*.

Horloge, cloche, montre, voy. fer., *chich*.

I

Il, lui, *aulè*.

Ils, eux, elles, *aebaule*, *aehaule*.

J

Jaune, $\overset{cc}{cc}$*am*, $\overset{c}{c}$*an*.

Je, moi, *am*.
Joue, *zam*.

L

Langue, *a*$\overset{c}{c}$.
Large, grand, *nim*, *nimlà*.
Lapin, *ymul*.

Lézard, *aïn*, *zaquà*.
Lion, $\overset{c}{c}$*acoh*.
Lune, *pò*.

M

Maïs, *ixim*.
Matasano (esp. de fruit ou d'arbre), *ahachè*.
Mer, *faleu*.
Miel sauvage, *uincab*.
Mon, mien, ma mienne, *in* (dev. une consonne), *u* (devant une voyelle).
Montagne, *tzul*.
Molaire (dent); meule, metate, *ca*.
Mouton, *yuc*.
Mollet, *cotzoc*.
Mort, trépas, *camc*.
Mort, défunt, *camic*.
Mûre sauvage, *tocan*.

N

Narines, *vuh*.
Noir, nègre, *quec*, *cuec*.
Nom, *cabò*.
Nom de Dieu, *cabò Dios*.
Nous, *ao*.
Nuages, *chocl*.
Notre, *ca* (dev. une consonne) ; *cau* (dev. une voyelle).

O

Œuf, *molo*.
Œil, *vuch*.
Oiseau, *tzic*.
Or, *cam puàch*, *cam puâch*.
Orange, oranger, *araneo*, *arranco* (de l'esp. *naranjo*).
Oreille, *xïèn*.

P

Pain, *caxlam uà*.
Peau, *rix*.
Palo riote (esp. d'arbre), *malichè*.
Pantil (esp. d'arbre), *valanchè*, *ononchè*.
Paon, *pùù* (prob. pris à l'espagnol).
Perdrix, *colel*.
Perroquet, *pixicú*, *cuyuch*.
Pie, *pap*.
Pied, *oc*.
Pierre, *pee*, *pec*.
Pigeon, *mucuì*.

Piment, *panxiac ?*
Pito réal (oiseau),*paleù ?*
Plat, écuelle, *palato* (pris à l'espagnol).
Pluie, *cauihab.*
Plante du pied, *xol.*
Plaine, *tacà.*
Poêlon, vase, *cuch.*
Poisson, *car.*
Poitrine, *vechol.*
Poule, *caxlàm tzic.*
Poulet, *chinta caxlam*, *tzilin quichè*, *chinla ahzâ.*
Poil, *ismal.*
Pioche, *yocotè,*
Porc (excommunié), *auc.*
Porter, traîner, *camchac.*

R

Rat, *chò.*
Rat (grosse espèce), *cuc*, *nimlà chò.*
Rivière, *nimhà.*
Roc, rocher, *nimla pax*, *nimla pec.*
Rouge, *cac.*
Robe, tapis, *rac.*

S

Salsepareille, *zapiril* (de l'espagnol zarzaparilla).
Sanate (oiseau), *tzoc.*
Sampopo (esp. de fourmi), *téquen.*
Sec, desséché, *chaquic.*
Seiba (arbre), *amatè.*
Sonsonte (oiseau), *coocab.*
Soleil, *zaqui.*
Son, sa, sien, sienne, *i* (dev. une conson.), *r*, *ro* (dev. une voyelle).

T

Tabac, *maì.*
Tamal (pâté de maïs et de viande), *oben.*
Terre, *chogh.*
Tête, *holom.*
Ton, ta, tien, tienne, *à* (devant une consonne), *au* (devant une voyelle).
Tortille (galette de maïs), *uà.*
Tourterelle, *chin nucui.*
Traîner, porter, *camchac.*
Tu, toi, *haat.*

V

Vert, *rax*.
Vert (arbre), *rax chè*.
Visage, *uch* (voy. *œil*) ?
Vous, *aex*.
Votre, *è* (dev. une consonne), *err* (dev. une voyelle).

Z

Zopilote, *zozol*.
Zapote, *zaltul*.

1, *hoon*.
2, *cai*.
3, *oxi*.
4, *cagi*.
5, *joob*.
6, *wakki*.
7, *uuku*.
8, *wakshaki*.
9, *belojem*.
10, *lajegem*.
20, *humai*.

Après ce court vocabulaire, donnons quelques renseignements sur la grammaire de la langue Cakgi. Les pronoms possessifs varient, comme dans les autres idiômes de la même famille, suivant que le nom auquel ils sont joints, commence par une voyelle ou par une consonne. Ex. :

A$\overset{c}{\text{C}}$, langue (*vuha*$\overset{c}{c}$, la langue).

Ma langue. *vuhua*$\overset{c}{c}$.
Ta langue, *vuhaua*$\overset{c}{c}$.
Notre langue, *caua*$\overset{c}{c}$.
Votre langue, *evvaa*$\overset{c}{c}$ (le *u* ou *vuh* article disparaît).
Leur langue, *erraa*$\overset{c}{c}$*eb*.

O$\overset{c}{\text{C}}$ (pied).

Mon pied, *vo*$\overset{c}{c}$.
Ton pied, *auo*$\overset{c}{c}$.
Son pied, *poo*$\overset{c}{c}$.
Notre pied, $\overset{c}{c}$*auo*$\overset{c}{c}$.
Votre pied, *erro*$\overset{c}{c}$.
Leur pied, *ro*$\overset{c}{c}$*eb*.

HOLOM (tête).

Ma tête, *in holom.*	Notre tête, *ca holom.*
Ta tête, *a holom.*	Votre tête, *e holom.*
Sa tête, *i holom, iv holom.*	Leur tête, *holomeb.*

PUNIT (chapeau).

Mon chapeau, *in punit.*	Notre chapeau, *ca punit.*
Ton chapeau, *a punit.*	Votre chapeau, *e punit.*
Son chapeau, *i pùnit, iv punit.*	Leur chapeau, *puniteb.*

Nous avons déjà donné les noms de nombre Cakgis de 1 à 20. Ceux des nombres supérieurs se forment, à très-peu de chose près, de la même façon qu'en Quiché. On en pourra juger par l'exemple suivant :

Cakgi.	Quiché.
90, *lajeg-rocal.*	*Lahuh-roqal.*
100, *ocal.*	*Oqal.*
101, *hun ri vac-cal.*	*Hun ri vakqal.*
110, *hun lajeg ri vac-cal.*	*Lahuh ri vakgal*
121, *hun ri vuc-cal.*	*Hun ri vukqal.*
141, *hun ri vaxac cal.*	*Hun ri vahxakqual.*
150, *lajeg ri vaxac-cal.*	*Lahuh ri vahxakqal.*
160, *vahxac-cal.*	*Vahxakqal.*
161, *hun ri belecal.*	*Hun ri belehqal.*
170, *lajeg ri belecal.*	*Lahuh ri belehqal.*
180, *belecal.*	*Belehqal.*
181, *hun rotuc.*	*Hun-rotuk.*
190, *lajeg rotuc.*	*Lahuh rotuk.*
200, *rotuc.*	*Rotuk.*

L'usage des particules numérales ou plutôt déterminatives se retrouve en Cakgi, aussi bien qu'en Quiché et dans les autres dialectes de la même famille. Ainsi le Cakgi possède au moins cinq termes pour rendre notre nom de nombre 20, suivant les objets auxquels il se rapporte. Ainsi, l'on dira *huvinc*, s'il s'agit de compter des graines de cacao ou de pataste (cacao sauvage) ; *huntaab*,

pour les couteaux et instruments de fer ou de métal ; *hunyut*, pour les plumes vertes ; *humai*, s'il s'agit de compter les poutres, les bestiaux, les fruits et objets comestibles. De même le Quiché employait cette particule *mai* ou *may*, lorsqu'il s'agissait du comput de l'espace de vingt ans ; de *vinak*, alors que l'on voulait supputer les mois, etc., etc.

Voici le paradigme de la conjugaison de *uanc*, en Cakgi, à l'indicatif présent :

J'ai, *uanc uiquinc.*	Nous avons, *uanc quiquinc.*
Tu as, *uanc auiquinc.*	Vous avez, *uanc erriquinc.*
Il a, *uanc viquinc.*	Ils ont, *uanc uiquinceb.*

L'indicatif présent et futur du verbe *tzibac* ou *tzibac*, « écrire ; » sont ainsi qu'il suit :

INDICATIF PRÉSENT.

J'écris, *tin tzibac.*	Nous écrivons, *cutzibac.*
Tu écris, *a tzibac.*	Vous écrivez, *etzibac.*
Il écrit, *tatzibac.*	Ils écrivent, *itzibaceb.*

FUTUR.

J'écrirai, *chintzibac.*	Nous écrirons, *ca chiitzibac.*
Tu écriras, *chiatzibac.*	Vous écrirez, *chi etzibac.*
Il écrira, *chi atzibac.*	Ils écriront, *chi itzibaceb.*

Examinons maintenant quelques temps du verbe *cam*, « lever, porter. »

INDICATIF PRÉSENT.

Je porte, *tin cam.*	Nous portons, *ecam.*
Tu portes, *acam.*	Vous portez, *ex cam.*
Il porte, *ix cam.*	Ils portent, *ecameb.*

PRÉTÉRIT.

Je portai, j'ai porté, *quixcam.*	Nous avons porté, *caixcam.*
Tu as porté, *taquixcam.*	Vous avez porté, *ex cam.*
Il a porté, *eixcam.*	Ils ont porté, *ecameb.*

FUTUR.

Je porterai, *chincam.*
Tu porteras, *chiucam.*
Il portera, *chiaxacam.*

Nous porterons, *cachicam.*
Vous porterez, *ex chicam.*
Ils porteront, *chicameb.*

Passons maintenant à la conjugaison du verbe intransitif *camic*, « mourir. »

Je meurs, *tin camc* ou *cami*$\overset{c}{c}$.
Tu meurs, *ta cam*$\overset{c}{c}$.
Il meurt, *í cam*$\overset{c}{c}$.

Nous mourrons, *ca cam*$\overset{c}{c}$.
Vous mourez, *ex cam*$\overset{c}{c}$.
Ils meurent, *cam*$\overset{c}{c}$*eb*.

—

SUR

LA FAMILLE

DE

LANGUES TAPIJULAPANE-MIXE

Divers philologues se sont occupés de l'étude et de la classification des idiômes américains. Ils ont été malheureusement trop peu nombreux pour que leurs efforts aient produit tout le résultat désirable. S'ils sont parvenus à nous donner une carte philologique assez complète des provinces anglo-saxonnes du Nouveau Monde, et même d'une partie du Mexique ; en revanche presque tout reste encore à faire, en ce qui concerne le reste de l'Amérique Espagnole et le Brésil. D'ailleurs, les savants en question étaient pour la plupart Anglais, Yankees ou Allemands et leurs travaux n'ont pas eu dans notre pays autant de retentissement que l'on pourrait souhaiter. Ajoutons à toutes ces causes de retard pour les études américaines, la difficulté de se procurer des grammaires et des vocabulaires indiens. Difficile à trouver même en Amérique, ce genre d'ouvrages est bien plus rare encore en Europe. Nous avons donc profité avec empressement de l'obligeance d'un des plus illustres Américanistes Français, lequel a bien voulu tenir ses manuscrits à notre disposition. Le présent travail est en grande partie le fruit de recherches qu'il nous a mis à même de faire dans sa bibliothèque.

La marche des peuples qui parlent cette famille de langues semble avoir été du Sud-Est au Nord-Ouest. Les idiômes Tapijulapan-Mixes se divisent en deux groupes assez distincts, bien que leur origine commune soit incontestable. Le premier de ces groupes ne comprend, autant du moins qu'il nous est possible d'en juger, qu'une seule langue, le Tapijulapan, évidemment plus ancien de formes, plus primitif que les idiômes du groupe voisin et fractionné en deux ou trois petits dialectes, très peu différents l'un de l'autre. Nous trouvons cet idiôme en vigueur dans l'une des vallées qui avoisinent le bourg de Tacotalpa, à Puzcatan et dans le village d'Oxelotan. Il n'est plus aujourd'hui parlé que par sept ou huit cents Indiens, et semble à la veille de disparaître devant les progrès de Castillan. Tout ce que nous possédons jusqu'à ce jour sur le Tapijulapan se réduit à un petit vocabulaire publié par M. Pimentel dans son *Quadro descriptivo y comparativo de las lenguas de Mexico*, et qui n'est pas, à coup sûr, exempt de défauts.

Le second groupe que nous désignerons du nom de Zoqui-Mixe comprend deux idiômes, aussi rapprochés l'un de l'autre, pour le moins, que l'Espagnol et l'Italien.

Le Zoqui se parle dans une partie des départements de Tabasco, de Chiapas et d'Oaxaca. Pour cet idiôme, nous avons consulté *l'arte de la lengua Zoqui*, manuscrit du Père Guttierez faisant partie de la collection de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. M. Pimentel donne, dans l'ouvrage cité plus haut, une traduction du *Pater* en Zoqui.

Quant au Mixe, nous le trouvons en vigueur dans certaines localités du département d'Oaxaca, à l'Ouest du territoire Zoqui, par exemple, à Juquila, Quezaltepec et Atitlan. Nous nous sommes servis pour l'étude de cet idiôme de l'extrait donné par M. Pimentel, d'après le *Confessionario* en langue Mixe du Père Augustin Quintana.

Le genre n'existe point dans ces idiômes ; lorsqu'il devient nécessaire de marquer le sexe, on emploie certaines désinences ayant le sens de mâle ou femelle. Quant au nombre pluriel, son signe caractéristique semble à l'origine avoir consisté dans la désinence *tam*, *tama*, soit intercalée, soit postposée. Le Zoqui et le Tapijulapan ont conservé ce signé numérique plus ou moins exact. Le Mixe,

au contraire, ainsi que nous verrons tout à l'heure, n'en possède plus que de rares vestiges.

Souvent en Zoqui, par suite de certaines lois euphoniques, le *t* est changé en *d* et l'on a *dam*, *dama* pour *tam*, *tama*. Ce *dama ou tama* est d'ailleurs employé en Zoqui, pour marquer le susbtantif pluriel. Exemple : *oyepue*, chose bonne ; pluriel *oyetambue* — *yatzipue*, chose mauvaise, pluriel *yatzitambue*.

En Tapijulapan, ce nombre est, avec beaucoup de substantifs, désigné par une finale *um*, *am*, par exemple : *Soldaorum*, les soldats, (de l'Espagnol *soldado*.) — *Amigguram*, les amis (Espagnol *amigo*), qui semble être une contraction de la forme précédente. On retrouve cependant la syllabe *tam* dans quelques mots ; par exemple : *Caxpuem*, l'Espagnol, et *Caxtampuem*, les Espagnols.

La syllabe *toch* postposée, marque, en Mixe, le pluriel, du moins pour les noms ; exemple : *Toix*, femme ; pluriel *Toixtoch*. Il serait possible que le *t* de la désinence fut un vestige de l'ancien pluriel *tam*.

Pour le pronom, l'ancienne caractérisque du pluriel s'est assez fidèlement conservée en Tapijulapan. Quelquefois cependant, et sans doute suivant les dialectes, elle subit certaines altérations ; exemple : *mit*, toi et *mitam*, vous, — *hut*, *jut*, *ut*, je, moi et *huttam*, *huntan*, nous.

Le *t* du Zoqui dans *tes*, *tos* nous(*as*, *ah*, je) semble être également un vestige de l'ancienne désinence du pluriel. Nous trouvons dans le même idiôme *mistha*, vous (*mis*, toi) avec rejet du *m* final.

Il ne semble pas que le Tapijulapan accolle la désinence *tam* au verbe, lorsque ce dernier se trouve à la première personne du pluriel ; exemple : Nous fîmes, *huntan men chucco ;* nous ferons, *huntan y ram chucpaniré*. On trouve cependant des formes telles que les suivantes : nous agissions, *huctam barem* ? et dans ce dernier cas, le *em* final pourrait bien être un reste de la désinence plurielle.

Au contraire, si le verbe est à la deuxième ou à la troisième personne du même nombre, il prend généralement la caractéristique dont il s'agit : *mit chuc*, tu fais ; et *mitan chutam*, ou *mittam chuctam*, vous faites ; *puund chuctam*, les hommes font ; les Espagnols

faisaient *ou* font, *caxtampuem chuctam*, vous ferez, *mittam negueram chuctamba*, etc.

On trouve, cependant, les cas suivants d'omission de la marque du pluriel ; les soldats firent, *soldaorum chuquiaba;* vous fîtes, *mittam chicquin?* les amis firent, *amigguram chucguiu?*

En Zoqui, la règle est que le verbe prend cette finale *tam* ou *dama*, mais seulement lorsqu'il se trouve à la deuxième ou à la troisième personne du pluriel ; exemple *yayamba is*, il aime ; *yayamba tas*, nous aimons, et *yayamdama mis*, vous aimez. Remarquez qu'ici, le *ba* signe du présent a disparu, et que le *tha* final de *mistha* s'est effacé également, remplacé par la syllabe *dama ; yayandama mis* se traduirait donc littéralement par *toi aimez.*

Autant qu'il nous est possible d'en juger, les noms de nombre se ressemblent beaucoup dans les divers dialectes de cette famille, ex. :

	Zoqui	Mixe
1.	*Tuma.*	*Tuuk.* (prob. fautif pour *Tumk*)
2.	*Metza.*	*Metzk.*
3.	*Tucay.*	*Tukôk.*

Nous n'avons pas les noms de nombre du Tapijulapan, ni ceux du Mixe qui sont supérieurs à 3. Voici ces mêmes nombres de 4 à 10 (inclusivement) en Zoqui. 4. *Macscuy;* 5. *Mosay ;* 6. *Tutay ;* 7. *Cuyay ;* 8. *Tucututay* ; 9. *Mactulay ;* 10. *Macay.*

On voit que le *k* du mixe est une véritable désinence numérale. Le *Tuma*, 1. du Zoqui se retrouve légèrement modifié dans un grand nombre d'idiômes du Mexique, de l'Amérique Centrale et de la Californie, exemple :

Commanche...	*semmus*	Mive..............	*tumk, tuuk*
Juma.....	*sin*	Mosquito..........	*koumi*
Tepehuan......	*huma*	Maya...............	*hun*
Pima............	*huma, yuma*	Quiché.............	*hun*
Kechi............	*tchoumou*	Mutsun.............	*hemetch*
Chochone...,..	*tchimoutsi*	Totonaque.........	*tom*
Palaïk..........	*Oumis*	Zapotèque.........	*tobi.*
Zoqui...........	*tuma*		

Des affinités soit lexicographiques, soit grammaticale de cette importance se remarquent souvent dans des idiômes américains qui, à d'autres égards, se ressemblent fort peu. N'y faut-il pas voir autant de vestiges d'une parenté éloignée ? Pour notre part, nous serions fort portés à le croire. La similitude de génie grammatical que nous remarquons presque partout dans le nouveau monde est un bien fort argument en faveur de ceux qui croient la race cuivrée sortie d'une souche unique et se refusent à voir en elle le résultat d'un mélange de colonies Européennes ou Africaines et Asiatiques. En tous cas, avant de pouvoir songer à établir l'unité linguistique des idiômes du Nouveau-Monde il faut bien étudier chaque groupe d'idiômes en particulier.

Voici la liste (bien qu'incomplète) des prénoms personnels dans les trois langues en question :

	Tapijulapan	Zoqui	Mixe
Je, moi.	*hut*, *jut*, *ut*, *hutny*	*as*, *ah*	*ôtz*, *n'*, *n-ôtz*
Nous...	*huctam*, *hutam*, *huntam*	*tes*, *tos*	*oôtz*, *n'*
Tu......	*mit*	*mis*	*mitz*, *m'itz*, *mim*, *mi*
Vous...	*mittam*, *mitam*	*mistha*, *mis*	
Il........		*is*, *pitis*	*i*, *t'*
Ils, eux		*pitis*	*yâô*

Pour le pronom de la première personne singulier, le Tapijulapan est évidemment le plus ancien de formes, l'aspiration *h* ou *j* initial est tombée dans les deux autres dialectes, et il est probable que le *t* final se sera changé en aspirée très faible ou en sifflante, en Zoqui et en Mixe. Le *as* Zoqui est devenu *ôtz* en Mixe par suite d'un changement assez fréquent du *a* en *ô* et du *s* final et *tz*. La forme Mixe *n'* pourrait peut-être se rattacher à la désinence du *hutny* Tapijulapan ; mais à vrai dire, la valeur de cette finale *ny* est fort obscure et nous n'osons rien affirmer à cet égard.

Le *mit*, toi, du Tapijulapan devient régulièrement *mis* en Zoqui et *mitz* en Mixe. Les formes Mixe *m'* et *itz* ne sont sans doute que des abréviations ; quand à la forme *mim* du même idiôme, elle pourrait

aussi bien que le *n-ótz*, je, du même idiôme, être le résultat d'une sorte de redoublement.

M. Pimentel ne nous indique pas comment est rendu en Tapijulapan, le pronon singulier de la troisième personne. Il est *is* ou *pitis* en Zoqui ; *t'* ou *i* en Mixe ; nous en parlerons plus loin.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit des formes plurielles du pronom personnel. En Mixe, celui de la première personne est à peu près, sinon complètement identique pour les deux nombres, *je* se dit *n'*, *ótz* et nous *n'* ou *oótz* ; de même en langage vulgaire, nous disons *j'ons*, *j'allons* pour *nous avons* et *nous allons*.

Nous ignorons quel est le pronom pluriel de la troisième personne en Tapijulapan.

Il est en Zoqui *is* ou *pitis* comme au singulier. Cependant, lorsqu'il suit un verbe, *il* se rend toujours par *is* et *eux* par *pitis*. En Mixe, *ils*, *eux* se rend par *yâô*.

Le pronon de la troisième personne Mixe *i* son, sien ne diffère pas sensiblement du *is* Zoqui qui a le même sens. Tous deux d'ailleurs, ils s'emploient pour marquer le génitif possessif, exemple : Zoqui, *puen cootoya tzecu Dios is tzap*, Dieu a fait le ciel pour l'homme (littéralement, hominem propter fecit Deus suum cœlum.) — *Juan is tzecu coa*, Jean a fait la faute (littéralement, Joannes suam fecit culpam.) De même en Mixe, *Dios i xeûh*, le nom de Dieu (littéralement, Dieu son nom.) — *Puen i taak*, la mère de l'homme (littéralement, l'homme sa mère.) Cet emploi du pronom se retrouve, du reste, dans un grand nombre d'idiomes des deux continents.

Le *t'*, il, lui du Mixe (pour exemple *tukaneim*, ordonner et *t'tukaneimp*, il ordonne) paraît se trouver dans le *ti*, le, un, seul, du Zoqui ; *ti* n'est employé qu'avec le nom d'objets animés, exemple, *tuma ti*, un seul ; avec les autres, on se sert de *tia*, exemple *tia yepue* ? qu'est-ce que cela ?

Le relatif est marqué en Zoqui, par la finale *pue*, celui qui, ce qui. Ajouté au radical, elle transforme ce dernier en une sorte de nom ou plutôt d'adjectif. Exemple *poo*, blanc et *poopue*, blanc, chose blanche (littéralement, quod *est* album) — *tec*, noir et *tecpue*, chose noire — *oye*, bon et *oyepue*, chose bonne. Ajouté au radical

verbal, *pue* forme le participe, exemple *yayamba*, aimer et *yayamba pue*, aimant.

Nous retrouvons le relatif dans le pronom postposé *phee* du Mixe, qui a le même sens et le même emploi. Exemple *kaoui*, mal et *kaoui phee*, chose mauvaise — *Tzonâi*, vivre et *tzônaiphee*, vivant ; *m'tzônaiphee*, toi qui es vivant, toi qui vis. On le rencontre également accolé à quelques substantifs, exemple, *eimputphée*, le pouls (el pulso.)

Remarquons l'affinité que nous présente, sous le double rapport du sens et du mode d'emploi, ce pronom avec le prétendu article final *a* du Basque.

Le Mixe nous offre un second relatif *hee* qui pourrait bien n'être qu'une variante euphonique du précédent. Ce qui cependant nous inciterait à lui attribuer une autre origine, c'est qu'il semble entrer dans la composition d'une forme pronominale *Epue*, celui-là, du Zoqui. Dans ce pronom, il est joint à la finale *pue*.

Le *yepue* ; celui-là, du Zoqui, semble résulter de la combinaison de *Epue* avec le pronom *is* employé comme préfixe et dont le *s* finale est tombé.

Le *Tepue*, ce, cet du Zoqui a la même origine que le précédent, si ce n'est que le pronom *is* est remplacé par le radical *ti* (*t'* du Mixe.)

Peut-être, mais nous n'osons rien affirmer à cet égard, y aurait-il un rapprochement à faire entre le *yava*, qui, quel du Zoqui et le pronom *yam*, lequel a le même sens en Tapijulapan.

Le pronom personnel paraît toujours préposé au verbe en Tapijulapan ; exemple : je fais, *jut chuc* ; tu fais, *mit chueg ;* vous faites, *mitam chucam* ; tu fis, *mit chuco* ; vous fîtes, *mittam chuctam*. etc., etc.

En Zoqui, au moins dans la conjugaison ordinaire, ce pronom est postposé, exemple ; *yayamba ah*, j'aime ; *yayamba mis*, tu aimes, etc., etc.

En Mixe, le pronom est tantôt préposé, tantôt postposé au verbe, et il ne nous a pas été possible de déterminer de règle à cet égard par exemple : dans *Itunot*, il fera ; *itzoikp*, il désire ; *ixtmatzuit*, tu

laisseras; *t'tukaneimp*, il ordonne ; *niaknitokoï*, nous pardonnons, et *n'kedaï*, nous tombons, le pronom sujet est marqué par le *i*, *ix*, *t*, *ni* ou *n'* initial. Il en est de même du *m* dans *m'mup*, tu dors et *m'tzônaiphee*, toi qui vis.

Au contraire, dans *atpôtz* ou *itpôtz*, je suis ; *kohpôtz*, je suis fait ; *môhrephôtz*, nous soupirons ; *moipòtz*, je donne ; *tumpôtz*, je fais, c'est la finale *ôtz* qui caractérise le pronom *je* ou *nous*.

Enfin, dans *n'maiaitp-ôtz*, j'aime ; *n'modoip-ôtz*, j'entends, la première personne est marquée à la fois par la consonne initiale et la syllabe finale.

En Tapijulapan, le présent de l'indicatif n'a point de signe spécial, exemple : *jut chuc*, je fais (radic. *chuc*). Cette forme, comme nous l'allons voir, n'existe qu'exceptionnellement dans les deux autres idiômes de cette famille, par exemple : en Zoqui *ytu ah*, je suis ; *ytu mis*, tu es.

L'imparfait et le plus-que-parfait sont caractérisés, en Zoqui par la finale *inac*, exemple : *yayamba is*, j'aime et *yayamba is inac*, j'aimais ; *yayamo is*, j'ai aimé et *yayamo is inac*, j'avais aimé. Peut-être, mais nous n'osons rien affirmer à cet égard, cette même particule se retrouve-t-elle en Tapijulapan, sous la forme préfixe *neego*, exemple : *neego hunc chucpa*, le fils ferait, le fils fera.

Le parfait est caractérisé dans tous ces idiômes par le *o* ou *u* final ; exemple : Tapijulapan, tu fis, *mit chucco* ; Dieu fit, *Dios chucco* ; je fis *ut chucco* — Zoqui, *yayamo is*, il a aimé ; *tzecu is*, il a fait — Mixe, *nikpûxkô*, il s'incarna.

Le futur a pour caractéristique en Tapijulapan, la syllabe finale *ba* ou *pa*, et quelquefois la désinence *ny*, placée soit après le pronom soit après le verbe ; exemple ; je ferai *hutny chuccpa ;* tu feras *mit chucpa* ; mon frère fera, *hut hachi chucpany ;* les soldats feront, *soldaorum chuquiaba ;* etc.

Cette forme sert en Zoqui, pour le futur et le présent à la fois ; les deux temps étant confondus dans cet idiôme, exemple, *yayamba is*, il aime ou il aimera ; *tzecpa is*, il fait ou il fera.

En Mixe, ce futur ne joue plus que le rôle d'un présent, exemple :

Huikatpôtz, je vis, je subsiste ; *monuextakpôtz*, je prie (*ôtz*, marque la première personne et *p* le présent.) Le futur est indiqué en Mixe au moyen d'une syllabe préfixe *tô* dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

L'impératif se forme en Zoqui par le changement en *a* de la finale indicative *pa* ou *ba*, exemple *Tzecpa ah*, je fais et *Tzeca*, fais. Le *p* disparaît également à l'impératif et au subjonctif Mixe, exemple *Modoipôtz,* j'entends et *Modou* entends, écoute.

Si le verbe est négatif, l'on place d'abord en Zoqui, la négation, puis le pronom et enfin le verbe ; exemple *hana mis yayamba*, tu n'aimes pas. Il en est de même en Mixe, exemple, *Katii ôôtz n' Kedaï*, ne nos nosmet cadamus ; *Katii ôôtz ixmomat-zuit*, ne nos tu sinas, etc.

La préfixe *noi* en Zoqui, *naï* en Mixe forme le verbe simultané ; exemple, *Mimba* venir, et *Namimba,* venir ensemble, accompagner ; *naï Kopuikptôz*, convenio, congredior, etc.

Le préfixe *ya* en Zoqui, exemple *tepha*, tomber et *yatepha*, faire tomber ; *yaminba,* faire venir ; *ya* ou *yak*, en Mixe ; exemple *yakaôpôtz*, je fais mourir, je tue, indique le verbe factitif.

La proposition est remplacée dans ces idiômes par la postposition, exemple : Mixe, *tzaphoitph*, dans le ciel (radic. *tzap.*) — Zoqui, *Tzapguesmé,* — Tapijulapan, *Cobaquec*, la tête ; par la tête *Cobac Conecu*, etc.

Voici une liste de quelques-unes des principales affinités lexicographiques qui se manifestent entre eux et les différents dialectes de cette famille. Z marque le Zoqui, M, le Mixe et T, le Tapijulapan.

Aisselle. Z. *saaquetec*. M. *xeket*.
Atteindre, Obtenir, Z. *batpa*. M. *patpôtz*.
Avec. En. Z. *hing*. M. *huing*.
Ciel, Z. *tzap*. M. *tzap*.
Cousin. Z. *capay*. (spec. le cousin d'un homme ou la cousine d'une femme) M. *kaip*.
De. Z. *is*. M. *it*.
Dedans, Dans. Z. *homa* M. *hom*.
Delit, Faute. Z. *coa* M. *kaoia*.
Doigt. Z. *Coe*. M. *Kôô* (bras.)
Doux. Z. *paac* M. *paak*. (de là, sans doute, l'Astèque *paki,* jouir de et *paquiztli,* joie, jouissance).
Eau. Z. *na* M. *nôô* (mut. freq. du *a* Zoqui en *ô* ou *ôô*).
En, Dans. Z. *casi, caxi, casma*. M. *kûan*.
Etre. T. *it, hito*. Z. *ytpa*. M. *atpôtz, itpôtz*.
Faire. T. *chuc, chueg*. Z. *tzecpa*.

Fils. T. *hune*. Z. *une*.
Frère. T. *hachi*. Z. *hatzi*.
Homme. T. *puun*. Z, *puen*. M. *puen*.
Ici. Z. *yey*. M. *ya*.
La. Z. *ema*. M. *heem*. (T. *gem?*).
Lapin. Z. *coya*. M. *koy*.
Parmi, Dans, Z. *hoy*. M *hoitp, hoitph*.
Petit-Fils. Z. *oco-unc*. M. *okunk*.
Qui ! Quel. T. *yam?*, Z. *yava*.
Quoi ? Quel ? T. *ti*, quel ? Z. *tía*, quoi ?
Recevoir. Z. *pvecpa*. M. *puk*, reçois.
Sur. Z. *casma*. M. *kûxm, kuxmit*,
Terre. Z. *nas*. M. *nax*.
Tête. T. *cobac, cobaquec*. Z. *copac*. M. *kobaak*.
Venir. T. *mino*, il vint. Z. *minha*.

SUR

LA FAMILLE

DE

LANGUES PIRINDA-OTHOMI

Les peuples qui parlent ce groupes d'idiômes semblent avoir opéré leurs migrations du sud au nord. Le *Pirinda*, parlé aux environs de Toluca, est évidemment plus ancien de formes que les deux dialectes congénères le *Mazahua* et l'*Othomi*. Nous nous sommes servi pour l'étude de ces langues des renseignements fournis par M. *Pimentel*, dans son ouvrage sur les *langues du Mexique*, de l'article sur la langue Pirinda renfermé dans le *Bolletin de geographia y estadistica de Mexico*, et enfin de l'ouvrage intitulé : *Reglas de ortografia, diccionario y arte del idioma Othomi*, de D. Luis de Neve y Molina. Le groupe Pirinda-Othomi est un des plus curieux à étudier parmi tous ceux du Nouveau-Monde. Il offre, en effet, cette particularité que deux de ses membres, le Mazahua et surtout l'Othomi, offrent une tendance marquée vers le monosyllabisme. La physionomie monosyllabique de l'Othomi est tellement frappante, que *Naxéra* avait cru à l'existence d'une parenté formelle entre cet idiôme et les dialectes de l'extrême Orient. Il va jusqu'à donner une liste de radicaux qui se retrouvent à la fois en *othomi* et en *chinois*. Les idées émises par le savant américaniste ont d'ailleurs été reprises par divers auteurs. Nous devons cependant avouer qu'à notre sens tous ces rapprochements prouvent peu de chose. Il sera toujours facile de trouver bon nombre d'affinités en-

tre les mots de langues monosyllabiques quelles qu'elles soient. Je suis sûr qu'on en trouverait beaucoup, si l'on voulait comparer l'*anglais* ou le *français*, les plus écourtés des idiômes européens, avec le *chinois*, lesquelles, à coup sûr, ne sauraient être attribuées qu'au pur hasard. Le monosyllabisme est d'ailleurs moins prononcé à beaucoup près en othomi qu'en chinois. Une sorte de fusion commence à s'y manifester entre les divers éléments qui constituent les mots composés. Le Mazahua ou Mazahui, qui se rapproche d'une manière si frappante de l'Othomi, est déjà beaucoup moins monosyllabique que lui. Enfin le Pirinda, allié d'assez près aux deux idiômes dont nous venons de parler, possède une structure aussi incorporante que n'importe quel autre idiôme américain. De tout ceci, nous serions, pour notre part, assez porté à conclure que le système grammatical considéré dans son essence, n'est pas un critérium infaillible, lorsqu'il s'agit de classification linguistique. L'Othomi nous a tout l'air d'une langue primitivement incorporante, et qui, parvenue au dernier degré d'usure et de délabrement, a fini par prendre les allures d'un dialecte à juxtaposition. En Europe même, l'anglais nous offre un exemple, bien moins prononcé, il est vrai, d'une tendance analogue. N'oublions pas, d'ailleurs, ce fait, que certains dialectes touraniens, ceux du groupe Iénisseien, le kotte, l'assane, l'imbazk, l'ostyak de Pempokolsk, bien qu'appartenant à la grande souche touranienne composée presque uniquement d'idiômes agglomérants[1], ont poussé la flexion plus loin que n'importe quel dialecte indo-européen. Un dialecte de l'ostyak[2] offre également, bien que cette langue se rattache également au touranien, d'assez nombreux exemples de flexion. Enfin nous avons de bonnes raisons de croire que les dialectes du Caucase, bien que nullement monosyllabiques de forme, ne sont pas sans avoir un lien de parenté assez étroit avec le thibétain, le birman, le chinois et les autres langues isolantes de l'extrême Orient[3].

[1] Voy. A. Castren, *Nordische reisen und forschuengen*. — Klaproth, *Asia polyglotta*.
[2] A. Castren, ouvrage cité.
[3] Voir : *Des affinités des langues transgangétiques avec les langues du Caucase*, extrait des *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1862.

Quoi qu'il en soit, la famille Pirinda-Othomi semble se diviser en deux groupes ; d'abord le groupe Pirinda, lequel ne renferme qu'un seul idiome, le Matlatzinca ou Pirinda, jadis parlé aux environs de Toluca, mais qui aujourd'hui n'est plus en vigueur qu'à Charo, dans l'état de Michoachan. D'après Clavigero, les Matlatzincas auraient formé un état puissant dans la fertile vallée de Toluca ; malgré leur réputation de valeur, ils furent soumis par Axayacatl, empereur de Mexico.

Suivant Basalenque, les Matlatzincas de Charo sont originaires de Toluca. Ils quittèrent leur patrie, comme auxiliaires de l'état de Michoachan, qui pour lors se trouvait en guerre. La victoire, une fois remportée, grâce à la valeur des nouveaux venus, ces derniers occupèrent, de gré ou de force, la portion du Michoachan située depuis Indaparapeo jusqu'à Tiripitio. Cette dernière localité se trouvant dans le centre même de l'état, on leur donna le nom de *Pirintas* ou *Pirindas*, qui signifie *ceux du milieu.*

Matlatzinca, assure M. Pimentel, est un mot mexicain qui signifie le *hameau des filets*, de *matlatl*, filet, de la désinence honorifique *tzin* et de *co* qui signifie *dans.*

Le second groupe que nous désignerons du nom de *Mazahua-Othomi*, comprend deux idiomes ; en premier lieu, le Mazahua ou Mazahui. Le peuple qui parlait cette langue, habitait, nous assure Clavigero, les montagnes occidentales de la vallée de Mexico, et occupait l'état de Mazahuacan, lequel relevait de la couronne de Tacuba (Tlacopan). M. Pimentel pense, d'après les renseignements qu'il a pu recueillir, que quelques restes de cette nation existent encore dans le district d'Ixtlahuaca (département de Mexico).

Ensuite vient l'Othomi, le plus célèbre de tous les dialectes de cette famille. C'est une des langues mexicaines les plus répandues. Nous le trouvons en vigueur dans tout l'état de Queretaro, et dans une partie de ceux de Sans Luis, Guanajuato, Michoacan, Mexico, Puebla, Veracruz et Tlascala.

La province des Othomis commençait, d'après Clavigero, dans la partie nord de la vallée de Mexico et s'étendait à travers les montagnes, jusqu'au nord, à 90 milles de la capitale. Entre les nombreuses cités othomies, nous citerons la ville si connue de *Tula*,

fondée par les Toltèques, et celle de *Xilotepec*, devenue, depuis la conquête espagnole, la métropole des Othomis.

Cette nation se regardait comme une des plus anciennes du Mexique. Elle était demeurée sauvage pendant bien des siècles et conserva toujours la réputation d'être inférieure en politesse et en civilisation aux autres races de ce pays. Le Père Sahagun dit, en parlant d'eux, qu'ils sont naturellement lourds, grossiers et maladroits ; aussi, disait-on, par manière de reproche, d'un homme incapable ou sans politesse, qu'il avait l'air d'un Othomi.

D'après Sahagun[1], les Othomis auraient suivi, au moins pendant un certain temps, les Toltèques, et seraient arrivés avec eux jusqu'à *Coatépec*. Ce nom a été porté et l'est aujourd'hui encore par diverses localités du Mexique et de l'Amérique centrale. Il signifie, en mexicain, le *Mont du serpent*. La localité dont il s'agit ici devait être voisine de *Tula* ou *Tollan*, à 14 lieues au nord de Mexico. Une fois arrivés à cet endroit, les Othomis se séparèrent du gros des émigrants. Leur chef les mena aux montagnes, afin de les coloniser. C'est pourquoi, dit Sahagun, les Othomis avaient coutume d'offrir leurs sacrifices sur le sommet des monts et fixaient leurs demeures sur les versants. M. l'abbé Brasseur recherche quels purent être les motifs de la séparation des Othomis et des Toltèques. La différence de langage eût pu, à elle seule, nous dit-il, l'amener, en supposant que les Toltèques ne parlassent point le même idiôme que les Othomis. Motolinia parle de dissensions religieuses, qui auraient éclaté chez les *Culhuas* de Téotihuacan, onze années après leur établissement dans ce pays, et à la suite desquels des émigrants auraient fondé la cité de *Téo-Colhuacan*. M. Pimentel nous dit que les Othomis ne commencèrent à vivre en société qu'au 15e siècle de notre ère, ce qui semble difficile à admettre. Ils furent sujets des princes de Tezcuco et commencèrent, à partir de cette époque, à fonder de nombreux villages. Une grande partie de la nation semble être restée sauvage jusqu'au 17e siècle, époque de la soumission complète et définive de leur pays aux Espagnols. D'après M. Buschmann, le mot *Othomitl* peut être considéré comme mexi-

[1] *Recherches sur les ruines de Palenqué*, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, p. 80.

cain. Cependant M. Pimentel refuse d'admettre cette étymologie, car en Othomi même, *Otho* signifie nullement, très-peu, et *mi*, tranquille, sédentaire. Le mot signifierait, littéralement traduit, les errants, les vagabonds.

Les Othomis donnent à leur langue le nom de *hiâ-hiû* (de *hiâ*, *lingua*, et de *hiû*, *sedere*), ce qui signifierait littéralement, l'*idiôme durable*, *qui ne varie pas*.

Sous le rapport phonétique, cette famille offre quelques particularités intéressantes à relever. Elle ne semble connaître ni le *l* ni le *f*. En revanche, le *h* aspiré (le *j* espagnol), soit seul, soit précédé d'une autre consonne, dont il ne modifie pas le son, s'y rencontre fréquemment. Le Mazahua et l'Othomi possèdent le *tt*. Les détonnantes y existent comme dans certains dialectes de la famille *zac. lohpakap- huastèque* qui les leur a peut-être empruntés. L'Othomi fait usage de voyelles nasales, gutturales, pectorales et d'un certain nombre d'autres sons inconnus à nos alphabets européens.

Le pluriel en *he* de l'Othomi : ex. *nuga*, moi, et *nugahe*, nous; — *te*, père, et *tehe*, pères, paraît se retrouver dans la finale *e* du même nombre, usitée en Pirinda, avec certains noms de parenté, et quelques substantifs communs : exemple, *Tzini*, chien ; pl., *Tzinie*. Cet *e* devient *i* en Mazahua : *Nezok*, peccatum ; pl., *Nezoki*.

Une autre forme de pluriel consiste dans l'affixe *ma* du Pirinda ; *me* du Mazahua.

Le duel paraît avoir à l'origine existé dans tous les dialectes de cette famille. Aujourd'hui, il a disparu de l'Othomi, et l'on n'en retrouve plus que de rares vestiges dans les deux derniers idiômes. Le Mazahua emploie la finale *hui* pour marquer ce nombre, mais seulement avec les verbes : ex. : *me,* aller, et *mehui*, nous allons tous deux. La désinence *hue, ue* a la même valeur en Pirinda, mais se joint au pronom et au nom : ex. : *kaki*, je, moi, et *kakehui*, nous deux. — *Inthehui*, il, lui, et *intehuehui*, eux deux.

M. Pimentel ne nous donne pas les noms de nombre en Mazahua. Mais nous pouvons offrir au lecteur ceux du Pirinda et de l'Othomi depuis 1 jusqu'à 10 inclusivement. Les formes othomies

apparaissent, comme l'on devait s'y attendre, fort émoussées, et, malgré cela, assez semblables encore à celles du Pirinda, si on les dépouille des syllabes affixes.

	PIRINDA.	OTHOMI.
1	*Yndahhuy, rahui* (radic. *ra* ou *dah*).	*Ra, u'nra.*
2	*Ynahuy, nohui* (radic. *a*).	*Yoho.*
3	*Ynyuhv.*	*Hiu.*
4	*Yncunohuy* (radic. *cuno*).	*Gooho.*
5	*Yncuthaa.*	*Qyta.*
6	*Yndahtohuy.*	*Rathto.*
7	*Ynethohuy.*	*Yohto.*
8	*Ynencunovi.*	*Hiàhto.*
9	*Ynturahtàdahata.*	*Gytho.*
10	*Yndahatta.*	*Rèta.*
20	*Yndohonta.*	*N' rathè.*

On remarquera que les noms de nombre sont en Pirinda précédés d'une préfixe *yn* qui ne se retrouve plus en Othomi, sauf peut-être dans la préfixe *n'* ou *na* du nombre *un*. Comme le *yn* Pirinda, elle semble souvent jouer le rôle de simple préfixe. Le *to* ou *tho* intercalé du Pirinda dans les nombres 6 et 7 se retrouve pour les nombres supérieurs à 5 en Othomi sous la forme de la désinence *tò*. Dans ces deux idiômes, le système numéral paraît d'ailleurs, être à la fois quinaire et vigésimal, ainsi que cela a lieu dans une foule de langues du Mexique et de l'Amérique centrale.

Le pronom de la première personne singulier est *kaki* en Pirinda. Le radical est *ki*. Nous devons voir dans la syllabe *ka*, une préfixe commune aux deux premières personnes. Exemple, *kaki*, moi ; *kakuehui*, nous deux. — *Kahachi*, toi, et *kachehui* (pour *kahachehui*) vous deux.

De même, en Othomi, cette première personne est, suivant les dialectes *nuga*, *nugui*, souvent prononcée *nga*, *ngi*. Ici *nu* et *n* sont des pronominales. Le radical consiste dans la syllabe *ga* ou *gi*. La forme radicale est employée seule au cas oblique ; *gui* ou *ki*, me, à moi.

Le *nuze*, moi du Mazahua, est assez obscur. Il se rattache évidemment au *nugui* othomi. Il est difficile d'admettre ici un changement de la gutturale en sifflante, si l'on songe à la forme othomie *nugue*, toi, qui devient *nûtzkhe* en Mazahua. Evidemment, ici,

la sifflante est une lettre purement euphonique. Admettons, comme plus probable, l'existence d'une vieille forme Mazahua *nuzge*, moi, dont le *g* se sera effacé. Du reste, les pronoms personnels offrent ici d'idiôme à idiôme, des différences assez tranchées.

Les pronoms possessifs sont presque identiques en Mazahua et en Othomi. Exemple :

MAZAHUA.	OTHOMI.
Mon, mien *mi*	*Ma*
Ton, tien *ni*	*Ni*
Son, sien *ni*	*Na*

Hue en Mazahua, *ye* en Othomi, sert de préfixe possessive pour la 3ᵉ personne : dans les deux idiômes en question, l'on tournerait les mots *pater noster* par *meus patres* : ex. : en Othomi, *ma tehe* : *ma* meus ; *te*, pater, et *he*, signe du pluriel. De même en Mazahua, *mi mutzeme*, notre seigneur ; littéralement, meus domini.

Le réfléchi possessif est *kini*, aussi bien en Pirinda qu'en Othomi: ex. : Pirinda, *kini inaa Pedro*, la robe de Pierre (litt. sa robe de Pierre.)

En Othomi, la particule *ba* a le sens de *le, la, il, lui, sien.* En Pirinda cette même syllabe possède la valeur d'un possessif général : ex. : *hani*, maison, cabane, et *bahani*, la cabane (sans désigner à qui elle appartient.)

Le Pirinda a pour préfixe possessive proprement dite la syllabe *ma* : ex. : *mahani*, la maison de quelqu'un, sa maison. Cette syllabe se retrouve dans la préfixe adjective *ma* de l'Othomi : ex. : *nho*, bon. et *manho*, chose bonne, ce qui est bon.

Certains pronoms du Mazahua, identiques sous leur forme radicale à ceux de l'Othomi, prennent la préfixe *ma*, qui disparaît dans ce dernier idiôme ou se trouve remplacée par la syllabe *nû* : ex. : Mazahua, *makhe*, qui, lequel ; Othomi, *gue*, *ge*, qui, celui qui. — Mazahua, *manha*, celui-ci ; Othomi, *nunâ*.

Les pronoms employés à marquer l'indicatif présent sont à peu près les même en Pirinda, en Othomi et en Mazahua. Exemple :

PIRINDA	MAZAHUA	OTHOMI
Qui tu tzitzi, je mange	*Ti nuu*, je vois	*Di nu*, je vois
Qui qui tzitzi, tu manges	*Ki nuu*, tu vois	*Gui nu*; tu vois
Qui tzitzi, il mange	*I nuu*, il voit	*Y nu*, il voit
	Ti nuuhi, nous voyons	*Di nuhe*, nous voyons
	Ki nuuhi, vous voyez	*Gui nuhû*, vous voyez
	I nuuhi, ils voient	*I nu yu*, ils voient

Le parfait est presque identique en Mazahua et en Othomi. Exemple :

OTHOMI.	MAZAHUA.
Da nu, j'ai vu	*To nuu*, j'ai vu
Ga nu, tu as vu	*Gui nuu*
Bi nu, il a vu	*Po nuu*
Da nu he, nous avons vu	*To nuuhe*
Ga nu hû, vous avez vu	*Gui nuuhe*
Bi nu yù, ils ont vu	*Po nuuhe*

En Othomi, le *a* est la voyelle propre du futur. Dans l'ancienne langue on disait, s'il faut en croire Naxéra, *ni rzā*, arriver actuellement, et *na rza*, devoir arriver, arriver par la suite. Il en est de même en Mazahua : ex. , *ti nuu*, je vois, et *ta nuu*, je verrai.

La préfixe *mi* marquait, suivant Noxéra, le passé dans l'ancien Othomi. Elle indique l'imparfait en Pirinda : ex. : *ki mi tatu tochi*, j'aimais (litt.. nunc olim ego amare).

Cette famille paraît, du reste, offrir certaines affinités avec d'autres langues mexicaines.

OTHOMI.	MIXTEQUE.
Je, moi *di* (forme unie au verbe)	*Ndi*
Nous *dihe* (*idem*)	*Ndoo*
PIRINDA	**TOTONAQUE.**
Je, moi *kaki* (*k;* radic.)	*Akit* (*ki*, radic.)
Tu, toi *kahachi* (*hach*, radic.)	*Huix* (prononcez *khouïtch*)
PIRINDA	**TARASQUE.**
Il, lui *inthehui* (*inthe*, radic.)	*Inde*

Les dialectes du groupe Zaklohpakap-Huastèque se rapprochent surtout à certains égards de l'Othomi. Dans ce dernier idiôme,

c'est comme en Quiché, le *x* préfixe qui marque le parfait : ex. : Othomi *do nee*, j'aimais, et *xta nee*, j'ai aimé ; Quiché, *ca nu logoh*, j'aime, et *xi* ou *x'ca nu logoh*, j'ai aimé.

Le *e* préfixe et postfixe, signe du pluriel en Zaklohpakah : ex. : *kiahol*, fils ; pl. *ekahıole*, nous rappelle la désinence de ce nombre dans les divers idiômes du groupe Pirinda-Othomi. Le *i* ou *y*, pronom de la 3e personne singulier en Othomi et en Pirinda semble se retrouver dans le *ahi*, il, lui, du Totonaque et du Zaklohpakap. Dans ce dernier idiôme, le *a* ou *ah* n'est qu'une simple préfixe. Le radical consiste dans le *i*. Nous trouvons cet *i* comme signe de la 3e personne singulier possessive en Aztèq : comme pronom uni au verbe en Opata. Rapprochez-en le *id*, il, lui, du Hévé ; le *hu* du Kij. Tout ceci semblerait nous indiquer des liens de parenté, plus ou moins étroits entre des idiômes qui, par la suite des temps, ont fini par devenir très-différents les uns des autres. Voici quelques points de contact que nous ont offert entre eux les divers idiômes de la famille Pirinda-Othomi, sous le rapport lexicographique. P. marque le Pirinda ; M. le Mazahua et O l'Othomi.

Blanc. P., *yntoxi* (*yn* préfixe). — O., *na nttaxi* (radic. *ttaxi*)

Calebasse. P.. *ynmuv*. — O., *na mû* (radic. *mu*).

Chaleur. P., *quipahui* (radic. *pa*). — O., *na pa*.

Ciel. M., *ahezi*. — O., *mahêtzi* (le *m* initial paraît tomber quelquefois en Mazahua. Cf.. **Hier**).

Clef. P., *tzoqui*, *nin tzoqui*. — O., *na tzoqui*.

Couguar (lion d'Amérique) P., *yn tzataa*. — *Na zahté*.

Cousine. M., *na behzizi*. — O., *na bedaztzi*, cousin.

Donner (sans régime direct). M., *Une*. — O., *unni*.

Donner (avec régime direct). M., *da*, *dakhe*. — O., *dà*.

Épi. P., *yn tuy*. — O., *na thâ*.

Être, subsister. M., *buihi*. — O., *byy*.

Flèche. P., *ynttaby*. — O., *na thay*.

Froid. P., *quitzee* (radic. *tzee*.) O.. *na nzttzee*,

Grêle. P., *ninttoo* (radic. *ttoo*). — O., *na ado*.

Hier. M., *andee*. — O., *mandee* (Cf. **ciel**).

Ici. M., *makhua* (*ma* préfixe). — O., *nugua* (*nu* préfixe).

Lièvre. M., *yntequah* (*yn* préfixe). — O. *dehquâ*.

Manger. P., *tzitzi*. — O., *tzi*.

Mauve. P., *ynxiconi*. — O., *na xieûni*.

Noir. P., *yn boo* ; *botaa* (radic. *bo*). — O., *na bodè*.

Nom. M., *chuu*. — O., *tûhû*.

Non. M., *hi*. — O., *hinna*.

Péché, offense. M., *ne zok* (*zokhegue*, ils ont offensé). — O., *na tzohqui*.

Poivre vert. P., *yn xaamy*, *na xémy*.

Pour. M., *nangueze*. — O., *nangueh*.

Salive. P.,*chinij* (forme radicale). — O., *na qhini*.

Tamale (pâte de chair et de maïs). P., *yn tetti*. — O., *na thédi*.

Tortille (galette de maïs). P. *ymehuy*. O., *na hmé*.

Venir. P., *ni nahui*, — M., *na ne*. O., *na hnêê*.

Voir. M., *nuu*. — O., *nu*.

Volonté. M., *ehe*. O., *êhê*.

Xicara (vase formé d'une calebasse), P., *yn teto ximo* ; *yn ximo*. — O., *na ximò*.

SUR

LES LOIS PHONÉTIQUES

DANS LES

IDIOMES DE LA FAMILLE MAME-HUASTÈQUE[1]

Tandis que l'étude des langues et des littératures de l'Orient fait, chaque jour, de nouveaux et merveilleux progrès, il semble que l'attention du public savant néglige singulièrement de se porter vers les Antiquités d'Amérique. Les travaux de M. Buschmann sont, à notre connaissance, les seuls jusqu'à présent, qui aient été consacrés à l'examen comparatif de certains dialectes du Nouveau Monde. Un tel état de choses paraît d'autant plus singulier, que la question des origines Américaines n'a jamais cessé d'être à l'ordre du jour. Cependant, avant de découvrir les liens qui peuvent rattacher les dialectes des Peaux rouges aux langues de l'Ancien continent, il est nécessaire d'établir les points de contact que ceux-ci peuvent offrir les uns avec les autres. L'extrême rareté des grammaires et vocabulaires offrait, il est vrai, un obstacle à peu près insurmontable aux efforts des philologues. Ce n'est que depuis un bien petit nombre d'années que les publications sur ce point, commencèrent à devenir plus fréquentes. Grâce aux ouvrages de M. l'Abbé Brasseur et de plusieurs autres Américanistes distin-

[1] Abréviations. — C. Cakchiquel ; CHN. Chañabal ; CHR. Chorti : CK. Cakgi; FR. Français ; H. Huastèque ; L. Lacandon , M. Maya ; MX. Mexicain ; P. Pokoman ; Q. Quiché ; TZ. TZendale ; H. *Zutuhil* ou *Tzutuhil*.

gués, l'étude des dialectes du Yucatan et du Guatémala a cessé d'être inabordable, et c'est ce qui nous a décidé à entreprendre le présent travail. Nulle branche, en effet, de la philologie du Nouveau Monde ne paraît devoir être aussi féconde en résultats, sinon pour l'histoire primitive de la race cuivrée, du moins pour celle de sa civilisation Les idiomes en question servirent d'organes, comme l'on sait, aux fractions les plus anciennement, les plus complètement policées de cette branche de l'espèce humaine. A l'exclusion de toutes les autres peut-être, elles ont possédé un système graphique vraiment digne de ce temps et comparable au système hiéroglyphique de la vieille Egypte. C'est sûrement dans la langue du Yucatan, ou au moins dans quelque dialecte très rapproché, que furent écrites les mystérieuses inscriptions gravées sur les monunents de Palenqué, d'Uxmal et de Chichen-Itza. Mais avant d'aller plus loin, il convient de faire connaître au lecteur la distribution géographique des dialectes de la famille Mame-Huastèque et celle des peuples qui les parlent.

1° Nous citerons tout d'abord le *Mam* ou *Mem*, appelé *Zakloh-pakap* ou *Zakloh-Pakab*, par les Indigènes. On n'est point d'accord sur le motif qui porte les Espagnols à leur donner aussi bien qu'à leur idiôme national, ce nom de *Mam*, lequel signifie « aïeul » et s'emploie parfois comme signe de respect. Suivant les uns, cette expression revient sans cesse dans la bouche des Indiens qui l'appliquent spécialement aux prêtres et aux missionnaires. Les étrangers se trouvèrent d'autant plus disposés à en faire le nom de toute la nation, que c'était, sans doute, le seul terme de sa langue dont ils connussent le sens. Une raison analogue décida, affirme-t-on, certaines tribus de l'Archipel Indien à qualifier nos compatriotes d'*Orangs dis-donc*. D'autres pensent que les tribus voisines appelèrent *Mams* ou aïeux, les habitants d'une partie du Soconusco et régions avoisinante, parce qu'ils les reconnaissaient véritablement comme la souche primitive de toute leur race. Effectivement, le *Zakloh-pakap*, comparé aux dialectes congénères, tels que le Quiché et le Maya, offre de nombreuses et incontestables traces d'archaïsme. Il serait à peu près vis-à-vis de ces derniers, dans le même rapport que l'Osque ou le Latin vis-à-vis des dialectes romains, que

le Gothique comparé aux autres idiômes Teutoniques. Son caractère éminemment Polysynthétique, la structure si compliquée de son système grammatical peuvent être, sur ce point, invoqués comme des arguments sans réplique. Au contraire, le génie bien plus analytique des dialectes du voisinage, fournit la preuve d'un remaniement postérieur. De même, en effet, que les langues de l'ancien monde tendent à passer de la synthèse à l'analyse, celle de l'Amérique, en vieillissant, se dépouillent de leurs formes polysynthétiques qu'elles n'abandonnent toutefois jamais complétement.

L'on aurait quelque lieu, au reste, de supposer que cette désignation de *Mams* n'était pas inconnue, même comme titre ethnique, des anciens *Zakloh-pakaps*. Dans les vieux documents historiques, nous les trouvons appelés, et peut-être s'appelaient-ils eux-mêmes, *Mam-yoc*.

Quoiqu'il en soit, la langue Mam était en vigueur dans la Province de *Soconusco* (en Nahualle *Xoconochco; litt. dans les figues aigres, pays des figues aigres*), pays mi-parti Mexicain et Guatémalien et dans les provinces nord du Guatémala. Aujourd'hui, on la parle encore dans les villages de la chaîne de Chiantla, aux environ de la ville de Chiantla, Province de *Huéhuéténango* (Rép. de Guatémala), et dans ceux de la chaîne de Saint-Marcos qui traversent cette province, jusqu'à celle de *Quetzaltenango*. Le Mam ne paraît plus s'être conservé au Soconusco Mexicain que dans la ville de Tapachula et ses environs, si tant est qu'il s'y parle encore. A l'origine, il s'étendait sans doute beaucoup plus au sud. Les pays d'*Ezcuintla* et de *Guatémala* furent arrachés à la domination Mame par les tribus Quichées qui, vers le XIIe siècle de notre ère, émigrèrent des régions orientales. Autrefois, les *Mams* s'étendaient à l'Est de *Nimpokom*, jusqu'aux frontières du Chiapas. En tout cas, le *Zakloh-pakap* du Mexique et celui du Guatémala constituent, sans doute, deux ou plusieurs dialectes assez tranchés d'un même idiôme.

II° Ensuite vient le *Guatémalien*, en usage dans presque toute la partie Ouest de la république actuelle de Guatémala. Moins archaïque de formes que le *Mam* avec lequel il offre de nombreux points

de contact, il l'est certainement bien davantage que le Maya et autres idiômes orientaux.

De tous les dialectes de la langue guatémalienne, celui qui offre la physionomie la plus antique, c'est à coup sûr le *Quiché* proprement dit, idiôme de l'ancien royaume de ce nom. Il avait pour capitale la villle nommée *Gumarcaah* par les habitants et *Utatlan* ou *Utlatlan* par les Mexicains. Jamais il ne reconnut l'autorité des princes d'Anahuac. C'est en *Quiché*,que fut écrit ce fameux manuscrit traduit en Espagnol par Ximenes, publié par M. le Dr. Scherzer et dont M. l'Abbé Brasseur fit ensuite, sous le nom de Popol-vuh, paraître le texte original avec une traduction française.

Borné au Nord par le Mam, le *Quiché*, confinait du côté du Sud avec le dialecte *Cakchiquel*, parlé notamment à Guatémala et à *Ezcuintla* (En Mexic. *Itzcuintlan*, litt. près de l'*Itzcuintli*, sorte de chien comestible), chef-lieu de la province de même nom, dans la rép. de Guatémala. Du côté de l'Est et du Nord, il touchait aux pays de dialecte *Zutuhil*. Très voisin du Cakchiquel par ses lois phonétiques et son vocabulaire, celui-ci était en usage, spécialement aux environs du lac pittoresque d'*Atitan* ou *Atitlan*, dans la province de *Solola* (Rép. de Guatémala),au milieu de ia Cordillière des Andes.

Quelques auteurs font remonter l'origine de ces trois dialectes Guatémaliens au partage opéré par le roi *Axcopit* entre ses trois fils, dont le premier fût prince des *Quichés*, le second des *Cakchiquels* et le dernier des *Zutuhiles* ; mais c'est là une opinion dont il serait assez difficile de contrôler l'exactitude.Rappelons qu'il existe en Cakchiquel, un document historique de haute importance ; c'est le mémorial de *Tecpan-Atitlan* ou *Manuscrit Cakchiquel*. M. l'Abbé Brasseur qui nous le fait connaître sous ces deux noms en possède une copie dont, malheureusement, il n'a encore donné que quelques faibles extraits.

Il convient très probablement encore de ranger au nombre des dialectes du Guatémala, le *Sinca* ou *Xinca* usité à *Guaxapam* et bourgades environnantes, dans la Province de *St. Rosa* (Rép. de Guatémala) et la *Papaluca* ,*Pupuluca* ou mieux *Puluca*, dont se

servent les Indiens de *Moyuta*, d'*Azulco* et de la paroisse de *Cunguaco*, localités de la province de *Jutiapa*, aux confins de l'état de St-Salvador. C'est le plus méridional des idiômes de la famille Mame-Huastèque.

Nous ne savons trop dans quel groupe ranger le *Ixil* ou *Ichil*. Il se parle au sein des montagnes de *Nébaj* ou *Nébax*, au Nord-Est du Guatémala, dans une région en grande partie occupée par des peuples de langue Yucatèque. D'un autre côté, ces mêmes montagnes de *Nébax* furent le berceau de la nation Quichée qui les abandonna pour venir arracher aux *Mames* la possession des rives du Pacifique. Au reste, jusqu'à ce que nous possédions quelques documents sur la langue *Ichil*, toute conjecture sur la place qui lui doit être assignée ne saurait être que superflue.

III° Le *Cakgi*, *Quecchi* ou *Cakchi* se parle à *Coban* ou *Copan*, *San Augustin Lanquin* et dans la paroisse de *Santa Maria de Cahabon* (Province de la *Haute Véra-Paz*, rép. de Guatémala). C'est évidemment un idiôme du sous-groupe Guatémalien, et par ses lois phonétiques, il accuserait surtout une parenté avec le *Cakchiquel* et le *Zutuhil*. Ajoutons que le dialecte en vigueur à *Coban* semble un peu différent de celui qui est parlé à *Cahabon*.

IV° Le *Pokome* est le plus oriental des dialectes du sous-groupe en question et celui sans doute qui s'éloigne davantage du type primitif. Ce nom de *Pokome* n'est à la vérité en usage, ni chez les Indigènes, ni chez les écrivains Espagnols. Toutefois le nom de *Nim Pokom*, porté par une ancienne cité du Centre-Amérique, occupée par des populations faisant usage de l'idiôme dont nous venons de parler, nous autorise, ce semble, à créer ce nom pour les besoins de la cause. Le *Pokom* comprend deux dialectes; d'abord le *Pokomam*, en vigueur à *Amatitlan*, métropole de la Province du même nom (rép. de Guatémala) et plusieurs localités voisines, telles que *Pinula Mixco*, *Chalchuapa* et *Xilotépèque* dans la Province de *Jutiapa*; et ensuite le *Pokonchi*, langue des Indiens des paroisses de *San Cristobal Cajcoj*, *Tactic* et de bourgs de *Tamajù* ou *Tamahu* et *Tucurù* ou *Tucuruh*, dans la province de *Véra-Paz*. Autrefois le pays de *Tucuruh* était occupé par les *Tucures* ou *Tucurubs* (litt. en quiché *Hiboux*), qui lui laissèrent leur nom. C'était très probable-

ment une tribu de race Maya. C'est ce qu'a esterait cette qualification animale appliquée comme désignation ethnique. Nous verrions là une de ces traces de cette espèce de Zoolàtrie appelée Nagualisme. Elle était surtout florissante chez les peuples de civilisation Toltèque Orientale. Quoiqu'il en soit, la nation des *Tucurubs* fût, vers le VIe siècle de notre ère, expulsée ou soumise par la race qui occupe aujourd'hui cette contrée. En tout cas, le rôle assigné aux *Tucurubs* ou Hiboux, par le livre sacré, dans l'épisode de Hunahpuh et de Xbalanqué, prouve que les exploits, plus ou moins historiques des deux héros, doivent être placés avant cette époque.

V° Nous avons parlé des dialectes appartenant au sous-groupe occidental de la famille Mame-Huastèque. Il nous reste à dire un mot de ceux qui font partie du rameau oriental. Signalons en première ligne, le *Quélène*, le plus boréal de tous. Il est partagé en deux dialectes assez semblables ; le *Zotzile* ou *Zotzlem* parlé dans les villages situés à l'Ouest et au Nord-Ouest de *Ciudad Réal de Chiapas*, aujourd'hui *San Cristobal*. Les principales villes des *Zotziles* étaient *Chamulà*, appelée *Chamhò* dans leur langue, à trois lieues N.-O. de *San Cristobal ; Alanchan*, litt. en Zotzil « dans un ravin profond » aujourd'hui bourgade du nom de *San Burtolomé de los llanos* et *Volol Tulan* ou *Uolol Tulan*. Ces deux dernières localités se trouvaient situées au Sud-Ouest de *St-Cristobal*. Mais la métropole de la nation *Zotzile* était *Zotzlem* ou *Zotzil-là* litt. « demeure des *Zotzes* ou Chauves-souris.» Les Mexicains qui par la suite, ayant étendu leur domination dans ce pays, tenaient garnison à Zotzlem, pour surveiller les Chiapanèques demeurés indépendants, traduisirent le nom de la cité en question par celui de *Tzinacautlan*, lequel a dans leur langue la même signification. C'est le *Cinacantan* des créoles actuels. Il se trouve à deux lieues de *San Cristobal* et autant de *Chamhò*, à l'entrée même de la vallée, où est située la première de ces deux villes. Somme toute, la région occupée par les *Zotziles* était circonscrite par les montagnes de *Ghowel* ou *Ciudad-Réal*, le *Soconusco* au midi et les Chiapanèques proprement dits au Nord. Ajoutons que le *Zotzíle* moderne semble différer assez sensiblement de la langue antique.

Quant au second dialecte de la langue *Quélène*, c'est le *Tzendale* ou *Tzeldale* en vigueur à l'Est, au Sud et au Nord-Ouest de San Cristobal. Il s'étend depuis cette ville jusqu'auprès de *Tumbala*, à travers les montagnes avoisinant Palenqué. Là, il confine avec le Lacandon, dialecte Yucatèque.Les principales localités de langue Tzendale étaient *Socoltenango*, *San Bartolomé Sitapa*, *Simaghowel* et *Huéitéopan*. La métropole des Tzendales était, sans doute, *Ococingo* (En Mexicain *Ocotzingo*. litt. « auprès des nobles *Ocotes*, de la noble sapaie ») dont les ruines excitent aujourd'hui encore l'admiration des voyageurs. Les indigènes lui donnaient le nom de *Yaxbité*, litt. « ville du bois vert, des arbres verts » qui possède à peu près le même sens. Comparé au Maya dont il se rapproche à beaucoup d'égards, le Quélène offre cependant une physionomie moins primitive et des traces de remaniement postérieur. Il se parle exclusivement sur le territoire de la République Mexicaine.

VI° L'absence à peu près absolue de renseignements sur la langue *Chañabal* ne nous permet pas de préciser la place qu'elle occupe au sein de la famille *Mam-Huastèque*. Sa position géographique semble nous montrer en elle, un dialecte frère du *Quélène* ou de *Yucatèque*. D'un autre côté, quelques particularité phonétiques paraîtraient la rapprocher du *Pokome*, auquel cependant elle est loin de confiner. Effectivement, le *Chañabal* se trouve en vigueur dans la Paroisse de *Comitan* (en Mexic. *Comitlan*, litt. auprès du *Comitl* ou vase), dans la province de Chiapas, à 15 lieues environ au Sud de *San Cristobal*. *Comitan* est aujourd'hui encore une ville importante, située aux confins du Mexique et du Guatémala. Elle portait en Chañabal, le nom de *Balum-Canan* ou les neuf étoiles.

VII° Nous arrivons au représentant le plus considérable du sous-groupe oriental, et par l'étendue du territoire qu'il occupe et par le degré de civilisation auquel étaient parvenues, au temps de la découverte, les nations qui le parlaient. Nous voulons parler du *Yucatèque*. Moins primitif de formes que le *Quiché* et surtout le *Mam*, il l'est cependant plus que le *Tzendale* et le *Huastèque*. Il se partage en plusieurs dialectes. Le principal est le *Maya* en vigueur dans toute la Péninsule de *Yucatan*. Il devait s'étendre jadis dans

les régions circonvoisines et les antiques habitants de Palenqué faisaient certainement usage, soit du Maya proprement dit, soit d'un dialecte extrêmement rapproché. En dehors de la Péninsule le Maya est, ou du moins était, encore en vigueur chez les *Quiachés*, lesquels habitaient entre le pays des *Itzaës* et le *Yucatan*, tout près d'*Ococingo* et des ruines de *Palenqué*, au Nord et au Nord-Est du lac de *Peten*. Une de leurs tribus portait même, comme les sujets de Votan, le nom *Tzendale* ou *Lacandon* de *Chanes* ou serpents.

Mentionnons comme second dialecte du Yucatèque, le *Lacandon* en honneur chez les *Itzaës* et les *Lacandons* propres ou *Lacantuns*, au Sud du grand lac de Peten. Ensuite arrive le *Chol* confondu, ce semble, sans motif suffisant, par M. l'Abbé Brasseur avec le *Chorti*. Le *Chol* commence à environ 23 lieues Est de *Cahabon*. Il était répandu notamment chez les *Mopans*. Quant au *Chorti*, dernière branche de l'idiôme Yucatèque, il florissait dans toute la province de *Chiquimulà* (rép. de Guatémala) jusque sur les rives du golfe de *Honduras* et les bords du *rio Polichic*. Au reste, le caractère du *Maya* a quelque chose de plus archaïque que celui des dialectes congénères, ce qui semblerait prouver que la race Yucatèque est entrée dans la Péninsule et pays circonvoisins, par la côte de la mer des Antilles et les bouches de l'Uzumacinta. Remarquons que, par un heureux hasard, le Maya s'est maintenu, malgré la conquête Espagnole, dans presque toute la presqu'île du Yucatan. Il n'y a guères que les villes d'une certaine importance, où il ait été vaincu par les progrès du Castillan. Là même où il continue à subsister, le Maya, comme la plupart des autres dialectes indigènes, n'en a pas moins subi, d'une façon éclatante, l'influence de la langue des dominateurs. Chargé d'éléments et de formes Espagnoles, le Maya moderne est à l'ancienne langue du pays à peu près dans le même rapport que le Romaïque des Grecs actuels à l'idiôme d'Homère ou de Périclès.

VIII° Enfin, nous en arrivons au dernier des représentants de la famille *Mame-Huastèque*. C'est le *Huastèque* ou *Cuexteca* partagé au moins en deux dialectes, sans doute, assez différents l'un de l'autre. Sans entrer dans des digressions qui nous entraîneraient trop loin,

sur l'époque à laquelle il se détacha de la souche commune, bornons-nous à rappeler qu'il est en vigueur exclusivement au Mexique, dans la province de *Tamaulipas*. Comme le Moldo-Valaque en Europe, il se trouve séparé des membres de sa propre famille, par des dialectes d'origine différente. C'est vraisemblablement celui qui a subi les plus profondes altérations. Quelques-unes de ses lois phonétiques accuseraient un rapport intime entre lui et le Yucatèque. Toutefois, il paraîtrait se rattacher à une forme de ce dernier idiôme plus archaïque que celle même qui se parlait au temps de la découverte. Il est, en tout cas, bien remarquable que les deux groupes dialectiques de la famille Mame-Huastèque fussent parlés par des peuples appartenant chacun à un système de civilisation différent. Celle des Toltèques orientaux dominait chez les Yucatèques et sans doute aussi chez les Huastèques. Quant aux Quichés et Cakchiquels, ils étaient Mexicains ou Toltèques occidentaux par leurs mœurs, leurs croyances et leurs institutions. Ceci pourrait nous faire croire que la séparation des ancêtres de toute la race en deux groupes eût lieu dans des régions bien distantes du Centre-Amérique et situées beaucoup plus au Nord, et que chacun de ces derniers suivit un itinéraire distinct dans ses pérégrinations. La cause primordiale de cette séparation n'aurait-elle pas été quelque schisme, quelque divergeance en matière de croyance? Ce fut, peut-être, à un motif analogue, que durent naissance les deux courants de migration Indoue et Iranienne qui entraînèrent la race Aryenne, d'un côté, sur les grèves du Golfe Persique, de l'autre sur celles du Gange. Ajoutons enfin que, malgré l'importance du rôle joué dans l'histoire antique du Nouveau Monde, par les nations dont nous nous occupons, l'extension de leur domaine philologique ne fût jamais des plus considérables. La région où se parlent des dialectes de la famille Mame-Huastèque présente une surface beaucoup plus restreinte que celle où nous rencontrons en vigueur les dialectes Mexicains ou Algiques. Le nombre des hommes qui les parlent ne dépasse point, n'atteint même pas sans doute deux millions, ce qui ne laisse pas que d'être considérable pour l'Amérique. Au moment de la conquête Espagnole, il était, sans doute, beaucoup plus élevé.

CHAPITRE PREMIER

VALEUR DES LETTRES

1° VOYELLES. Ces idiômes possèdent les sons représentés par nos lettres A, E, I, O et OU. Nous n'avons constaté l'existence chez eux, ni de l'U français, ni de notre son EU. La distinction entre les brèves et les longues semble des plus marquées, phénomène qui, au reste, se manifeste souvent dans les langues des régions tropicales, appartenant aux familles les plus diverses. M. l'Abbé Brasseur observe qu'en Maya, il existe encore une autre nuance de son pour chaque voyelle, suivant qu'elle est prononcée pure ou avec une sorte de nasalisation que l'usage seul peut faire connaître. Quelque chose d'analogue existe en *Othomi* et sans doute aussi en Guatémalien. Toutefois, cette modification phonétique semble n'être point marquée dans l'écriture. Il n'en est question ni dans *l'arte del Idioma Maya* du Père Beltram, ni dans les *Éléments de la langue Maya* que vient de publier M. l'Abbé Brasseur. Nous avons donc droit de laisser de côté une particularité à laquelle, ni les érudits Européens, ni les indigènes eux-mêmes ne semblent attacher beaucoup d'importance. Il ne s'agit évidemment ici que d'une nuance phonétique à peu près imperceptible. Les voyelles finales ne sont jamais muettes comme le sont parfois l'*e* final du Français, l'*o* du Castillan, etc.

Voici de quelle façon ces sons sont rendus depuis l'introduction de l'alphabet latin. Le A et le E correspondent aux mêmes lettres de ce dernier ; nous n'aurons par conséquent, rien à en dire. Le son de l'I est rendu le plus ordinairement par un I, mais quelquefois aussi au moyen d'un Y. Cet Y est toujours voyelle dans les divers dialectes de la langue guatémalienne, lorsqu'il est final ; aussi prenons-nous le parti qui nous paraît le plus logique, malgré l'exemple contraire de certains auteurs, de le remplacer régulièrement par un I. Nous écrirons donc *Cai* et non *Cay*, terme qui signifie *deux* en Cakchiquel. Nous verrons qu'il n'en est pas de même en Maya.

Dans *Cay*, poisson, chez ce dernier dialecte, la lettre finale a, nous le verrons, un son différent. Beltram nous apprend que le Y isolé du Maya n'est, lui aussi, autre chose qu'un I. Il en est de même le plus souvent du Y médial de cet idiome. Toutefois M. l'Abbé Brasseur nous fait remarquer que d'ordinaire le Y voyelle a en Maya un son un peu plus accentué que celui du I simple, qui serait toujours bref. Inutile d'ajouter que dans tous ces dialectes, le AI ne prend jamais, comme en Français, le son de E. Le son du O est en Quiché, en Maya et en Huastèque, ordinairement le même que dans l'alphabet latin. Toutefois s'il est final, on le rend en Maya et en Quiché par un U. Le terme *Ahau* litt. « porte-collier » et par suite « chef, prince » dans ces deux idiomes se prononcera donc comme s'il y avait *Ac'hao*. Dans les autres cas, la combinaison AU y sonne toujours comme notre AOU, AO et ne devient jamais O comme en Français. Dans tous ces idiômes, le U a régulièrement le même son qu'en Castillan, celui de notre diphthongue *ou* dans *loup*, *amour*. Il convient toutefois de faire quelques exceptions. Suivi d'un E et précédé d'un Q, le U Quiché ne se prononce pas plus qu'il ne le fait en Espagnol et en Français, ainsi qu'il sera expliqué tout à l'heure. Le U initial du Maya, lorsqu'il précède une autre voyelle, possède d'ordinaire un son interflatile dont nous parlerons plus loin. Lorsqu'il est signe du pronom de la 3e personne, il reste quelquefois purement et simplement un OU voyelle ; p. ex. dans *Uakal* ou *U-akal*, son bassin, son aiguade. Nous verrons plus loin dans quel cas, le U Maya est employé comme représentant du *W* semi-voyelle de l'Anglais.

La longueur des voyelles n'est pas toujours, dans ces idiomes, marquée par l'écriture. Les procédés d'ailleurs varient d'un dialecte à l'autre, au gré des écrivains. M. l'Abbé Brasseur ne la marque point pour la langue guatémalienne, parce qu'à cet égard, les différences de prononciation sont trop nombreuses et que la lettre longue dans un village, peut se trouver brève dans le village voisin. Quelques auteurs indiquent en Maya, la voyelle longue en la redoublant ; d'autres ne la distinguent par aucun signe particulier, et elle correspond normalement à la voyelle simple du Quiché. C'est ce dont on pourra juger par le tableau suivant.

FR.	M.	Q
Arracher, déraciner .	*Hoóc, hóc* . .	*hoc*, défricher
Assembler, rassembler	*Moól, Mol* . .	*Mol*
Beaucoup.	*Yaab, Yàb*	
Calebasse, tortue . .	*Coòc, Coc* . .	*Coc*
Caractère (d'écriture).	*Uooh.* . . .	*Vuh* (livre
Embrasser	*Meék, Mek* . .	Me^{C}_{C}
Enceinte, retranchement.	*Zóoy, Zooy. Zoy*	
Entrelacé.	*Tzuùl, Tzul.* .	*Tzul* (dormir entrelacés)
Feu.	*Kâak, Kàk* . .	${}^{C}_{C}a^{C}_{C}$
Garçon	*Paàl, Pàl*	
Jouer d'un instrument.	*Pàax, pax*	
nom d'un jour de la semaine	*Been, Ben*	
Onction.	*Naàb, Nab* . .	*Nab* (fard pour les femmes)
Pierre à broyer le grain	*Caà*	*Ca*
Poids (Enfant par rapport à la mère). . .	*Aal, Al.* . . .	*Al*
Protection.	*Boóy, boy* . .	*boy* (envelopper)
Quadrupède	*Xaàc, Xàc Xac*	
Que, quoi ?	*Bàax, Bàx ?* .	*Bax ?*
Sanglier, Porc sauvage	*Aac, Ac* . . .	*Ac*
Singe (petite espèce de)	*Màax.* . . .	*Max, Maxan*
Terre	*Luùm, Lùm.* .	*lum* (Amonceler de la terre)
Verre	*Zaaz, Zaz*	
Vert, nouveau . . .	*Yaàx, Yaax, Yax.*	*Rax* (vert)
Voie. Chemin . . .	*Beel, Bel*	

M. l'Abbé Brasseur nous apprend, d'après le P. Gabriel de Bonaventure, que « cette répétition de la voyelle passait pour donner « beaucoup de grâce et d'élégance à la période. Toutefois, à en juger « par les anciens écrits, on ne l'employait qu'avec beaucoup de

« réserve et de sobriété. *Ruz* au contraire en use presqu'à chaque «pas et écrit les mêmes mots alternativement avec une ou deux « voyelles. C'est ainsi que *bàx* devient *bàax* : que *bàl* devient *bàal* ; « *kàk, kàak* ; *tàl, tàal.* En accentuant la première des deux voyelles, « dans les vocables où elles sont doublées, nous avons suivi le «régle adoptée généralement aujourd'hui. Nous ajouterons que « toute voyelle doublée ou accentuée, demande à être prononcée « avec beaucoup plus de force que la voyelle simple sans accent, « l'accent ou le redoublement de la voyelle radicale amenant parfois « des nuances sensibles dans la signification des vocables. »

Faisons observer que ce changement de sens dont parle M. l'Abbé Brasseur semble assez exceptionnel. Cependant on en rencontre quelques exemples dans les divers idiomes de la famille ; p. ex. Q. *Xe*, vomir et *Xee*, vomissement etc.

Dans les exemples ci-dessus donnés des voyelles doubles, on n'a point rencontré la combinaison I*i*. C'est qu'en effet le I*i* ou I*j* des anciens écrivains du Yucatan ; I ou Y des modernes paraît correspondre quelquefois au I long, mais avec une nuance de son spéciale, dont il sera dit un mot tout-à-l'heure.

Dans quelques idiômes de cette famille où l'emploi des lettres doubles n'est point reçu, on paraît se servir du H suivi d'une consonne, mais précédé de la voyelle, afin d'allonger cette dernière. p. ex. C G. *Cohc*, calebasse ; M. *Coóc*, *Coc* ; Q. *Coc*.

II° SEMI-VOYELLES. Ces idiômes possèdent les deux sons semi-voyelles *y* ou *l* mouillée comme dans nos mots *yeuse*, *tailler* et *ou*, comme dans *ouate*. Ne connaissant point le son de l'*u* français ils ne peuvent naturellement point avoir non plus de semi-voyelle telle qu'elle existe dans nos expressions, *fuir*, *suivre*, *puer*, *ruer*, *suer*, *tuer* etc.

Le Y est toujours semi-voyelle en Quiché, lorsqu'il est au commencement d'une syllabe ; nous avons vu qu'il en était autrement, s'il se trouvait à la fin. Le Y Maya a la même valeur semi-vocalique, s'il précède une autre voyelle et quelquefois, mais plus rarement, lorsqu'il est au milieu d'un mot. Dans les autres cas, c'est un I plus ou moins fortement prononcé. Les anciens écrivains rendaient, nous l'avons déjà dit, le Y semi-voyelle par *Ii* ou *Ij*. Vraisembla-

ment, il correspondait quelquefois au son *iy* ou *i* mouillé que l'on trouve p. ex. dans l'Italien *Maria* ; pr. *Marïa* ou *Mariya*.

Nous n'entretiendrons point ici le lecteur du *Y* barré des Mayas. C'est une simple abréviation orthographique pour la préposition *yetel*, par, avec. On pourrait comparer ce signe au *K* barré du Bas-Breton, lequel remplace la particule *Ker*, chez, auprès.

Quant à la demi-voyelle OU, elle est en Quiché rendue par le *v* ou le *u* précédant une autre voyelle ; p. ex. dans *vatch*, visage ; pr. *ouatch*. Toutefois si la lettre *u* se trouve précédé d'un *Q*, elle n'a pas plus de son par elle même qu'elle n'en aurait p. ex, dans l'Espagnol *Quebrado* ou le français *quérir*. Ainsi l'on prononcera *quel*, pierre plate ; *quem*, toile, tisser, comme s'il y avait *gkel* ou *kkel*, *gkem* ou *kkem*. Parfois le E qui suit est marqué d'un tréma, pour indiquer que le son de cette lettre ne se confond point avec celui dela précédente ou peut-être qu'il est ouvert. Tel est p. ex. le ca pour *quëh*, cerf ; pr. *gkeh* ou mieux *ghèc'h* (en Maya *Ceh*). Ajoutons que le plus souvent, l'on omet ce *u* aphone, après le Q p. ex. dans *qax*, chagrin ; *qel*, perruche ; *qil*, frère ; *qop*, couper, etc, etc.

En Maya, le U a quelquefois une valeur analogue à celle du W anglais dans *William*, *well*, lorsqu'il est suivi d'une autre voyelle ; p. ex. dans *uah*, clouer, *uinic*, homme ; pr. *wac'h*, *winik*. Mais le plus souvent, même dans ce cas, il a un son interflatile dont nous nous occuperons en parlant des consonnes. Nous avons déjà vu que parfois, même suivi d'une autre voyelle, il reste lui-même voyelle.

Le V n'existe point en Maya, au moins chez Beltram et les auteurs qui l'ont suivi. Comme on le verra tout à l'heure, il est remplacé par un B. L'emploi du V semble en Tzendale à peu près le même qu'en Quiché. Il faudra donc prononcer *Valum*, *Votan*, comme s'il y avait *Waloum*, *Wotan* ou *Wotane* (avec *e* muet). Galindo rend ce même V semi-voyelle soit par un W soit par un U en Cakgi ; p. ex. dans *wakki*, six ; *vukú*, sept (pr. *woukoú*).

III° CONSONNES. Le système des consonnes dans les idiômes de ce groupe, nous offrira plusieurs particularités assez curieuses ; la plus considérable est, sans contredit, l'emploi des détonnantes que nous retrouvons en Othomi, en Quichua et peut-être dans bien

d'autres encore des idiômes intertropicaux. Elles ne se rencontrent guères en Quiché comme en Huastèque que pour les gutturales et peut-être les chuintanies. La gamme serait plus complète en Maya, et les détonnantes y peuvent être palato-dentales ou labiales, peut-être même interflatiles. La présence de ce groupe de sons constitue sans aucun doute la principale des difficultés que doit vaincre celui qui veut arriver à prononcer correctement le Quiché ou le Yucatèque. Pour rendre la chose aussi claire que possible, disons que le son de détonnantes est à très peu de chose près celui d'une consonne douce suivie d'une forte de même nature. On pourra donc comparer la gutturale de cet ordre à un G suivie d'un K (*gk* ou *gc*) ; la labiale à un B suivi d'un P (*bp*) etc.

Il conviendra de signaler également dans ces dialectes, sinon l'absence totale, du moins la rareté des douces. Le D p. ex. n'y est point connu, ou si on le rencontre dans quelques manuscrits, l'on ne doit le considérer que comme une fantaisie de copiste ou une véritable faute d'orthographe. Le Quiché et le Maya possèdent bien la lettre B, mais dans le premier de ces idiômes, il permute fréquemment, comme nous l'apprend Ximenes, contre le P avec lequel il se confond sans doute phonétiquement ; p. ex. dans *bit* ou *pit*, embryon, petit enfant.

Le son du V ne paraît point non plus se rencontrer, si ce n'est peut-être en Maya, et encore est-ce là, comme nous le verrons tout à l'heure, une chose bien douteuse. Nous n'avons trouvé nulle part trace d'aspirées, sauf pour les gutturales.

Les gutturales sont en Quiché les suivantes C ou K, H, G', Q et R ; en Maya C, H et K ; en Huastèque, C, K ou QU et H.

Le C dans tous ces dialectes est, sans exception, dur et équivant à notre K. Il faudra donc prononcer le Mam *Canil,* serpent ; le Quiché *Camé*, mort ; le Maya *Uinic*, homme, comme s'il y avait *Kanil*, *Kamé*, *Winik*. Les sons du C et du K se confondent en Guatémalien. Si Florès emploie quelquefois cette dernière lettre pour le dialecte Cakchiquel, ce n'est point pour un motif phonétique, mais simplement pour distinguer certains mots différents par le sens, bien qu'identiques à l'oreille. Tel est le motif qui a décidé M. l'Abbé Brasseur à conserver cette dernière lettre. Son remplacement par

le C dans tous les mots d'origine Guatémalienne nous semble donc une simplification utile. La tendance monosyllabique de tous ces idiômes rend en effet les homophones trop fréquents, pour que nous puissions espérer les distinguer orthographiquement.

Le H n'est autre en général ; que le *C* aspiré, équivalent au *Ch* Allemand dans *Buch*, livre : au *C'h* Breton dans *Marc'h*, cheval, à la Jota ou *X* des Espagnols dans *Xérès*, *lisonjo*, enfin au X grec dans Χεῖρ Il conviendra donc le prononcer le Quiché *cahib*, quatre ; le Maya *Ahpolche*, Charpentier, comme s'il y avait *Cac'hib*, *Ac'-hpolché*. Le H affecte, on le voit, un son tout différent, lorsqu'il est précédé d'un C. Il en est de même s'il se trouve placé après un T. Nous en parlerons tout à l'heure. M. l'Abbé Brasseur, dans ses *éléments de la langue Maya*, distingue le *H* ou *h* barré (lettre aspirée) du *H* ou *h* simple exprimant notre *h* muet. Ceci nous paraît une superfétation, nous supprimerons cette lettre partout où elle elle est aphone et la rendrons simplement par H, toutes les fois qu'elle est aspirée. C'est au reste ce qu'a fait, nous apprend M. l'Abbé Brasseur, Antoine Gabriel de Bonaventure, l'inventeur du *h* barré, dans les derniers exemples par lui rapportés. Son exemple sur ce point fut suivi par Beltram et les grammairiens plus récents. En outre cette *h* muette tombait même dans l'écriture, lorsqu'elte était précédée des affixes pronominales vocaliques. On disait p. ex. *Halmahthanil*, commandement et *Ualmahtanil*, mon commandement ; *Aualmahthanil*, ton commandement, *Yalmahthanil*, son commandement. En un mot, les verbes et noms commençant par la muette en question suivaient les règles propres aux termes à voyelle initiale. Au contraire, ceux ayant le *h* barré ou aspiré pour première lettre, étaient traités de la même façon que les autres mots commençant par une consonne. C'est-à-dire que nous les trouvons caractérisés par l'emploi des formes pronominales *In*, *a*, *u*, citons p. ex. *haueçah* cesser ; *In haueçah*, je cessai ; *hetz* ou *hetz*, diminuer le fardeau ; *In hetzah*, je diminue le fardeau.

Dans son vocabulaire général de la langue Maya, M. l'Abbé Brasseur ne conserve le *h* barré que pour les détonnantes *th*, *ch*, mais à quoi bon ? la nature spéciale de son n'est-elle pas bien

suffisamment indiquée par le groupement même de consonnes?

Dans les divers dialectes Guatémaliens, aussi bien qu'en Cakgi, les missionnaires et anciens écrivains rendent la gutturale détonnante par deux c superposés. Pour faciliter l'impression, M. l'Abbé Brasseur a substitué à ce signe un G. Nous aimons mieux en revenir à l'usage du pays. Ce même son est représenté en Maya, par un K. Les auteurs Espagnols se sont généralement montrés fort embarrassés pour indiquer la nature d'une lettre n'ayant point d'analogue dans leur langue. Ximenès nous dit qu'elle se prononce en faisant entendre comme un coup de castagnette, dans le gosier et qu'elle est extrêmement gutturale. M. l'Abbé Brasseur déclare, dans son abrégé de grammaire Maya, qu'on ne peut la connaître que par l'usage. Le P, Beltram tente d'en donner une explication moins sommaire. « La lettre *K*, dit-il, presque gutturale, est formée au moyen d'une répercussion violente qui prend naissance « près de la luette. Il est peu facile, d'expliquer en quoi elle con- « siste. Pour la prononcer, il faut arquer un peu la langue, de « sorte que la pointe en soit recourbée jusqu'au filet, mais sans « aller au point de le toucher. En revanche, la langue devra toucher « les dents de la mâchoire inférieure, à leur racine, et l'arc qu'elle « forme aura également à toucher, un peu, la partie la plus pro- « fonde du palais. En même temps, elle expulsera avec force, un « léger filet d'air, mais sans faire entendre de son articulé. C'est « ainsi que l'ânier excitant ses bêtes, profère une sorte de bruit « guttural, non susceptible d'être rendu dans l'écriture. Il y a « toutefois cette différence à signaler que l'ânier attire l'air en de- « dans de la bouche, par le mouvement de l'un des côtés de la lan- « gue. Au contraire, le Yucatèque projette l'air en dehors, sans le « lancer de la bouche. Ce mouvement est produit en se servant de « la surface de la langue et donnant une petite impulsion. Au nom- « bre des mots dans lesquels figure le *k*, citons *kák*, feu ; *kekem*, « pécari, cochon sauvage ; *kik*, sang ; *kokel*, sonner ; *ku*, dieu. »

La lettre du Q du Quiché donne lieu aux mêmes difficultés. Ximenes déclare qu'isolée, *id est* non suivie d'un U, elle équivaut à un C (dur) prononcé avec force et un peu bref ; M. l'Abbé Brasseur la compare au G, quant à la difficulté éprouvée par les étran-

gers d'en saisir la prononciation exacte. Suivant toutes les apparences, le Q et le G servent à rendre un seul et même son. Si par hasard, il y avait entre eux, la moindre différence, elle serait bien légère. Ce qui achèverait de le prouver, c'est que le K du Maya permute aussi bien avec le Q qu'avec le G Ex.:

FR.	Q.	M.
calebasse (esp, de) . .	*guum*	*kum* (sorte de grand vase)
époux	*qulel*	*kulel* (seigneur, prince)
feu	*gag* .	*kák*
jaune	*gan* .	*kan*
jour, soleil.	*gih* .	*kin*
main.	*gab* .	*kab*
œsophage	*go* .	*ko*
plume (verte). . . .	*gug* .	*kuk*
presser (entre les mains).	*gut* .	*kut* (écraser)
sang.	*gig* .	*kik*
troubler, renverser . .	*gil* .	*kıl* (tourmenter, faire souffrir.)

Au contraire, le Q Quiché, suivi d'un U, précédant lui-même un E ou un I paraîtrait se rapprocher davantage de la gutturale forte, avec laquelle il se confond peut-être. Ximènes nous dit qne, dans ce cas, il se confond avec le Q du Castillan. Aussi permute-t-il avee le C Maya. Ex :

FR.	Q.	M
cerf, chevreuil. . . .	*quĕh* (ck. *quec*, *cec.*)	*ceh*
semblable, de même que	*que*.	*ce*, ressemblant, ensemble

La gutturale nasale ordinairement rendue en Français par un GN ; p. ex. dans *campagne*, *teigne* et en Castillan par un N tildé semble étranger à tous ces dialectes, sauf peut-être le Chañabal.

Quant au R ou gutturale liquide, elle n'offre rien de particulier et se prononce sans doute comme en Français. Nous n'avons point rencontré ce R double qui sonne si durement en Castillan. Signalons toutefois l'absence du R dans les dialectes du groupe Yucatè-

que, (Maya, Huastèque, Tzendale) sauf le Chorti. Encore, n'est-il point primitif dans ce dernier idiome ; il y tient la place d'un ancien L. C'est-ce que nous nous efforcerons d'établir tout-à-l'heure.

Les palatales sont en Quiché T, L, N, auxquelles s'ajoute en Maya TH. Le T a le même son qu'en Espagnol et en Français. Quant au L, il offre ceci de remarquable que même redoublé, il ne se mouille jamais comme dans l'espagnol *llano*, *lluvia*, mais se prononce comme dans le latin *bellum*, *tellus*. Le N est également notre lettre française. Quant au TH, il était écrit autrefois par TT. D'autres auteurs l'ont rendu par le T suivi d'un H barré. C'est la détonnante de l'ordre des Palatales. Le P. Beltram nous dit qu'on « la prononce en ouvrant un peu les dents et les lèvres, et appli- « quant, puis appuyant la pointe de la langue contre le palais et « les dents de la mâchoire supérieure. Ensuite l'on expulse l'air « avec assez de force pour rejeter la langue contre le fond de la « bouche. Cet air renvoyé doit frapper la lèvre supérieure, en de- « dans, de manière à se trouver expulsé entre les jointures des « dents. » M. l'Abbé Brasseur s'exprime d'une façon à la fois plus concise et plus claire en nous disant que le *th* « se prononce en « frappant vivement et avec rapidité, les dents ou les gencives « d'en haut du bout de la langue ; p. ex. dans *thuchtál*, s'accrou- « pir » et il l'identifie à *th* anglais. Il est vrai que dans d'autres parties de ses écrits il n'est point d'accord avec lui-même sur les analogues que ce son Yucatèque peut avoir dans nos idiômes d'Europe. Ailleurs il nous déclare qu'il n'a *aucune* ressemblance avec celui du θ grec. Le fait est que le *th* Anglais, identique le plus souvent au θ des Grecs est une aspirée, genre des lettres qui, nous l'avons déjà dit, fait défaut aux alphabets Centre-Américains, tandis que le *th* Maya constitue une détonnante et les sons de cette catégorie n'existent, croyons-nous, dans aucun idiôme Européen. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le *th* est phonétiquement moins éloigné du *th* Anglais que de notre *t*.

Les dialectes de la famille Mame-Huastèque ne paraissent posséder qu'une seule sifflante proprement dite, c'est le Z ou Ç correspondant à notre S dur au commencement d'un mot, p. ex. dans *sabot*, *sourd*, ou à notre C doux devant *e* et *i*, p. ex. dans *cétoine*,

cilice. L'emploi du Z a généralement prévalu tant en Quiché qu'en Maya. Néanmoins, Gabriel de St-Bonaventure faisait usage du Ç.

Les Chuintantes sont plus nombreuses. Citons en premier lieu le Tz ou mieux tz. En Quiché et en Huastèque, il équivaut à un T suivi d'un S gras. C'est-à-dire que cette dernière lettre se prononce la langue entre les dents et touchant de sa pointe la lèvre supérieure. En Maya, le Tz a un double son, tantôt il correspond à un T suivi d'un S ordinaire et tantôt à un T suivi d'un S gras. Dans ce dernier cas, Beltram écrit les deux lettres liées ensemble. C'est Gabriel de St-Bonaventure qui le premier introduisit cette combinaison de consonnes dans l'alphabet Maya.

La lettre ɔ (c retourné) paraît être la détonnante du Tz. Elle est spéciale au Maya. Beltram nous apprend, en effet, qu'elle se prononce « en ouvrant un peu les lèvres et les dents, collant « doucement la langue au palais et plaçant sa pointe à la nais- « sance des dents supérieures. De la sorte, l'air en s'échappant « par les jointures des dents, abaisse la langue qui se trouve ten- « due et la pointe touchant aux dents de la mâchoire inférieure. » Quelquefois Pio Perez remplace cette lettre par un Dj. p. ex. *Djïb* pour *ɔib* écrire, mais c'est là un usage qui n'a point prévalu et les typographes en sont revenus au ɔ fondu exprès, pour les livres imprimés en langue Maya.

Le X en Quiché, en Maya et en Huastèque répond à notre CH français dans *chat*, *chétif*, *chiffon*. Ce son n'existe point en Castillan pur, mais, en revanche, le *Gallego* ou dialecte Gallicien l'emploie généralement à la place de la *jota* ou du X Espagnol. Or, la plupart des colons qui s'établirent dans le Sud du Mexique et l'Amérique Centrale étaient d'origine Gallega. Tel est, sans doute, le motif pour lequel cette lettre gutturale, aspirée en Castillan, fut employée au Guatémala, comme représentant une chuintante.

Quant au CH, ce n'est en Maya et en Quiché, autre chose que notre *ch*, précédé d'un *t*, que le C Italien suivi d'un I ; p. ex. dans *Città*, *civilisatore*. On le retrouve en Quiché, en Maya, en Tzendale, mais il paraît faire défaut en Huastèque.

Enfin, le CH barré, vingt-troisième lettre de l'alphabet Maya, et spéciale à cette langue, constitue la détonnante du son précédent.

Beltram nous dit qu'on le prononce « en appuyant avec quelque « force, la pointe de la langue contre le palais, à peu près vers la « naissance des dents supérieures, puis on chasse l'air un peu plus « violemment que si l'on voulait prononcer la lettre précédente. « Cet air pousse la langue et la fait s'abaisser. Celle-ci toutefois ne « doit pas toucher le fond de la bouche ni les dents. » Dans les anciens ouvrages, le CH barré s'écrivait comme un CH simple et la distinction de ces deux sons ne se trouvait marquée par aucun signe orthographique. Nous le rendrons comme l'a fait quelquefois M. l'Abbé Brasseur par un *c* cédille suivi d'un *h*.

Passons maintenant aux Labiales. Dans tous ces idiomes le B, le P, le M sonnent comme en Français. Le F n'existe pas, si ce n'est dans quelques mots pris à l'Espagnol, p. ex. *Xfil* nom de femme pour *Felipa*. En tout cas, il ne fait pas plus partie de l'alphabet Indigène que le W adopté pour quelques mots d'origine Anglaise, tels que *whist*, *whisky* ne fait partie de nos lettres, que le ζ grec ne fait partie de l'alphabet Etrusque. Quant au V, nous l'avons déjà dit, c'est une voyelle ou une semi-voyelle, mais on ne peut la considérer comme une consonne labiale. Il est vrai que cette lettre a été employée en Maya, par quelques vieux auteurs, pour rendre un son que Beltram compare à celui du V Espagnol, dans *vela*, *vivir*. On sait toutefois que les Castillans, comme les Gascons, confondent souvent le B et le V à la prononciation (*felices Vascones*, dit Scaliger, *quibus vivere est bibere*, et l'on se rappelle le coq à l'âne d'un Espagnol, peu versé dans la langue française : *mon veau-frère est devenu bœuf*.) Il est donc vraisemblable qu'ici Beltram veut parler simplement de notre lettre B. Le V consonne étant étranger à tous les autres dialectes de la famille, c'est un motif grave de penser qu'il n'existe pas non plus en Maya.

En revanche, le *U* Maya suivi d'une voyelle possède souvent, mais non toujours, un son fort doux et à peine perceptible à l'oreille, p. ex. dans *uicin*, mon frère ; *uah*, pain. Beltram nous rapporte qu'on le fait entendre sans le rapprocher ni serrer les lèvres. Il pourrait, suivant toutes les apparences, être comparé au F interflatile du Néerlandais, au Φ ou φ des anciens grecs, indiqué par Quintilien comme n'ayant rien de la nature dure et sifflante du F

latin. Ce phonème fait d'ailleurs complètement défaut en Français.

Reste enfin le P barré ; il est rendu par Beltram sous la forme de deux *p* ayant chacun une barre à la queue. C'est la détonnante labiale, spéciale au Maya. D'autres auteurs la rendent par un double *p*, mais l'usage du *p* barré a prévalu. Afin de ne point faire usage d'un nouveau caractère typographique, tenons-nous en simplement au *p* double. C'est d'après Beltram notre labiale tenue de l'ordre des fortes, prononcée les dents un peu ouvertes et les lèvres serrées, en chassant l'air par un mouvement rapide, sans remuer la langue. M. l'Abbé Brasseur croit trouver une allusion au son qui lui était affectée dans le caractère de l'écriture calculiforme au moyen duquel on la rendait. C'était, nous dit-il, une sorte de « figure aux lèvres comprimées, dont l'idée se retrouve « en entier dans un profil à la joue enflée par l'air qu'on retient « violemment. De là, le vocable *ppool*, pour une ampoule, par imi-« tation de la joue gonflée ; *ppulux*, pour une vessie ; *ppa*, pour « toute sorte de courbe, formée par un gonflement quelconque ; « *ppu* (*pou*) pour la joue même ; *ppul*, pour une cruche ; *ppùc*, pour « la montagne, qui n'est autre chose au Yucatan, qu'une série de « mamelons gonflés comme des joues ; *puùz*, pour une bosse, etc. »

Voici maintenant le spécimen de l'alphabet, tel qu'il a été adopté en Quiché et en Maya, par les savants Indigènes et les missionnaires, et tel que nous l'employons dans le cours du présent travail.

Q.	M.	Valeur des lettres
A, a	A, a	A
B, b	B, b	B
C, c	C, c	C dur, K
E, e	E, e	E
G, g ou $^{c}_{c}$		K détonnant
H, h.	H, h	K aspiré, X grec
I, j.	I, j	I
	J, j (précédé de I).	Y, L mouillée
K (se confond avec le C), k	K, k	K détonnant

Q.	M.	Valeur des lettres
L, l. . . .	L, l	L
M, m . . .	M, m.	M
N, n . . .	N, n	N
O, o . . .	O, o	O
P, p . . .	P, p	P
Q, q . . .	. . . .	K détonnant et K simple, s'il est suivi d'un *e* ou d'un *i*
R, r. . . .	. . . .	R
T, t. . . .	T, t.	T
U, u. . . .	U, u (quelquefois interflatile) . . .	OU, W
V, v. . . .	. . . .	W
X, x . . .	X, x	CH français dans *chat*, *chêne*
Y y, . . .	Y, y	I, Y (semi-voyelle)
Z, z, (Ç, ç) .	Z, z, (Ç, ç)	S français dans *soin*, *serrer*
Tz, tz . . .	Tz, tz	TS (avec S gras)
	Ɔ, ɔ (DJ de Pio Perez) . . .	TS détonnant
CH, ch. . .	CH, ch.	TCH, C italien dans *civiltà*
	CH, ch barrés ou ÇH çh	TCH détonnant
	PP, pp ou P et p barrés	P détonnant
	Th, ch barrés ou non barrés (autrefois, TT) . .	T détonnant

Faisons remarquer que tous les auteurs n'étant point d'accord entre eux sur l'ordre à assigner aux divers caractères dans la série des lettres, nous avons adopté celui qui nous a paru le plus clair et le plus facile.

Le tableau suivant fera connaître la Classification des sons dans ces divers idiomes.

I° *Voyelles* A, E, I ou Y, O, U et V.

II° *Semi-Voyelles* I, Y, II ou IJ et U ou V.

Tableau des Consonnes dans le groupe Mam-Huastèque

		GUTTURALES	PALATO-DENTALES	SIFFLANTES	SPIRANTES	CHUINTANTES	LABIALES
Muettes et sibilantes	*Douces*						B
	Fortes	C, Q, K	T	Z, Ç	Tz	X, CH	P
	Aspirées	H, H barré					
	Détonnantes	cc, G, K, Q	Th ou TH barré		Ɔ, DJ	CH barré ÇH	PP ou P barré
	Interflatiles.						U
Liquides	*Palatales*	R	L				
	Nasales		N				M

CHAPITRE II

MUTATIONS PHONÉTIQUES

§ 1er *Voyelles et semi-voyelles.*

1° VOYELLES. Le A et parfois le E deviennent assez souvent I en Maya, sans qu'il soit possible d'établir de lois bien positives à cet égard. Ex.

FR.	Q.	M.
Orient		*Likin* et *Lakin*.
Homme . .	*Vinak* . . .	*Uinic* et *Uinac* (mannequin) Huastèq. *Inik*
Mort, défunt	*Camic* . . .	*Cimil*
Principe, origine		*Xem*, *Xim*
	Xibalba (nom de pays) . .	*Xibalba* *Xibilba* (pour *Xibbaalba*, litt. patrimoine des *Xibes* ou *Chivim*, des hommes p. excellence)
		Lacit et *licit* avec quoi, en, d'où?

Le *O* médial paraît devenir assez souvent U, tant en Quiché qu'en Maya, spécialement dans les mots pris au Mexicain. Ex. Q. *Xpuch*. nom de femme, MX. *Ixpoch*, jeune fille ; M. *Xuch* espèce de fleur blanche, MX. *Xochitl*, fleur.

Par contre, le U dans les termes d'origine indigène devient assez souvent O, tant en Quiché qu'en Maya, mais surtout dans ce dernier idiôme. Ex.

FR.	Q.	M.
Absorbant, qui engloutit.		*Xoch* et *Xuch* (citerne)
Agiter se, couler . .	*Run* . . .	*yun*, *yon*
		Hunabku, nom du dieu suprême, et *Honabku* (dans les inscriptions de Palenqué).
Livre.	*vuh* . . .	*uooh*, *uoh* ; lettre, écrire
Salir.	*zul*, *zol* . .	*zul*, détremper, imbiber
Siffler, sifflement. .	*Xub* . . .	*Xub*, *Xob*
		Tolom et *Tulom*, Palais
		Cuchi et *cochom*, du radic. *coch* « porter »

L' *i* Quiché = parfois le *u*Maya ; ex :

FR.	Q.	M.
Grand. . . .	*Nim.* . . .	*Num* (grand, abondant)
écouler se, . . répandre se	*lik*	*luk*, *lic.*

II° ECHO VOCALIQUE. Nous avons déjà parlé, dans un autre travail, de ces lois d'*écho vocalique* qui rappellent un peu au sein des idiomes du Nouveau Monde, la fameuse règle d'*Harmonie des voyelles* en vigueur au sein des dialectes Turks et Finnois. Elle consiste dans l'adoption, pour les préfixes ou suffixes, de la même voyelle qui se rencontre dans le radical. On en trouve des traces en langue Mame ; p. ex. dans *Nu-chu*, ma mère et *Na-banil*, ma bonté ; *Kukuxomal*, notre jeunesse, pour *Ki-kuxomal* etc. Mais c'est surtout en Maya qu'elle acquiert un prodigieux développement. On peut, en quelque sorte, la regarder comme caractéristique de ce dernier idiôme. Le Maya l'observe d'ordinaire pour les finales en *l* et en *c*, jointes à un monosyllabe, précédé ou non de l'affixe pronominale. Ex.

FR.	RAD.	Formes secondaires
Assimiler se .	*Baac* .	*Baac-hal* (participe prés.)
Baisser se. .	*Em.* .	*Emel ; Emec* (partic. futur.
Bien. . . .	*Utz* .	*y-utzul* mieux
Brûler se. .	*El* .	*Elel*, *Elec*
Éveiller se .	*Ah* .	*Ahal*, *Ahac*
Glisser. . .	*Cip.* .	*Cipil*, *Cipic*
Laid . . .	*Kaz* .	*Ukazal*, plus laid
Mauvais . .	*Lob* .	*U-lobol*, pire
Mourir. . .	*Cim* .	*Cimil*, *Cimic*

L'étude plus approfondie de cette loi fera l'objet d'un travail particulier. Observons seulement que dans la langue moderne, elle est assez mal observée. On dira fort bien p. ex. *Ulobil*, pire, au lieu de *U-lobol*; *Yutzil*, mieux, au lieu de *Y-utzul*.

III° SEMI-VOYELLES. Le Y initial Maya peut à volonté s'em-

ployer ou s'omettre. C'était sans doute, à l'origine, le signe de la 3e personne possessive, regardée comme une sorte d'article, puis incorporée au mot. C'est ce qui est arrivé p. ex. pour le Français *Lierre* (de : illa hedera) ; pour l'Italien *lordura*, ordure. Ex.

FR.	M.
Œil	*Yichil* et *Ichil*
Sabot	*Yoc* et *Oc*
Savoir	*Yohel* et *Ohel*
Vent	*Yik* et *Ik*.

§ 2° *Consonnes.*

A. Gutturales.

C du Quiché et du Maya, lorsqu'il est initial, devient régulièrement Tz en Huastèque. Ex.

Q.	M.	H.
Camic, mort, mourir . .	*Cimil*	*Tzemel*
Ca, *Caib*, deux. . . .	*Ca*	*Tzab*
Cah, *Cahib*, quatre . . .	*Can*.	*Tze*

Initial, il devient régulièrement *Ch* en Tzendale. Ex.

Q.	M.	Tz.
Can, serpent . .	*Can* . . .	*Chan*
Cah, *Cahib*, quatre	*Can* . . .	*Chanim* (pour *Canib*)

Il en est quelquefois de même en Chorti. Ex.

Q.	M.	CHR.
Car, poisson. . . .	*Cay* . . . . . ,	*Chai*, *Chay*

Le C ou K du Quiché se transforme quelquefois, mais rarement en détonnante, tant en Quiché qu'en Maya. Ex.

FR.	Q.	M.
Approcher, joindre . .	*nak-ahih*	*nak* (na^{c}_{c})
Noir, obscur	${}^{c}_{c}ec$	*cek*
Ramer, épousseter . .	va^{c}_{c} *et vac*	

H initial est quelquefois euphonique en Cakchiquel, Cakgi, Pokomchi, Maya, Lacandon et Chorti. Ex.

M

Q. *Aa*, eau . . .	M. *a*, *ha* et *haa ;* L, CK, CHR. *ha*
	M. *ul* et *hul*, arriver.
Q. *Am*, arraignée .	M. *Am* et *ham*
Q. *Oob*, cinq . .	CK. *hóo*, *hó ;* PK. *hoom ;*
Q. *Ab* année . .	M. *hab, haab.*

Nous avons déjà vu, qu'en Maya, cette lettre tombe d'ordinaire, lorsqu'elle est muette initiale d'un verbe précédé du pronom.

Comme antépénultième, cette lettre semble n'avoir parfois d'autre rôle que d'allonger la voyelle précédente. Ex. Q. *Xob*, avoir peur et *Xohb*, peur ; CH. *Cohc*, calebasse ; M. *Coc.*

Le H final radical des dialectes Guatémaliens, du Pokomchi et du Cakgi devient fréquemment N en Tzendale et dans les dialectes-Yucatèques. Ex.

Fr.	Groupe occidental	Groupe oriental
4 . . .	Q. *cah*, *cah-ib* ; CK. *Cahi ;* P. *Keh-im*	M. *Can ;* Tz. *Chanim.*
9 . . .	Q. *beleh*, *beleheb ;* CK. *belehem ;* P. *vuelhem*, *vuelehem*	M. *bolon* ; CHR. *boron ;* Tz. *balun-em*
10 . .	Q. *Lahuh* ; CK. *lahehem* ; P. *lahem* (abrégé pour *lahehem*)	M. *lahun ;* CHR. *laun* ; TZ. *laghunem*
Ciel	Q. *cah*	M. *Caan ;* CHN. *Cânân*, étoile
Fruit de l'Avocatier.	Q. *oh*	M. *on*
Iguane	Q. *huh*	M. *hon*, *hoon*
Nous	Q. *oh*	M. *on*

FR.	Gr. occid.	Groupe oriental
Soleil	Q. ${}^{c}_{c}$*ih*	M. et CHR. *kin.*

H. final tombe quelquefois en Quiché et même en Maya. Ex. :

Q.	M.
Va.	*vah*, *ua* (guidon)
Va.	*vah* (pain)

${}^{c}_{c}$ ou G du Quiché qui équivaut régulièrement au K du Maya, devient parfois un C dans ce dernier idiôme ; c'est-à-dire que dans ce dernier cas, la détonnante au lieu de couserver sa nature propre, se transforme en gutturale forte. Ex.

FR.	Q.	M.
arracher brin-à-brin	${}^{c}_{c}$*ep*	*kep* ou *cep* (serrer, presser entre les doigts)
nettoyer	*pa*${}^{c}_{c}$	*paac*
noir	${}^{6}_{6}$*ek*	*cek* (obscur, ténébreux)
pourri, moisi . . .	*Mu*${}^{c}_{c}$	*Muc*
bourg, village. . .	*Ama*${}^{c}_{c}$	*Amac*, (tribu.)

R du Quiché et du Pokomchi n'existe point dans les dialectes du groupe oriental (sauf le Chorti), et il s'y trouve remplacé par Y. Ex. :

FR.	Groupe occid.	Groupe oriental
Apre	Q. *Tzar*	M. *tsay* (aigu, pointu)
Douleur	Q. *Ra*	M. *ya*
Enflé	Q. *Rom.*	M. *yomac* (rad. *yom*, qui a conçu, enceinte)
Engluer, coller à la glu	Q. *Tzar*	M. *Tzay* (coudre, joindre, unir)
Lancer (avec force), s'écouler	Q. *Run*	M. *yun* (se mouvoir, s'agiter, d'où *yuntah*, lancer en l'air)

FR.	Groupe occid.	Groupe oriental
Mûr, de saison	Q. *Rih*	M. *yih*
Poisson	Q. *Car*	M. *Cay*
Son, sien	Q. P. et CK. *R* (dev. un voyelle)	M. *y* ; H. *yâ*
Vibrer, lancer	Q. *Rum*	M. *yum* (remuer, se remuer)
Verd	Q. et CK. *Rax*.	M. et TZ. *yax* H. *yaxni*

Le R du Chorti n'est point primitif et correspond, comme il sera dit tout-à-l'heure, à un L du Maya.

B. Palato-dentales.

T initial du Quiché, qui régulièrement correspond à la même lettre du Maya, devient cependant quelquefois un TH dans ce dernier idiôme. Ex.

FR.	Q.	M
appeler (en frappant)	*Tan*	*than* (dire, parler)
applanir, coudre	*Tiz*	*thiz* (mettre en ordre, arranger)
averse, grande pluie	*toh* (d'où le nom du dieu *Tohil*)	*thoh* (faire dégoutter, remplir de liquide)
têter	*tub*	*thub*, absorber

L des autres dialectes du même groupe devient assez souvent R en Chorti, spéc. lorsqu'il termine une syllabe. Ex.

FR.	Divers dialectes Mam-Huastèques.	CHR.
tapir	CK. *tixle*, *tixele*	*tihero*, *tixero*
Tête, chef	CK. *holom* ; M. *Hol*, *holom*	*Hor*
9	Q, *beleh* ; M. *bolon* ; H. *belleuh*	*Boron*

N final devient fréquemment un M, tant en Quiché qu'en Maya. Ex.

FR.	Q.	M.
attendri, amolli	*Mum* et *Munum*	
adobe, brique crue séchée au soleil	*Xan* et *Xam*	*Xam* (argile cuite, poterie)
fonder, commencement	*Xen*, *Xem*	*Xem*, *Xim* (racine, terme, origine)
lancer avec force, vibrer, remuer.	*Run*, *Rum*	*yun*, *yum*

C. Sifflantes, Spirantes et Chuintantes.

Z du Maya et du Quiché, permute assez souvent avez le Tz dans ce dernier idiôme. Ex.

FR.	Q.	M.
âpre	*Zar*, *tzar*	*tzay* (aigu, pointu)
chauve-souris	*Zotz*, *tzots*	*Zoɔ*
fermer à l'entour, Clore une enceinte	*Tzutz*	*Zut* (cercle, tourner en rond ; chez ces peuples, les villes et enceintes fortifiées affectaient souvent la forme ronde. Dans les inscript. de Palenqué, le caractère *ho*, litt. ville, est figuré par un cercle.)
pauvre	*Zon*, *Tzon*	

En Quiché et surtout en Maya, le Z final devient parfois un X. Ex.

FR.	Q.	M
Eclore, s'ouvrir (une fleur)	*boz*	*box*
Quoi ? quelle chose ?	*baz*, *bax ?*	*bax ?*

Tz du Quiché est assez souvent représenté en Maya par un ɔ Ex.

FR.	Q.	M.
Alerte	*Tzel*	*ɔel* (allerte, inquiet)

FR.	Q.	M.
Arracher	*Tzoc*	*ɔoc*
Allumer (le feu)	*Nutz*	*Nuɔ*
Chauve-souris	*Tzotz*	*zoɔ*
Écrire, peindre	*Tzib*	*ɔib*
Fermer (à l'entour)	*Tzutz*	*ɔuz* (ferme)
Noyer	*bitz*	*biɔ*, étouffer

D. Labiales.

B final du Quiché tombe d'ordinaire en Cakchiquel, Zutuhil et Cakgi. Cette suppression entraîne souvent dans les mêmes dialectes, la mutation du I précédent en Y, lorsqu'il est précédé lui-même d'une autre voyelle. Ex.

FR.	Q.	Dialectes voisins
aïeux, vieillards	*Mamaïb*	C. *Mamaa* ; TZ H. *mamay*
année	*Ab*	C et TZ H. *a*
bonté	*Atob*	C et TZ H. *ato*
cinq	*Oob* ; CK. *hoob*	C et TZ H. *Voo*
cire	*Xcab*	C et TZ H. *Xcaa*
deux	*Caib*	C et TZ H. *Cai* ; CK. *Cai*
force	*Chugab*	C. et TZ H. *Chuga*
glisser	*holokob*	C et TZ H. *holoko*
glu	*Tzarab*	C et TZ H. *tzara*
haleine	*uxlab*	C et TZ H. *uxla*
huit	*vahxakib*	C, TZ H et CK *vahxaki*
main	${}^{c}_{o}$*ab* ; M. *Kab*	C et TZ H. ${}^{c}_{o}$*a*
me, à moi	*vib*	C et TZ H. *vi*, *viy*
nous, à nous	*kib*	C et TZ H. *ki*, *kiy*
nuit	*A*${}^{c}_{o}$*ab* ; M. *Akab*	C et TZ H. *a*${}^{c}_{o}$*a*
ouvrir se	*hakahob*	C et TZ H. *hakaho*
patent rendre	*pazapob*	C et TZ. *pazapo*

FR.	M.	Dialectes voisins
quatre	*Cahib*	C, TZ et CK. *Cahi*
roucou	*Coxob*	C et TZ *ꜭuxu*
seigneurs	*Ahauab*	C et TZ. *Ahaua*
sept	*Vukub*	C, TZ et CK. *vuku*
six	*Vakakib*	C et TZ. *vakaki* ; CK. *vakki*
sœur	*Anab*	C et TZ. *Ana*
te, toi-même	*Avib*	C et TZ. *Avi*
trois	*oxib*	C, TZ et CK. *oxi*
vous, à vous-mêmes	*yvib*	C et TZ. *yvi*

Le B initial et l'interflatile U semblent quelquefois permuter en Maya. Ex. *Uaclum Chaam* et *Baclum Chaam*, nom d'une divinité adorée à Mérida ; *Uah* et *bah*, pain (ou plutôt *tortilla*, Galette de Maïs) ; Q. *Va* ; CK. *Uà*.

Le B final devient d'ordinaire un M, tant en Pokomchi qu'en Tzendale. Ex.

FR.	Dialectes diverses	P et TZ.
2	Q. *Cab* ; H. *tzab*	P. *Keim*, *Keyim*
3	Q. *Oob* ; CK. *hoob*	P. *hoom*
4	Q. *Cah, cahib*	P. *Kehim* ; TZ. *Chanim*
6	Q. *Vakakib*	P. *Vuakim* (Contr. pour *Vuakakim*)
7	Q. *Vukub*	P. *Vukum*
8	Q. *Vahxakib*	P. *Vuahxakim*
9	Q. *beleheb*	P. *Vuelhem* (contr. pour *Vuelehem*) TZ *balunem*
10	Q. *lahuh*, *lahuheb* (forme plurielle inusitée)	P. *lahem* (contr. pour *Lahuhem*) TZ. *laghunem* TZ, *Chivim* (forme plurielle), les *Xibes*, les gens de *Xibalba* (pour *Chivib*).
Année	Q. *Ab* ; M. *Hâb*	P. *Am*.

SUR

LE PRONOM PERSONNEL

DANS LES IDIOMES

DE LA FAMILLE MAYA-QUICHÉ

Les idiomes du Nouveau-Monde n'ont été encore que peu étudiés au point de vue de la philologie comparée. Cette branche de la linguistique ne paraît pas cependant devoir être, moins que les autres, feconde en résultats. Nous ne pouvons, en effet, espérer soulever le voile qui cache les origines américaines, et déterminer les affinités qui peuvent exister entre les dialectes des deux continents, qu'après avoir établi les rapports qui unissent les unes aux autres les diverses langues américaines, et soumis ces dernières à un système de classification rigoureux. Tel est le motif qui nous décide à offrir ce présent travail au public savant. Nous nous efforcerons d'y donner une théorie aussi complète que possible du pronom personnel dans plusieurs des langues de la famille Tapachulane-Huastèque.

Ces langues, en vigueur dans une partie du Mexique et de l'Amérique centrale, paraissaient former un groupe aussi nettement tranché que les idiomes Letto-Slaves en Europe. Comme ces derniers, elles se divisent en deux groupes bien distincts : le groupe Tapachulan, le plus ancien de formes et qui joue, vis-à-vis des dialectes congénères, un rôle analogue à celui que remplit le Lithua-

nien par rapport au groupe Slave proprement dit. Il ne renferme, à notre connaissance, ou plutôt ne renfermait qu'un seul idiome. le Zaklohpakap, improprement appelé Mam par M. Pimentel. Jadis en vigueur dans le territoire de la cité de Tapachula, le Zaklohpakap paraît avoir, depuis longtemps déjà, été remplacé par l'Espagnol. Dans le second groupe, que nous désignerons sous le nom de Quiché-Huastèque, se doivent ranger le Quiché avec ses dialectes, le Cakchiquel et le Zutuhil ; le Pokome parlé sous deux formes assez voisines, le Pokomam et le Pokomchi ; le Zotzil divisé en Zotzil propre et Tzendale ou Tzeldale ; le Yucatèque, qui a pour dialecte principal le Maya, mais auquel se rattachent également le Chol, le Lacandon, le Chorti, etc. ; enfin le Huastèque, le plus septentrional de tous ces idiomes. Le Mam ou Mem, le Cakgi, le Chagnabal doivent, suivant toutes les apparences, être rangés dans le groupe Quiché-Huastèque, mais nous n'avons pu encore les étudier d'une manière suffisante.

Ire PARTIE

1° *Considérations générales.* — Le Zaklohpakap, ainsi que nous l'avons dit, paraît le plus ancien de formes parmi tous ces idiomes. Son génie est, en effet, infiniment plus empreint de polysynthétisme que celui du Quiché ou du Maya. Chez ces derniers se manifeste une tendance à l'analyse, assez semblable à celle que nous rencontrons dans les idiomes romans, si nous les comparons au latin. Toutefois, les traces du polysynthétisme primitif sont loin d'avoir complétement disparu. En Zaklohpakap, par exemple, le pronom isolé est toujours accompagné d'un *a* préfixe, lequel n'est autre que le pronom démonstratif *a*, celui, celui-ci du Quiché. L'on a ainsi en Zaklohapkap, *ain*, *ego*, pour *a-in*; litt. ille ego ; *ahu*, il, lui, pour *a-hu* ; litt. ille iste. L'union de ces formatives est tellement étroite, qu'au besoin on leur intercale un *i* euphonique, par ex. : *aia*, tu (primitivement *aiat*) pour *A-a*, *a-at*; litt. ille tu. Si le pronom est uni à une préposition, ces deux parties du discours s'amalgamant ensemble, l'*a* préfixe tombera, par ex.: *tehu*,

à lui, pour *tihu*, qui lui-même est pour *tihahu*. La complexité n'est pas moindre pour le pronom uni au verbe ; tantôt il se postpose, par ex. : *tzum xtalem a*, tu aimes ; litt. nunc amare tu ; tantôt il s'intercale, par ex. : *tzum ko xtalem ho*, amamus ; litt. nunc nos amare nos. D'autres fois enfin, mais rarement, nous le rencontrons sous sa forme purement radicale, par ex. : *In abenelem*, je serai.

Dans les autres idiomes, plus analytiques de formes, ainsi que nous l'avons déjà dit, le pronom se trouve généralement e mployé sous sa forme radicale et perd la préfixe démonstrative. Cette dernière se retrouve très-exceptionnellement dans le Quiché *aré*, il, celui-ci, pour *a-ré ;* dans le Zotzil *Alumi*, ille, etc.

D'autres traces incontestables de polysynthétisme continuent à se manifester, par ex. : dans le pronom verbal du Pokomchi, *vilkin*, *vilka*, *vilki*,*vilkoh*, sum, es, est, sumus (*vil*, esse, et *k* marque du présent) ; dans l'intercalation du Maya, par ex. : *nacal-in-cah*, je monte ; litt. ascendere ego esse ; dans l'usage où sont le Quiché et le Pokomchi, de préfixer au pronom sujet, le signe du temps, par ex. : en Quiché, *chi-nu-logoh*, amavi ; litt. ex meo amare ; Pokomchi, *in-ru-locoh*, il aime, et de préfixer également au même pronom, le régime pronominal, ex. : en Pokomchi, *k-in-a-locoh*, tu m'aimes : litt. nunc me tu amare ; Quiché, *m-in-a-rapuh*, ne me bats pas ; litt. non me tu verberare.

Nous parlerons plus loin de l'intercalation qui parfois caractérise le pronom pluriel.

Dans tous ces idiomes, le pronom sujet a fréquemment une forme spéciale, suivant que le verbe est ou non uni à un pronom régime. On pourra, du reste, se rendre facilement compte de ces variations par l'inspection du tableau. Par ex. : en Zaklohpakap, *ui xtalim a*, tu as aimé, et *uti xtali a*, tu l'as aimé ; en Quiché, *qu'i tziban*, tu écris, et *ca v'oyobeh*, je l'attends ; en Maya, *nacal a cah*, tu montes, et *t'ech cambezic*, tu l'enseignes, etc.

Ces idiomes, sauf le Huastèque, admettent un changement plus ou moins complet de forme dans le pronom, spécialement dans le pronom possessif, suivant que ce dernier précède un nom à consonne ou à voyelle initiale. Le Zaklohpakap ne procède, ainsi que nous faisons en français, qu'en élidant la voyelle finale du pronom,

kakum, notre travail (*k-akum*); *ketlebil*, notre coutume (*koetlebil*).

D'autres dialectes, tels que le Maya et le Quiché ont en outre l'usage d'ajouter une demi-voyelle finale à la 2e personne sing., ex. : en Quiché, *a logom*, tu l'aimas ; *av oyobem*, tu l'attendis ; *ka mun*, notre esclave, et *koyoual* (*ka oyoual*), notre colère. Le Maya n'emploie guère la forme vocalique que devant le nom. La plupart des verbes intransitifs, à voyelle initiale, réclament l'usage de la forme consonnante intercalée, par ex. : *okol-in-cah*, je pleure ; litt. lacrymare ego facere, et non *u-okol*, qui signifierait meæ lacrymæ. On trouve cependant *uohel*, je sais ; *auohel*, tu sais, etc.

Il est assez vraisemblable que le nombre pluriel du pronom s'est formé, comme cela a lieu dans la majorité des langues Touraniennes et dans beaucoup d'idiomes du Nouveau-Monde, au moyen d'une sorte de flexion du singulier, aujourd'hui à peine reconnaissable. Par ex. : en Zaklohpakap, *aia* toi et *ae*, vous. — En Maya, *en*, ego et *on*, nos ; *ech*, tu et *ex*, vos, — Quiché, *at*, tu et *yx*, vos [1]. Toutefois, nous n'oserions rien affirmer à cet égard d'une manière absolue. Cependant, le démonstratif du Quiché nous offre un exemple de flexion analogue ; par ex. : *a*, ille, hic et *e* ou *he*, ei, isti.

Ce démonstratif pluriel s'intercale parfois en Zaklohpakap pour marquer le nombre ; par ex. : *ahu*, ille et *aehu*, illi ; *aoie*, nos, pour *aiee*. Cet *e* sert, ainsi que l'on sait, à former le pluriel des noms en Zaklohpakap, en Quiché et en Pokomchi.

En général, sauf en Huastèque et en Zaklohpakap pour la 3e personne où ce genre d'intercalation n'a jamais lieu, et en Zotzil où, au contraire, il s'applique aux trois personnes du pluriel (par ex. : *ghpaz*, je fais et *gh-paz-tic*, nous faisons ; *z-paz*, il fait et *z-paz-tic*, ils font), les deux dernières personnes du pluriel se font par intercallation ; par ex, : en Pokomchi, *ki-tziquin*, son oiseau, et *ki-tziquin-tak*, leur oiseau ; en Maya, *au-ohel*, tu sais, et *au-ohel-ex*, vous savez.

Nous parlerons plus loin de la gutturale initiale, considérée

[1] Il serait possible que la forme Maya *en* fut pour *a-in* (*a*, démonstr.), — *ech* pour *a-yx* (*yx*, vous, en Quiché).

comme marque du pluriel, spécialement à la 1re personne. Le nom auquel se rapporte le pronom, s'il est lui-même au pluriel, prend seul la marque de ce nombre. C'est comme si nous disions en français *notre pères* pour *nos pères*. Quant au pronom, il reste invariable dans tous ces idiomes ; par ex. : Quiché, *ka mun*, notre esclave et *ka munib*, nos esclaves ; sauf en Zaklohpakap, où il diffère quelque peu du singulier ; par ex, : *ketlebil*, notre coutume et *kietlebile*, nos coutumes.

2° *Du pronom en Tapachulan.* — Cet idiome diffère assez de ceux du groupe voisin pour que nous devions l'examiner à part. Il applique l'écho vocalique dont on trouve tant d'exemples en Maya, même au pronom possessif. A plusieurs personnes du moins, la voyelle finale de ce pronom doit être identique à celle qui fait partie de la syllabe initiale du mot auquel il se rapporte ; par ex. : *nu-chu*, ma mère et *na banil*, ma bonté ; *ku-kuxomal*, notre jeunesse. Nous verrons plus loin que cette particularité ne nous empêche pas, dans la plupart des cas, de reconnaître qu'elle était la voyelle primitive du pronom.

Peut-être, mais cela reste bien douteux, est-ce à l'influence de quelque ancien écho vocalique que nous devons les formes *ka*, nous, du Quiché, *ca* du Maya, par opposition au *ko* ou *o* du Zaklohpakap (par ex. : *a-abenel-o*, nous serons ; *tzum-ko-xtalem-o*, nous aimons) et du Pokomchi (par ex. : *vil-k-oh*, sumus ; litt. esse nunc nos). Serait-ce encore une trace de cet écho que nous rencontrons dans le *y*, pronom possessif de la 3e personne du Maya, devant une voyelle ; par ex. : *y-al*, sa fille ; par opposition à *u*, pour les mots à consonne initiale : ex. : *u-yum*, son père?

Un second caractère propre à l'idiome Zaklohpakap, c'est qu'il semble n'avoir point de pronom possessif. Ce dernier est remplacé par le pronom personnel, auquel on accole une préposition. M. Pimentel nous donne des exemples de trois de ces particules, ce sont : *te*, de ; *tih*, en, para, et *tum*, par, de. Au pluriel, la dentale initiale de ces particules se transforme en gutturale et nous obtenons ainsi l'exemple bizarre d'une préposition modifiable suivant le nombre du mot qu'elle régit. Du reste, l'origine de ladite gutturale est fort obscure. Peut-être est-elle le dernier vestige d'une an-

cienne forme plurielle qui ne s'est plus maintenue qu'avec le pronom possessif. Comparez au *ko* ou *o*, nous, notre du Zaklohpakap, le *ca* et le *ka,* nous, notre du Maya et du Quiché. Voici le tableau aussi complet que nous avons pu nous le procurer de la déclinaison prouominale en Tapachulan. La plupart des formes du pronom de la 1[re] personne singulier sont anormales et nous en reparlerons plus loin.

	1[re] pers.	2[e] pers.	3[e] pers.
		SINGULIER.	
Forme radic.	*In.*	*A,*	*Hu* (*ahu*).
Génitif.	*Vu, vua, vue, vui, vuo.* et *na, ne, ni, no,nu.*	*Te-a.*	*Te-hu, te-hi. te-ha*
Datif.	*Vuih.*	*Tih-a.*	*Tih-u.*
Causatif.	*Vuxm.*	*Tum-a.*	*Tum-hi.*
		PLURIEL.	
Forme radic.	*O* (*ao*),	*E* (*ae, aei-e*)	*Aehu, aehi*
Génitif.	*Ka, ke, ki, ko, ku, kie.*	*Ke, ki,kie.*	*Kehu, kiehu.*
Datif.	*Kih-o.*	*Kih-ae.*	*Kih-aehu.*
Causatif.	*Kum-o.*	*Kum-e·*	*Kum-hu.*

Dans les formes *vuih* et *vuxum*, la préposition paraît s'être incorporée au pronom par ce procédé de brisure, habituel à tant de langues du Nouveau-Monde et transformée en postposition. *Vuih* serait donc pour *tih vu* et *vuxm* pour *tum vu.* Quant à la forme possessive *vu,* à laquelle nous trouvons des analogues en Quiché et en Maya, elle est, suivant bien des probalités, pour *in u* ou *in hu,* mien (litt. de moi, le sien). Nous en parlerons, du reste, plus loin.

3[e] *Du pronom dans les langues du groupe Quiché-Huastèque.* — Dans les idiomes de ce groupe, le Huastèque excepté, le pronom personnel se présente sous deux formes principales : la première, que nous appellerons cas direct, est usitée lorsque le pronom se trouve isolé, qu'il remplace le verbe être ; par ex. : en Maya, *ahmiatz-ech,* tu es un savant (litt. tu doctus), qu'il est uni à ce même verbe substantif ; par ex. : en Quiché, *in qolic*, je suis, ou à

un verbe intransitif, c'est-à-dire non suivi d'un régime direct, par ex. : en Quiché, *oh logoninak*, nous avons aimé, ou que ledit pronom est lui-même régime ; par ex. : en Pokomchi, *k-in-a-locoh*, tu m'aimes. Notons, en passant, que le Quiché supprime ce pronom devant le verbe, à la 3e personne du singulier ; ex. : *logoninak*, il a aimé ; *logoxinak*, il a été aimé.

On a, au contraire, recours à la seconde forme, que nous qualifierons de cas oblique, lorsque le pronom est possessif, ex. : en Zotzil, *ghnaa*, ma chair, *znaa*, sa chair, et en outre, toutes les fois que le pronom est sujet d'un verbe transitif, c'est-à-dire accompagné d'un régime direct ; par ex. : en Pokomchi, *in-k-ivireh*, nous l'entendons (litt. nunc nostrum audire). Ceci nous prouve que les idiomes en question ont très faiblement senti la distinction existant entre le verbe et le nom, qu'ils considèrent le verbe suivi de son régime, comme un nom véritable. Il y a néanmoins quelques exceptions à l'emploi réciproque de ces deux formes. Le Maya, par exemple, offre cette particularité, qu'il n'emploie le cas direct pour le verbe intransitif qu'à partir du parfait de l'indicatif inclusivement et non compris, bien entendu, l'infinitif ni les participes. Une autre forme du cas direct, spéciale au Maya, consiste dans l'emploi d'un *t*, suivi ou non d'une voyelle et préfixé au pronom ; par ex. : *t-en* pour *en* (ego) ; *teex* pour *ex* (vos) ; *tuon* ou *toon* pour *on* (nos). Elle s'applique au présent et à l'imparfait de l'indicatif du verbe transitif ; par ex. : *teech cambesic* ou *cambzic*, tu l'instruis. Suivie du cas oblique, elle est également en usage pour le présent du subjonctif du même verbe ; par ex. : *toon ca cambez* que nous les enseignions, que nous les instruisions. Enfin, l'emploi de cette forme est encore facultatif au prétérit et au futur de la conjugaison transitive ; par ex. : *ten bin yacuntic*, je l'aimerai ; *ten cambezi*, je l'instruisis. Dans ce dernier cas, l'*ah* final du prétérit s'est changé en-*i*.

L'origine de ce *t* préfixe paraît se retrouver dans le *tun*, alors, du Cakchiquel, *taan* du Maya ; ex. : *taan in xoc*, je lis actuellement.

En Huastèque, le verbe transitif peut, à volonté, admettre ou rejeter la forme oblique, ce qui tient à ce qu'elle est généralement accompagnée de la forme directe et ne sert qu'à donner plus d'éner-

gie à la phrase ;par ex. :*nânâ tahjal*,*nânâ utahjal* ou *nânâ in tahjal*, je fais. Le verbe intransitif lui-même se postpose souvent les cas direct et oblique ; par ex. : *itnetz* ou *netzitz*, tu vas ; *nâ quinnâtz* ou *quinnâtz nâ*, j'irai. Ceci, du reste, n'a jamais lieu lorsque le pronom est redoublé.

Le Huastèque forme, en effet, son pronom direct d'une façon assez originale. Il laisse tomber la voyelle initiale, ajoute à la consonne qui le suit un *a* final, lequel n'est peut-être autre chose que le demonstratif du Zaklohpakap et du Quiché, et parfois redouble cette forme ; ainsi le *in* (ego) du Quiché devient, en Huastèque, *nâ* ou *nânâ* ; le *at* (tu), du même idiome, *tâ* ou *tâtâ*. Il existe, au reste, d'autres formes plus simples que nous examinerons dans le cours du présent travail.

Quant au dialecte Maya parlé aujourd'hui, il a subi à un tel point l'influence espagnole, s'est tellement éloigné, sous beaucoup de rapposts, des autres idiomes de la même famille, que nous serons obligés de lui consacrer un chapitre spécial.

IIe PARTIE

1re personne.

SINGULIER. — *Cas direct.* Zaklohpakap, *ain ; a* démonstr. et *in* radic. pronom. — Quiché *in* ou *i*. Cette dernière forme employée seulement devant le verbe à consonne init. et précédée du signe de temps *qu* ou *x*. Ex. : *qu-i logon*, j'aime (litt. nunc ego amo) ; *x-i qohe*, je fus ; *x-qu-i qohe*, je serai. Dans toutes les autres circonstances, on emploie *in*, par ex. : *In beyom*, je suis un marchand (litt. ego mercator) ; *x-in ul*, j'arrivais ; *x-in ux*, je fus. — Pokomchi, *in* — Maya *en*, avec adoucissement de l'*i* primitif en *e*, comme dans *ex*, vous, au lieu du Quiché *yx*, et *t-en*, avec la forme transitive. Peut-être en est-il pour la forme Zaklohpakap *ain*. — Zotzil, *hon*. Dans cet idiome, l'on rencontre fréquemm ent le *h* init. ajouté à la mutation de la voyelle ténue en *o* ; le *at* toi du Quiché, par ex. y

devient *hot* — Huastèque *nâ* (préposé ou postpose.) ; *nânâ*, *nana* (avec transposition et redoublement).

Cas oblique. Zaklohpakap, se présente sous deux formes assez distinctes ; *vu* et *vua*, *vue*, *vui*, *vuo* et *na*, *ne*, *ni*, *no*, *nu* (avec les variations exigées par l'écho vocalique). — Quiché et Pokomchi, *nu* dev. une consonne ; *v* dev. une voyelle. Ex. : Quiché, *nu metz*, mon sourcil, et *v-ahau*, mon seigneur ; Pokomchi *u-acum*, mon fils. Nous n'avons encore rencontré dans aucun texte le *nav* donné par M. l'abbé Brasseur, comme l'une des formes obliques employées en Quiché devant une voyelle. Peut-être est-ce un archaïsme. En tous cas, elle paraît moins employée de beaucoup que la forme *u* ou *v*. — Maya : *in* dev. une consonne ; ex. : *In tzicah*, je lui ai obéi ; *u* dev. une voyelle, par ex. : *u-ak*, ma langue. — Zotzil : *c* dev. *a*, *o* et *u* ; *qu* dev. *e*, *i*, *y* ; *gh* dev. une consonne, ex. : *c-oronton*, mon cœur ; *qu-ixlel*, ma sœur cadette ; *gh-paz*, je fais. — Huasteq. *in*, *u*, *v*, ex. : *nânâ intahjal* ; *nânâ utahjal*, je fais ; *vyxal*, ma femme.

Nous avons déjà parlé à l'occasion de l'idiome Zaklohpakap, de l'origine qu'il convient d'attribuer à ces formes en *u* ou *v*. Il nous semble qu'elles ne désignent en réalité que la 3e personne et le pronom réfléchi. C'est par lui, en effet, que tous ces dialectes rendent l'idée possessive ; par ex. : en Maya, *u poc Pedro*, le chapeau de Pierre (litt. Pierre son chapeau). Rien d'étonnant donc qu'ils aient tourné la phrase *meus servus* par *mei servus ejus*.

Le Quiché *nu mum*, mon esclave, est évidemment pour *in u mun* ; le Zaklohpakap *na* pour *in a*. D'abord l'on aura laissé tomber le *n* final signe de la 1re personne, et le réfléchi aura rempli le rôle de ce pronom.

De là, les formes *vu*, *vua* du Zaklohpakap, *u*, *v* du Quiché, du Maya, du Pokomchi, du Huastèque. Quant à la gutturale du Zotzil, elle correspond au k ou *c* qui, dans tous ces idiomes, marque le pronom pluriel de la 1re personne. Le Zotzil n'est pas, du reste, la seule langue où l'on ait cherché à prévenir la répétition du pronom *je* par l'emploi du pronom *nous*[1].

[1] Ceci a notamment lieu en Esthonien, voy. *Esthnische Sprachlehre* par A. W. Hupel, p. 32.

Pluriel. — *Cas direct.* Zaklohpakap *ao*, *aoio* (pour *aeio*), *a* pronom démonstr. *o* final, racine pronomin. ; *i* lettre euphoniq. : le 1er *o* est, suivant les exigences de l'écho vocaliq. pour *e*, pronom et signe du pluriel. — Quiché et Pokomchi *oh* — Maya *on*. Le *n* final Maya représente souvent un *h* final du Quiché, par ex. : Maya, *bolon* 9 ; Quiché *beleh*. Avec le *t* préfixe, le Maya donne, suivant les lois de l'écho vocalique, *tuon* ou *toon* (prob. pour *ta-on* ou *tan-on*). — Zotzil, *hotic* ; euphoniq. pour *hontic ; hon* = ego ; *tic* finale plurielle qui se retrouve dans le Quiché *tak* signifiant *branche, rameau, chose superposée* et, par extension, *plusieurs, beaucoup* ; ex. : *pa tak huyub*, entre plusieurs montagnes, entre des montagnes et sans doute aussi dans le *chac*, bien, beaucoup, tout du Maya, ainsi que dans la désinence plurielle *chik* du Huastèque, par ex. : *atik*, filius et *atikchik*, filii. — Huastèq. *huâ huâ*, *hua hua*, de la forme Quichée et Pokomchi *oh*, avec transposit. et redoubl. Il est probable que la forme *ao*, *aoio* du Zaklohpakap, est, par suite d'une inexactitude de transcription, pour *aoh*, *aoioh*.

Cas oblique. — Zaklohpakap, *ka*, *ke ki*, *ki-e*, *ko*, *ku*, formes variables suivant les lois de l'écho vocalique, *k* devant une voyelle ; ex. : *kakum*, notre travail ; *k etlbil*, notre coutume. Nous avons vu que ce *k* paraît avoir une valeur plurielle. — Quiché et Pokomchi, *ka* devant une consonne, par ex. : Quiché, *kamun*, notre esclave ; *k* devant une voyelle, ex. : Pokomchi, *in-k-ivireh*, nous l'entendons. — Maya, *ca*, toujours invariable. — Zotzil, *gh-tic* ; ex. : *gh-paz*, je fais et *gh-paz-tic*, nous faisons. — Huastèque, *huà*, *hua*, *yâ*, *ya*, *huâhuâ*, *huahua*, avec redoublement et transposition ; ex. : *huâhuâ huâtah-jalitz*, nous faisons. Le *ya* ou *yâ* n'est ici qu'une altération du pronom de la 3e personne *yâyâ*, il, lui, et l'on dit litt. : *Nos ille facere* pour *facimus*.

2e personne.

Singulier. — *Cas direct.* — Zahlohpakap, *aia*. A final, radical du pronom ; *i* euphon ; *a* init. est le démonstratif. Cette forme est, sans aucun doute, pour *aiat*. — Quiché, *at ;* c'est la forme radicale

primitive que nous trouvons, bien qu'un peu modifiée, en Zotzil et en Huastèque. — Pokomchi, *ti*, forme prob. retournée. — Maya, *ech* et *t-ech*. Il est vraisemblable, ainsi que nous le verrons plus loin, que ce sont les formes du pluriel légèrement modifiées et appliquées au singulier. — Zotzil, *ot* ; c'est le *at* Quiché avec mutat. de la voyelle claire en *o*. — Huastèque *tâ*, *tâtâ*, avec transposit. et redoubl.

Cas oblique. — Zaklohpakap, *tea*, déjà expliquée. — Quiché, Pokomchi et Zotzil, *a* devant une consonne ; *av* devant une voyelle, ex. : en Zotzil, *naa*, chair et *anaa*, ta chair ; *avixlèl*, ta sœur cadette. En Zotzil, la 2e personne verbale, singulier et pluriel, prend au présent et au futur un *x* préfixe dont les autres personnes sont dépourvues ; ex. : *gh-paz*, je fais, et *x-a-paz*, tu fais. Nous pouvons, je crois, reconnaître dans cette consonne l'adoucissement du *qu* ou *c* Quiché, lequel est également, mais à toutes les personnes, le préfixe du présent et du futur ; ex. ; *qu-i logon*, je l'aime. Remarquons, par parenthèse, que le signe du présent pour le verbe transitif en Pokomchi, est *n*, à la 2e personne singulier et pluriel, tandis qu'elle est *in* pour les autres personnes, ex. : *in-v-ivireh*, il l'entend (litt., nunc ille audire), mais *n-av-ivireh*, tu l'entends. — Maya, *a*, employé dans les mêmes cas où l'on emploierait *in* pour la 1re personne, et *au* dans ceux où l'on aurait recours à *u* pour cette même 1re personne. — Huastèque, *a*, *â*, *ana*, *ânâ*, devant un nom ; ex. : *ayxal*, ou *ânâyxal*, ta femme ; *â*, *ânâ* ou *it* (prob. adouci pour *at*) devant un verbe ; ex. : *âtâhjal*, *atahjal*, *tâtâ atahjal* ou *ittahjal*, tu fais ; *tâ quinnatz* ou *quinnatz tâ*, tu iras. Observons que dans la forme *it* l'on serait tenté de voir l'adoucissement de la voyelle déjà signalée dans le *ti* du Pokomchi, et dans la forme *ânâ*, le *n* euphonique du même idiome.

Pluriel. — *Cas direct*. Zaklohpakap *ae*, *aeie* ; *a* démonstr. *e* final, pluriel du *a* racine de la 2e personne, avec flexion ; le premier *e* signe de pluriel déjà étudié ; *i* lettre euphoniq. — Quiché *yx*, d'origine assez obscure ; rapprochez-en le *it* du Huastèque, le *ech*, toi du Maya. — Pokomchi, *ti-ta* (avec intercalat. du nom ou du verbe) : *ti-locoh-ta*, vous êtes aimés ; *ta* abrév. pour *tak*, signe de pluriel déjà expliqué. — Maya *ex* et *teex*, très-rapproché du *yx*

Quiché. Nous avons vu, par l'étude de la 1re personne, la tendance du Maya à transformer en *e* la voyelle sibilante du Quiché. Nous avons dit également que le *ech* du singulier semble dériver de la forme plurielle. Ce singulier était peut-être à l'origine un pronom respectueux, comme le *vous* français avec un singulier. Dans *teex* pour *ta-ex*, il y a l'influence exercée par l'écho vocaliq. comme dans *tuon*, *toon*, nous. — Zotzil, *oxuc*; le *y* Quiché est régulièrement devenu *o*. La désinence *uc* pourrait bien être pour *tic*, avec chûte du *t* par suite de la précession du *x*, et assombrissement de l'*i* en *u*, par suite des exigences de l'écho vocalique. — Huastèq. *xâ* et *xâxâ* (pour *ex.*) avec transposit. et redoubl.

Cas oblique. — Zaklohpakap, *ke*, *ki*, *kie*, *ko*,*ku*, suivant les règles de l'écho vocalique. — Quiché, *y* devant une consonne ; *yv* devant une voyelle, par ex : *y munïb*, vos esclaves ; *yv-oyoual*, votre colère. — Pokomchi *a-ta* devant une consonne ; *av-ta* devant une voyelle, ex : *a-tat-ta*, votre père ; *av-acum-ta*, votre fils. — Maya, *a-ex* devant une consonne ; *au-ex* devant une voyelle. C'est le *a* tu, suivi du *ex* vous. La formation est analogue à celle du *tuyvos* de l'Espagnol Créole, dont elle n'a pourtant pas le sens méprisant. — Zotzil *a-tic*, c'est le cas oblique du singulier, suivi du signe du pluriel, avec incorporation du verbe ou du nom ; par ex. : *x-a-paz-tic*, vous faites. Quant au *x* préfixe, voyez le singulier. — Huastèque *it*, *â*, les mêmes qu'au singulier et *yâ*, signe de la 3e personne prise pour la 2e ; ex. : *xâxâ yâtahjal*, vous faites (litt. vos ille facere). Le Huastèque emploie *xâxâ*, comme singulier respectueux, là où en français nous prendrions le *vous* singulier. On peut toujours remplacer *xâxâ* par *yâyâ*. C'est à peu près comme en allemand, où l'on dit, à la 3e personne, *sie sind* pour *vous êtes*.

Il nous reste à parler d'une sorte de pronom respectueux du Quiché, analogue au *usted* Espagnol. C'est *lal* (pour *lail*) avec la finale dénominative, au cas direct, par ex. : *lal nu cahau* (usted *es* mi padre), et *la* au cas oblique, ex : *in alcual la*, yo *soy* hijo *de* usted. Ce pronom ne paraît être autre chose que l'adverbe démonstratif *la*, lequel, par une bizarrerie assez remarquable, a le même sens que le français *là*, *là-bas*. Rien d'étonnant à ce que cette particule ait été prise comme signe de respect.

3e personne.

Singulier. *Cas directs.* — Zaklohpakap, *ahu*, *ahi* ; *a* démonstr., *hu* et *hi*, racine pronom. — Quiché, *aré ; a* démonstr. comme dans l'idiome précédent ; *ré*, racine pronom. Ce pronom ne s'emploie pas avec le verbe, si ce n'est avec *ux*, être ; par ex. : *aré ux*, il est, mais *qolic*, être ou il est ; *x-logon*, avoir aimé, *ou* il a aimé. — Pokomchi, ne s'emploie point non plus avec le verbe. *In-loco-nhi*, il est aimé (litt. nunc amatur ou nunc amari). Nous n'avons point rencontré la forme isolée. — Maya, *lay* s'emploie pour la 3e Personne là ou l'on emploie *ten* pour la 1re et *tech* pour la 2e et *laylo*, alors qu'on se sert de *en* pour la 1re et *ech* pour la 2e. Remarquons, toutefois, que la forme *laylo* se supprime toujours devant un verbe ; il se remplace par certaines désinences dont nous parlerons dans l'étude de la conjugaison. Il est vraisemblable que le *lay* Maya se rattache au *ré* Quiché, puisque le *r* n'existe point dans le premier de ces idiomes. Peut-être est-il formé de la réunion de ce *ré* avec le radic. *hi* du Zaklohpakap. La forme *laylo*, elle, résulte bien évidemment de l'union dudit pronom avec un second, idendique au *ru* du Pokomchi, dont nous allons parler tout à l'heure, et au *lu*, ce, celui-là du Zaklohpakap. — Zotzil, *alumi*, du *a* démonstr., du *lu* démonstr. également et d'une finale *mi*, dont l'origine semble assez obscure. On trouve en Quiché la particule *mi*, signifiant *tout à l'heure*, *il n'y a qu'un instant*, mais il est douteux qu'elle ait rien à voir ici. — Huastèque, *yâ* ou *yâyâ* ; ex. : *yâyâ canatz* ou *canatz yâ*, il ira. Cette forme n'est, sans doute, qu'une modification du *y* Maya dont nous parlerons tout à l'heure, du *hi* Zaklohpakap, mais avec adjonction de l'*a* démonst. et redoubl.

Cas oblique. — Zaklohpakap, *teha*, *tehu*, *tehi*, suivant les lois de l'écho vocalique déjà expliqué plus haut. — Quiché, *u* devant une consonne ; ex. : *u-mun*, son esclave ; *r* devant une voyelle ; ex. : *r-oyoual*, sa colère. Le Pokomchi nous donnera l'explication de ces deux formes. — Pokomchi, *ru* devant une consonne ; ex. : *ru-*

tat, son père ; *r* devant une voyelle ; ex. : *racun*, son fils. *Ru* est très-probablement pour *re* (rapproch. du *aré* Quiché) et *u* ; litt. *de lui le sien*, pour *son*. — Maya, *u* devant une consonne ; *y* devant une voyelle. Toutefois, dans ce dernier cas, on trouve quelquefois *u*, comme dans l'exemple précité *uoklal*, mes pleurs. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà vu, le cas oblique n'est pas régulièrement employé avec le verbe transitif. — Zotzil, *z*, dont l'origine est fort obscure. Ex. : *z-naa*, sa chair ; *z-paz*, il fait. — Huastèque, *in* ; ex. : *innum*, sa mère ; *yâyâ intahjal*, il fait ; *inyxal*, sa femme. Rapprochez cet *i* init. du *y* Maya. Quant au *n*, il doit être ici purement euphonique, ce qui nous fait penser qu'il en pourrait être de même pour la forme *ânâ* de la 2e personne (Voyez plus haut).

Pluriel. *Cas directs*. Zaklohpakap, *aehu*, *aehi*, (déjà expliqués). Quiché, *e* ou *he* ; ex. : *e* ou *he ux*, ils sont. Après une préfixe de temps, on emploie toujours *e* ; ex. : *qu-e qohe*, ils sont (litt. nunc illi esse), C'est le pluriel du démonstr. *a*, résultant d'une sorte de flexion. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, dans plusieurs idiomes du Nouveau-Monde, comme dans les langues touraniennes, il se manifeste comme une tendance à la flexion. C'est généralement par le pronom qu'elle commence à se faire sentir, cette partie du discours pouvant être considérée, d'une manière générale, comme l'agent du développement linguistique. — Pokomchi, *kitak* devant une consonne et *k-tak* devant une voyelle, ex. : *ki-loconhi-tak*, ils sont aimés (litt,, illi amati). — Maya, *ob*, signe habituel du pluriel, tient lieu du pronom, là où le singulier *laylo* est, soit exprimé, soit sous-entendu, et *loob* dans les autres cas. Il y a même ceci de remarquable, que *loob* s'emploie quelquefois comme cas oblique, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Nous avons déjà, du reste, expliqué l'origine des formes *lo* et *ob*. — Zotzil, *alumi*, comme au singulier. — Huastèque, *bâbâ*, c'est le *ob* Maya, avec les modifications habituelles.

Cas oblique. — Zaklohpakap, *ke-hu*, *ki-hu*, etc. (déjà expliqués), ex. : *ki-kuxomal-hu*, leur jeunesse. — Quiché *que* devant une consonne, ex. : *que-munib*, leurs serviteurs ; *c* devant une voyelle, ex. : *c-oyoual*, leur colère. L'on remarquera ici, comme pour la 1re personne, la ressemblance de la gutturale init. comme marque de

pluriel avec celle du Zaklohpakap. — Pokomchi ; comme au cas direct, ex. : *ki-tziquin-tak,* leur oiseau. — Maya *u-ob* devant une consonne ; *y-ob* devant une voyelle. C'est le singulier *u* et *y* avec la finale plurielle *ob.* — Zotzil *z-tic* ; ex. : *z-pac-tic,* ils font. — Huastèque, *ut* (souvent omis), ex. : *bâbâ ut tahjalatz,* ils font ; *bâbâ tahjal,* il fait ou ils font. Lorsque l'on veut marquer le pluriel du cas oblique du pronom de la 3e personne, on ajoute la désinence *loob* ; ex. ; *u-çhacob-loob,* leurs lits, tandis que pour les autres pronoms, le pluriel *ob* ajouté ou substant. suffit, ex. : *in çhac,* mon lit et *in çhac-ob,* mes lits.

DU PRONOM DANS LE MAYA MODERNE

Plus heureux que la plupart des dialectes congénères qui semblent devoir être petit à petit absorbés par l'Espagnol, le Maya a pu se maintenir en vigueur dans le Yucatan, et il est devenu la langue usuelle, même des créoles, de race plus ou moins blanche. Mais ce n'a pas été sans subir de graves altérations. L'on peut dire qu'aujourd'hui, il est, par rapport à la langue parlée au moment de la conquête, ce qu'est le grec moderne, si nous le comparons à l'ancie . Le vocabulaire, à part sans doute un certain nombre de mots pris du Castillan, est resté presque le même ; mais la grammaire a subi de profondes altérations. Au contraire, les autres idiomes, tels que le Huastèque, le Quiché, malgré leurs diversités lexicographiques, ont à très-peu de chose près le même système grammatical que l'ancien Maya et se rapprochent de ce dernier, comme l'Osque ou l'Ombrien du Latin. Il nous a donc été possible de les étudier concurremment ; ce que nous n'avons pu faire pour le Maya moderne. Voici les principales modifications qu'il a subies, du moins quant à ce qui concerne le pronom personnel. Le pronom *lay* est presque tombé en désuétude, et si on l'emploie encore, c'est surtout comme verbe auxiliaire. Il se conjugue, prend les signes de temps et de mode. L'influence castillane est ici évidente. Le Maya a

voulu se forger un verbe *être* dont il était dépourvu. Bancroft, dans son *Histoire des États-Unis*, nous cite l'exemple tout semblable d'un dialecte de Peaux-Rouges, que le contact avec les colons Yankees détermina à se créer ce même verbe, qui lui manquait à l'origine. Enfin, le verbe *être* du Basque n'est lui-même qu'un pronom, et il est plus que probable qu'il a été aussi adopté à l'imitation de ce qui avait lieu dans les dialectes Aryens. C'est un exemple remarquable de la pression exercée par les idiomes à organisation plus parfaite, sur ceux qui leur sont physiologiquement inférieurs. Quoi qu'il en soit, les pronoms *lay* et *laylo* sont généralement remplacés par l'article *leti* ou *letile* ; au pluriel *letiob* ou *letileob*. Nous examinerons dans un autre travail l'origine et la formation de cet article pronom. Les cas directs et obliques du pronom pluriel de la 1re personne, *toon* et *ca*, se sont fondus ensemble en *ctoon*, ou *ctoonex*. Enfin, pour mieux imiter l'Espagnol, le Maya a adopté, ce qui est tout-à-fait contraire au génie primitif de ces idiomes, des formes féminines pour le pronom pluriel et la 3e personne du singulier. Il dit, par ex. : *leti*, aquel et *xleti*, aquella — *ctoonex*, nosotros et *xtoonèx*, nosotras — *teex*, *teexe*, vosotros et *xteexe*, vosotras — *letioob*, aquellos et *xletioob*, aquellas. Cet *x* préfixe est, comme l'on sait, un signe de féminin en Quiché et en Maya, mais autrefois on ne l'employait que devant un nom. Enfin, les cas direct et oblique du pronom réunis ensemble paraissent s'employer aujourd'hui à tous les temps et modes des verbes, sans distinction de transitifs ou d'intransitifs. Seulement, le cas direct précède le cas oblique, ex. : *ten in zahtic*, je crains. Le pronom est comme nous le verrons par la suite, moins incorporé au verbe, et la conjugaison a fait un pas considérable dans la voie de l'analyse. Avec le verbe auxiliaire *yan* avoir, le pronom n'est pas répété, et l'on se borne à employer le cas direct ; ex. : *ten yan*, j'ai ; *tech yan*, tu as, etc.

Voici le tableau de la déclinaison du pronom personnel dans les idiomes du groupe Quiché-Huastèque ;

SINGULIER

		1re pers.	2e pers.	3e pers.
Quiché.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { vocal.	*in, i* *nu* *nuv, v*	*at* *a* *av*	*aré* *u* *r*
Pokomchi.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { voc.	*in* *nu* *v*	*ti* *a* *v*	inconnu *ru* *r*
Maya.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { voc.	*en, ten* *in* *u*	*ech, teech* *a* *au*	*lay, laylo* *u* *y, u*
Zotzil.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { voc.	*hon* *gh* *c. qu.*	*ot* *a* *av*	*alumi* *z*
Huastèque.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { vocal.	*nâ, nânâ* *in, u* *u, v*	*tà, tàtâ* *â, ânâ, it*	*yâ, yàyâ* *in*

PLURIEL

		1re pers.	2e pers.	3e pers.
Quiché.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { vocal.	*oh* *ka* *k*	*yx* *y* *yv*	*e, he* *que* *c*
Pokomki.	cas direct. cas obliq. { cons. cas obliq. { vocal.	*oh* *ka* *k*	*ti-ta* *a-ta* *av-ta*	*ki-tak* dev. une cons. *k-tak* dev. une voy. comme au cas direct.
Maya.	cas direct. cas oblique.	*on, taon, tuon* *ca*(invariable)	*ex, teex* *a-ex* dev. une cons. *au-ex* dev. une voy.	*ob,* *u-ob* dev. une cons. *y-ob* dev. une voyelle
Zotzil.	cas direct. cas oblique.	*hotic* *gh-tic*	*oxuc* *a-tic*	*alumi* *z-tic*
Huastèque.	cas direct. cas oblique.	*huâ, huâhuâ* *huâ, huâhuâ* *yâ, yàyâ*	*xâ, xâxâ* *xàxà, yàyâ*	*bàbâ* *ut*

ÉTUDE

SUR LA

PROPHÉTIE EN LANGUE MAYA

D'AHKUIL-CHEL

Nous avons déjà donné dans cette même *Revue* une étude de la prophétie en langue maya attribuée à un prêtre idolâtre du nom de *Napuctum* et qui vivait avant la conquête espagnole. Le présent travail peut donc être considéré comme la suite du précédent. Tous deux ils sont destinés à faire partie d'un ouvrage plus étendu sur la chresthomathie de la langue maya antique. Nous nous bornons aujourd'hui encore à l'analyse grammaticale du texte, et ne comptons pas entrer dans l'explication de ce curieux fragment, au point de vue mythique ou légendaire. Qu'il nous soit seulement permis de signaler le peu d'exactitude de la traduction de Lizana. Ce défaut tenait en grande partie à ce que le vieux missionnaire, ainsi que la plupart de ses confrères, voulait à toute force retrouver des réminiscences chrétiennes dans les récits des indigènes. Si, au lieu de les interpréter au gré de ses caprices, il avait eu la patience de les étudier plus sérieusement, sans doute Lizana eût senti à quel point sa glose s'éloignait du texte, et pour le fond et pour la forme. Une chose néanmoins aurait à la fois surpris et charmé le pieux apôtre : ç'aurait été de retrouver chez les Indiens du Yucatan, diverses traditions se rapprochant d'une façon bien marquée de certaines croyances en vigueur chez plusieurs sectes des premiers âges

du christianisme. En effet, les Mayas, tout en admettant que notre monde avait subi déjà trois grands bouleversements, se figuraient l'univers comme devant être anéanti d'une façon définitive par le feu. On dirait qu'ils avaient eu connaissance des épîtres de saint Pierre. Ce chef de l'Église, effectivement, y prophétise d'une manière formelle la destruction de la terre par une conflagration générale. C'est à ce terrible événement que fait allusion, on l'a déjà vu, le premier verset de la prophétie de Napuctum. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, d'après la théorie des Toltèques orientaux, dont les Mayas faisaient partie, la fin du monde devait être précédée du retour de Quetzalcohualt, le législateur religieux. Ce héros mythique réformerait l'ancien culte, décréterait l'abolition des sacrifices sanglants, et après avoir soumis le monde à son pouvoir, y ferait régner la paix et la justice. N'est-ce pas là tout à ait la doctrine des millénaires, lesquels croyaient à une royauté temporelle du Christ avant la fin des siècles ? La terre habitée exclusivement par les justes devait, sous sa domination, devenir l'asile du bonheur et de la vertu, une sorte de paradis anticipé, ou plutôt de paradis terrestre conquis et retrouvé. Faudra-t-il voir là une preuve de relations ayant jadis existé entre les deux mondes, ou bien n'y chercher qu'une coïncidence fortuite et due au seul hasard ? A coup sûr, cette dernière hypothèse nous paraît la moins vraisemblable.

I	II
TEXTE MAYA.	TRADUCTION DE L'ABBÉ BRASSEUR
1° *Lahi ɔibté katun yum-é,*	1° Terminée l'inscription du cycle présent.
2° *M'ex kaanat-é u-alae utal.*	2° Aucun de vous ne sera assez sage pour dire l'avenir.
3° *Mac bin ca ɔab t'ocoɔ pop katuné.*	3° A nul ne sera donné de dérouler la natte des inscriptions cycliques.
4° *Bin huluc holom, uil t'u cal ya.*	4° La douleur viendra pénétrer ; elle sera dans la gorge.
5° *Tali ti xamin, tali ti chakin.*	5° Telle au nord, telle (elle sera) au couchant.
6° *T'u kinum uil yan-é !*	6° De toutes parts il y en aura, oui
7° *M'ac to ahkin, bonat*	7° Nul prêtre ni prophète

8° *Bin to halic uthan uuoh-é.*	8° Ne sera là pour dire la parole de l'Ecriture sacrée.
9° *Ychil balana ahau,*	9° Entre tant de princes.
10° *M'ex k'aanaat-é hunac tzuc tic-cab.*	10° Nul de vous ne sera assez intelli gent dans tant de pays différents.

III	IV
INTERPRÉTATION DE LIZANA.	TRADUCTION DE LIZANA.
1° En la fin de la edad presente.	1° A la fin de l'âge présent,
2° Losque ignorais las cosas futuras,	2° Vous qui ignorez les choses futures,
3° Que edad pensais que sucedera?	3° Quel âge pensez-vous qu'il doive arriver ?
4° Sabed pues que vendran de toda parte.	4° Sachez donc qu'il viendra, de toutes parts,
5° Tales cosas por nuestros malos,	5° Telles choses pour notre malheur,
6° Que les podreis tener por presentes.	6° Que vous pourriez les tenir pour présentes.
7° Y osdigo que en la edad novena,	7° Et je dis qu'en l'âge neuvième,
8° Ningun sacerdote ni popheta nuestro	8° Nul de nos prêtres ni de nos prophètes
9° Os declarara la Escritura,	9° Ne vous déclarera l'Ecriture,
10° Que generalmente ignorais.	10° Que généralement vous ignorez.

I

Lahi, « passé, écoulé », de *lahal*, « passer, s'écouler ». Cette forme en *i* est donnée par Beltram, comme celle de la troisième personne singulier du parfait de l'indicatif ; mais plusieurs exemples semblent indiquer que, dans l'ancienne langue, elle constituait une sorte de participe absolu. C'est sans doute par une modification de sens analogue que nous voyons l'ancienne forme participielle du latin *amamini* devenir la deuxième personne plurielle du passif de l'indicatif présent. Le polonais nous offre quelque chose d'analogue dans les expressions *bylom*, « je suis », forme masculine, pour *bylo-em*, littéralement « étant moi », et *bylam*, féminin, pour *byla-em*. Peut-être est-ce le seul exemple connu dans les idiômes indo-européens de verbes prenant les suffixes génériques.

ɔibté, littéralement « l'écrire ». Le dictionnaire de M. l'abbé Brasseur et Beltram, dans ses listes, nous donnent *ɔibté* comme un futur du radical *ɔib*, « écrire. peindre », mais remarquons que *ɔib* se conjugue sur *canante*, et que *canante*, accompagné d'un pronom, constitue un infinitif présent avec le sens de *guardarlo*. Il vaut donc mieux, selon nous, rendre par le présent que par le futur. Le terme maya se retrouve dans le Quiché *tzib*, « peinture, écriture », d'où *tziba*, « écrire ».

Yum-é, « actuellement, à présent, actuel ». M. l'abbé Brasseur, dans son dictionnaire, ne donne pas ce sens et traduit *yum* par « autour, à l'entour ». C'est sans doute une lacune. Ce *e* final est euphoniquê, comme nous l'avons vu.

II

M', euphonique pour *ma*, « non, ne pas », se retrouve en Quiché sous la forme *ma*, tantôt comme négative, tantôt comme particule interrogative. De plus, *ma* et *me*, en Quiché, entrent comme affixes en composition, pour donner un sens privatif, ainsi que *a* en nahuatl et *in* en latin. En maya, il est d'ordinaire préfixé. Employé avec le présent, il indique non seulement la négation, mais encore une intention négative ; exemple : *ma u-alah*, « je ne l'ai pas dit (et je ne saurais le dire) » Avec le futur, au contraire, il marque que l'on n'a pas fait, mais qu'on aurait le désir d'exécuter. Il transforme pour ainsi dire le mode indicatif en une sorte d'optatif. Exemple : *Ma u-ilub in náa*, littéralement « je ne verrai donc pas ma mère ; puissé-je la voir ».

Ex, « vous ». C'est le cas direct du pronom pluriel de la deuxième personne. En Quiché, *yx*. *M'ex* se traduira littéralement par « nul d'entre vous ».

Kaanáat-é, « intelligence, génie », de *kaán*, « manifesté, accru ».

U-alac, « pour dire », littéralement « son devoir dire », de *al* « dicere ». C'est une sorte de gérondif.

Utal, « avenir, l'avenir », littéralement « son venir », de *u* possessif, et *tal*, « procéder, venir de ».

III

Mác, « personne, nul ». Le dictionnaire de M. l'abbé Brasseur donne deux formes qui, vraisemblablement, ne sont que des variantes orthographiques. La première est *máac*, signifiant comme substantif « gens, personne » ; comme adjectif ou pronom, « quelqu'un, certain, aucun, qui, lequel ». La seconde forme est *mác*. comme interrogatif, « qui, lequel, laquelle ? »; comme démonstratif, « quelqu'un, quiconque ». Beltram donne une autre forme dérivée, *maex*, avec le même sens interrogatif « qui, lequel ? ». La forme *mactah* et par abrévation *mact*, constitue le cas oblique ou génitif de ce pronom. Exemple : *Mactah ul Pedro* ? ou *mact ul Pedro ?* « De qui Pierre est-il fils ? » Cette dite forme s'emploie même dans le cas où, en français, *mactah* devrait être simplement rendu par « qui ? », mais alors la préposition régissant le pronom se trouve placée après lui ; exemple : *Mactah etel ?* « Avec qui ? » — *Mactah men ?* « Pour qui ? ». — *Mactah okol ?* « Sur quoi ? » Cette désinence *tah* paraîtrait bien n'être autre chose que la préposition *tah*, « pour, à cause de », et dans laquelle M. l'abbé Brasseur voit une simple abréviation de *ti-ca*.

En tout cas, la racine *mác* ou *maác* que nous venons d'étudier semble n'avoir qu'une analogie toute fortuite de forme avec la racine ou plutôt les racines *mac*, « mesure de douze brasses pour les champs, nom du treizième mois de l'année maya », et comme verbe, « fermer, couvrir ».

Bin, « sera ». La valeur de ce monosyllabe a déjà été examinée dans un précédent travail. En général, il se place avant un autre verbe comme auxiliaire du futur. Ici, nous le rencontrons avec la valeur du futur du verbe substantif.

Ca, « qui, à qui ». Le sens véritable et primitif de *ca* n'est à proprement parler, que celui de notre particule « que », d'où, par extension, les valeurs de « sitôt que, tandis que, quand, pour que,

et, aussi ; » de là peut-être également *ca*, employé comme préfixe. Toutefois, nous n'avons pas trouvé d'exemple de cet emploi, mentionné par l'abbé Brasseur. En revanche, nous croyons rencontrer de simples homophones dans *ca*, « espèce de calebasse » ; *ca* ou *c'* « nous », et *ca*, « deux ».

Il est à remarquer que l'emploi de la particule *ca* est de rigueur lorsque, dans une phrase impérative, le verbe du premier membre se trouve mis au futur. Exemples : *Uchebal caà cambez Pedroé xoc à-huun ;* « pour que tu instruises Pierre, lis ton livre ». — *Uchebal ca cambezabac Pedro à-uoklalé* [1], *xococ à-huun tamen ;* « pour que Pierre soit instruit de ta foi, lis ton livre ». Si, au contraire le verbe était mis au présent, le *ca* disparaîtrait. Exemples : *Uchebal à-cambezic Pedro-é, xoc à-huun.* « Pour que tu instruises Pierre, lis ton livre ». — *Uchebal u-cambezabal Pedro à-uokale,* etc. » Pour que Pierre soit instruit de ta foi, etc. ». De même on dira : *Al tí Juan ca nacac*, « Dis à Jean qu'il monte ». — *C'in ualmanthic ti, ca tzícnac*, « Je lui commande d'obéir » ; littéralement « Je lui commande qu'il obéira ». — *Ma in kaat ca cambezí*, « Je ne veux pas que tu l'instruises ». — *Uolab ca à-tzice*, « c'est ma volonté que tu lui obéisses ».

On remarquera que, dans l'espèce qui nous occupe, si le second verbe est intransitif, il ne doit point être précédé du pronom personnel, mais qu'il l'est au contraire forcément s'il appartient à la classe des verbes transitifs.

Si une phrase se compose de deux ou plusieurs membres, et que nos particules « lorsque, quand » se trouvent placées comme initiales de ces membres subséquents, si, d'ailleurs, les verbes sont au préterit, ces dites particules se devront rendre par *ca*. Exemples : *Cambezah ú-cah Christo, ca kuchi Magdalena.* « Le Christ enseignait, lorsque Madeleine arriva ». — *Tan in tzeec, ca lub kuna.* » Je prêchais, quand l'Eglise est tombée ». — *Tan in tzéec tic ù-than Dios tiob, ca cim Juan.* « Je leur prêchais la parole de Dieu, quand mourut Jean ».

Par une bizarrerie assez singulière, si le verbe est terminé en *tal*,

[1] Ce mot n'est donné dans le dictionnaire de l'abbé Brasseur que sous les formes *okotal* et *ocolal*.

comme *chital*, « se courber, s'étendre », d'où le présent *chilic*, le *ca* peut s'indiquer ou s'omettre, ce qui passe même pour plus élégant. Exemple ; *t' in chitic, ca uuyah àɔon*, ou mieux *t'in chilic, uuy ci àɔon*, « Je me couchai, quand j'entendis ton coup de fusil ».

Remarquons que si le second verbe est au futur ou remplacé par un gérondif, on emploiera, pour rendre nos locutions françaises « quand, lorsque », non point le monosyllabe *ca*, mais bien les particules *tamuk*, *tilic*, *ti,ena*, *utan*, lesquelles d'ailleurs ont le même sens. Exemples : *Cimi Juan, tamuk ù-nacal Pedro.* « Jean mourut, pendant que Pierre montait », littéralement « pendant le monter de Pierre ». — *Tilic ù-tzicic Dios Pedro-e, bin ù-chocolt ɔabilah.* « Quand Pierre obéit à Dieu, il obtiendra sa grâce », etc.

En tout cas, le Quiché, sur ce point, nous aide beaucoup à établir l'origine différente de ces particules homophones du maya. *Ca* est, en Quiché, une particule d'actualité et le signe normal du présent dans le verbe. Exemple : *Ca nu logoh*, « j'aime », littéralement « nunc ego amare ». — Le *ca*, « nous, notre » du maya, se retrouve en Quiché, mais sous la forme *ka*. Enfin, il existe dans les deux langues une particule *ca* avec le sens de deux.

ɔab, « donnera », futur de *ɔà*, « de donner «. Cette forme en *b* est fort anormale. Elle s'expliquerait peut-être par l'hypothèse que *ɔab* est un pluriel contracté, pour *ɔacob*. Alors le sens de ce membre de phrase serait : « Il n'y en aura aucun qui donnent *ou* donneront ».

T' pour *ti*, déjà vu (de, à).

Ocoɔ « dérouler ».

Pop, « natte ». Ce mot ne figure point isolé dans le dictionnaire maya de M. l'abbé Brasseur. On ne le trouve que sous la forme composée *ocoɔ-pop*, » dérouler la natte ». L'abbé Brasseur nous prévient que c'est simplement une expression métaphorique, signifiant « ouvrir les livres sacrés pour y lire les choses futures ». En tout cas, *pop* a, en Quiché, le sens de « natte, rouleau sur lequel sont peints des caractères hiéroglyphiques ».

Katun-é, déjà vu. Ce terme signifie proprement « pierre, pierre gravée, inscription sur pierre ». Ici, sans doute, il possède la valeur plus générale de « hiéroglyphe, écriture hiéroglyphique ».

IV

Bin huluc, « viendra ». L'emploi de *bin* comme auxiliaire marquant le futur a déjà été examiné. Le radical de *huluc* est *hul*, très probablement apparenté à la racine *ul*, dont il ne serait qu'une forme renforcée par le *h* préfixe.

Nous avons, dans nos *Recherches sur les lois phonétiques dans les idiomes de la famille mame-huastèque*, donné un certain nombre d'exemples de cet emploi du *h* prosthètique, spécialement en maya. Aux exemples déjà fournis, nous pourrions encore ajouter le suivant : *Ab*, « année », du Quiché, devient en maya *hâb* ou *haab*. Dans le second *u* de *huluc*, nous reconnaissons une application de cette loi de l'écho vocalique, dont il a été parlé dans un précédent travail.

Holom, « pénétrera, percera ». Cette finale *om*, indiquant le futur, appartient à la langue archaïque. Voy. *elom*.

Uil, pris ici comme particule marquant le doute. Elle indique également *nécessité, volonté douteuse*.

Tu, déjà vu.

Cal, « gosier, gorge », et comme verbe, « crier ».

Ya, « douleur », déjà vu.

V

Tali, « tel, tellement ». Peut-être n'est-ce que le participe passé du verbe *tal*, « palper, toucher, procéder de » ou de *talel*, cf. le Quiché *tal*, « diviser, éparpiller ».

Xamin, « nord ». On trouve aussi *xaman*. Ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans un précédent travail, le *a* et le *i* permutent souvent en maya.

Chikin, « occident », littéralement « bouche, entrée du soleil », par opposé à *likin*, « orient », littéralement « lever du soleil ».

VI

Tu pour *tiu*, « à, dans », déjà vu.

Kinom, « tout à l'entour, autour ». Ce mot n'est pas indiqué dans le grand vocabulaire de M. l'abbé Brasseur, mais on y trouve *kinoh*, lequel a le même sens.

Uil, « nécessité », se prend aussi comme particule pour marquer le futur.

Yan-é, « il y a, y a-t-il », indicatif présent de l'irrégulier *yanhal*, « y avoir, être ». La présence de la particule *uil* indique qu'ici le futur doit être substitué au présent. La valeur du *e* euphonique final a déjà été examinée plus haut.

Màc, déjà vu.

To, déjà vu.

Ahkin, « astrologue, prêtre, de *ah*, préfixe possessive, et de *kin*, » jour, soleil », littéralement « maître [de la connaissance] du soleil ». A ce terme maya correspond régulièrement le quiché *ahgih*, « devin ».

Bonat, « prophète », paraît fautif pour *bobat*, ainsi que le fait observer l'abbé Brasseur.

VIII

Bin, marque de futur (déjà vu).

To, déjà vu.

Halic, « dire, proférer ». On l'écrit aussi *alic*. L'on sait qu'en maya le *h* initial est parfois purement euphonique.

U-than, « la parole », littéralement « sa parole » déjà vu dans un précédent travail.

Uooh-é « livre, du livre ». On trouve aussi *oh*, d'où le verbe *ohel*, « savoir, connaître ». On a en Quiché les formes correspondantes *uh* et *vuh*, « livre, papier ».

IX

Ychil ou *ichil*, « dans, entre, parmi ». Se rattacherait-il à la racine *ich* ou *ych*, « œil, visage » ? En Mexicain, *ix* (forme radicale) signifie « œil ».

Balana, « n'importe lequel, n'importe lesquels, quel qu'il soit, quels qu'ils soient, tant », paraît formé de *bal*, « quelque chose quoi ? qui ? » et de *na*, « auprès, proche ».

Ahau, « princes », de *ah* possessif et de *au*, « collier ». C'était l'insigne de la dignité suprême, comme en Europe le sceptre et la couronne. *Ahau* se retrouve aussi en Quiché, avec le même sens.

X

M'ex, « nul de vous », déjà vu plus haut.

Kánaat-é, « intelligence, génie », déjà vu.

Hunac, « nombreux, grand « de *hun*, « un » et de la finale *ac*, « sur, debout élevé ».

Tzuc, « région, province », s'emploie aussi comme particule numérale pour compter les villes, villages, groupes, divisions.

Ti, déjà vu.

Cab, déjà vu.

SUR

LE SYSTÈME DE NUMÉRATION

LES PEUPLES DE LA FAMILLE MAYA-QUICHÉ

La famille de langues généralement désignée du nom de *Maya-Quiché*, comprend, ainsi qu'on le sait, un certain nombre d'idiômes parlés dans le sud du Mexique et le nord du Guatémala. Elle se divise, ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir, en deux groupes bien distincts ; 1° le groupe du nord-est qui comprend le Maya parlé dans le Yucatan ; le Quélene, en vigueur dans une partie de l'Etat de Chiapas ; le Huastèque usité chez les Indiens de la mexicaine de Tamaulipas ; la Zaklohpakap du Soconusco ; 2° Le groupe du sud-ouest, auquel nous rattacherons : le Guatémalien avec ses dialectes, le Quiché, le Cakchiquel, le Zutuhil ; le Pokome de la Vera-Paz, le Cakgi des environs de Coban ; etc.

Nous avons déjà donné dans un autre travail, un exposé de système de numération cardinale dans les dialectes de la famille Maya-Quiché et nous nous bornerons, quant à présent, à rappeler sur quels principes elle repose.

Malgré la différence essentielle des noms de nombre, le système numéral du Quiché et du Maya semble avoir été directement emprunté au Mexicain. Il est, en effet, comme ce dernier, essentiellement vigésimal. Ainsi, en Maya, *Hunkal*, litt. « Un *kal* ou agraffe » voudra dire 20, et *Cakal*, litt. « deux agraffes » signifiera 40 et ainsi de suite. Ajoutons, du reste, que le sens d'« agraffe »

comme synonyme de 20 pourrait bien n'être pas primitif. Nous trouvons, par exemple, en Quiché *Oxqal*, litt. 3 *qals* pour dire 60. Or, *qal*, signifie dans ce dernier idiôme, une mesure de cacao formée de 20 grains, et l'on sait, d'autre part, que presque toutes les traces d'influence mexicaine que nous retrouvons chez les Yucatèques ont une origine Guatémalienne. C'est certainement par l'intermédiaire du Guatémala, que les Mayas ont reçu le calendrier dit *Toltèque*.

Il résulte de tout ceci que 400 était chez ces peuples, tête de série, à peu près comme 1,000 chez nous. Tel est le cas, par exemple pour le Maya *Hunbak* qui veut dire à la fois « 400 » et « une enceinte » ; même observation pour *Hunpic*, litt. « Une multitude, » lequel correspondait à notre expression numérique 8,000, mais qu'aujourd'hui, par suite de l'influence Castillane, les indigènes actuels du Yucatan emploient comme synonyme de 1,000.

Cela dit, passons à l'objet spécial de cette étude.

I° *Nombres ordinaux*. Ils sont marqués, d'ordinaire, en Quiché par la préfixation, au nom de nombre cardinal, du pronom possessif qui est *u* devant une consonne, et *R* devant une voyelle ; exemple : *Cah* « quatre » et « *Ucah* », litt. « Son quatre » pour « quatrième » ; *Vakak* « six et *Uvakak* « sixième ; le sixième ». *Vuk* « sept » et *Uvuk* « septième » ; *Vahxak* « huit » et *Uvahxah* « huitième » : *Beleh*, « neuf » et *Ubeleh* « neuvième » ; *Ox* « trois » et *Rox* « troisième » ; *O* « cinq » et *Ro* « cinquième, le cinquième ». Nous avons déjà vu, dans un précédent travail, que la forme primitive de ce pronom possessif, était *ru* que l'on retrouve encore employé en Pokome. « Deux » se disant *Caib* ou *Cab* en Quiché, on emploie plus volontiers la forme *Ucab* « second, le second » que *Ucaib*. Quant au terme signifiant « dixième », c'est *Ulah*, de *Lahuh* « dix », mais avec cette chute de la désinence.

Nos expressions « Premier, le premier » se rendent soit par le simple cardinal *Hun*, non accompagné d'une préfixe, soit par *Nabe* (en Cakchiquel et en Zutuhil *Nabey*). Ce terme pourrait bien être d'origine Caraïbe ; dans la langue des Petites Antilles, et spéc. dans celle de saint Vincent, l'on dit *Labanani* pour « premier» de *Aban* « un » (Cf. l'Arrawaque *Abba*, un), mais avec le préfixe ordinal *La*

ou *le*. Le *L* aurait bien pu se transformer en *N*, comme dans *Inak* désinence du plus que parfait, qui, ainsi qu'il a été vu dans un précédent travail, semble être pour une forme primitive *Ilak*. Ce n'est pas, sans doute, le seul emprunt fait par les dialectes Guatémaliens à ceux des îles. Quoiqu'il en soit, nous n'oserions rapprocher du *Nabe* des Quichés les termes *Gnépeleni*, « un » du Guarani, *Agnépé*, « un » du Tupinamba (avec *gn* nalisé, comme dans notre mot *agneau*) ; encore moins le Coropo *Nam* « un ». Ajoutons que si l'on veut dire « Le premier » et non pas simplement « premier », il faudra employer le préfixe *u* et dire *Unabe* ou bien, à la forme définie, *Unabeal*. « Dernier, le dernier » se rendra par *Xambe*, *Uxambe*, *Uxambeal* ; l'adjetif *Xambe* possédant le sens propre de « En arrière, qui est en arrière. » Peut-être bien est-ce de cette racine que le Maya aura tiré le nom du Nord, *Xaman*, litt. « La région qui est en arrière. »

En Maya, les ordinaux ne sont généralement point distincts par leur forme, des nombres cardinaux ; exemple : *Caɔac yetel can ɔac* ; « le 2e degré avec le 4e degré », litt. « Degré deux avec degré quatre. » Toutefois, avec la préposition *Ti* « à, vers », l'on emploie comme en Quiché, le *u* possessif préfixe, et alors *Ti* s'élide en *T'* ; exemple ; *T'ucan ɔac*, « Au 4e degré. » Enfin pour rendre notre terme « premier, » on fait usage, non point du cardinal *Hun* « un », maisi bén de l'adjectif *yax*, litt. « vert » et, par suite, « nouveau, fort, véhément, premier ». Ce n'est autre chose que le Quiché *Rax* « vert, précipité, prompt, robuste », avec modification normale du *R* en semi-voyelle. Ainsi l'on dit en Maya, *Yax uinic* « le 1e homme » ; *Yax hec*, « le 1er œuf de la poule. »

Quelquefois, en maya, l'ordinal s'indique au moyen de la finale déterminative *il*. Ex. : *Can* « 4 » et *canil* « quatrième ».

2° *Nombres distributifs.* C'est surtout en Quiché que l'on rencontre des formes spéciales pour ces nombres.

De 1 à 5 (exclusivement), on les obtient en redoublant le nombre cardinal, mais avec chute du *n* final devant une autre consonne ; exemple : *Huhun* « chacun, chaque », d'où *Huhun ixok* « chaque femme, *Cacab*, « chaque deux » ou « de deux en deux » ; *Oxox* « de trois en trois, chaque troisième » ; *Cahcah*, « de quatre en

quatre. » A partir de 5, on ne répète pas le nom de nombre ordinal, mais on se borne à le faire suivre de la syllabe *tak* qui, nous l'avons vu dans un précédent travail, a le sens propre de « plusieurs, beaucoup » ; exemple : *Ootak*, « de 5 en 5 » ; *Vakakitak* « de 6 en 6 ». Si le nom de nombre est composé, on intercale ce *tak* entre le premier composant et le ou les suivants, exemple : *Hutaklahuh* « de 11 en 11 » ; *Catak-lahuh* « de 12 en 12 » ; *Hutak-vinak*, « de 20 en 20 » ; *Catak-vinak* « de 40 en 40.

Le Maya offre aussi quelques exemples de cette réduplication pour les nombres distributifs : exemple : *Can* « quatre » et *Cancan* « de quatre en quatre. »

3° *Nombres itératifs*. Nous avons déjà vu dans un précédent travail, que *mul* signifie « fois » en Quiché. Exemple : *Humul*, « 1 fois » ; *Cumul* « 2 fois » ; *Hutak mul* « chaque fois ». Si l'itératif est à la forme définie, le nom cardinal est précédé de la possessive *u* ou *R* et suivi de *mul;* exemple : *Ucamul ca chau*, « Il parle pour la seconde fois » ; *Roxmul ca chau Rabinal-achi* ; « Rabinal-achi parle pour la 3me fois. »

En Maya, c'est *lem* ajouté au nom cardinal qui signifie « fois » ou plutôt « répété par lui-même.» Aussi ledit nom cardinal ne doit-il être exprimé qu'une seule fois au lieu d'être répété comme en français ; exemple : *Calem cah* « deux multiplié par lui-même = 4 ». Cf. le Quiché *Lem* « déclarer, manifester, arranger. »

Yax joint à un verbe possède en Maya, le sens de « première fois », exemple : *Ca yax ulob ɔuluaye*, « Lorsque les Espagnols vinrent pour la première fois. »

Chez les Mayas, la finale *Lik* peut parfois être prise comme synonyme de *Lem* : exemple : *Calik* ou *Calem* « deux fois », de *ca* « deux. »

4° *Fractions*. En Quiché, *Perah* dont nous avons déjà parlé à propos des explétives numérales, sert aussi, lorsqu'il est précédé d'un nombre cardinal, à marquer les quartiers d'un animal, exemple : *Chakap ucaperah*, « un quart d'animal *Chakap roxperah* « un tiers d'animal. » Quant à *Qam*, dont la valeur comme verbe est celle de « recevoir, recueillir », il se prend dans le sens de

moitié : exemple : *Huqam* « La moitié d'une bête, d'un oiseau ». Cf. le Maya *kam* « recevoir, accepter, prendre. »

Le Maya forme d'ordinaire ses nombres fractionnaires en ajoutant *hatzul* au nombre cardinal ; x. : *Oxhatzul* « Tiers » de *Ox* « trois » — *Canhatzul* « quart », de *Can* « quatre. » Ce substantif *Hatzul* possède le sens propre de « part, portion, division. »

5° *Numérales diverses*. En Quiché, on se servira des expressions suivantes *Tanal ucab*, *tanal rox* « c'est entre deux, entre trois, » de la racine *Tan* « cesser, arrêter » — *Quehe chic-vi*. « Encore autant », de *Quehe* « entourer, environner », *chic* « plus, davantage » et *vi*, particule numérale. — *Caib chic quehe rî ca rah*. « Il en faut deux fois autant. » Litt. duo magis quærere ille nunc desiderare, etc.

6° *Dérivés numéraux*. Le Maya et le Quiché possèdent un assez grand nombre de verbes et de noms dérivés de racines numérales. Citons, par exemple, en Quiché, *Hunamah* « égaliser, unifier » de *Hun* «, un », d'où le passif *Hunamax* « être égalisé, unifié » ; *Hunaman*, *hunax* « faire, agir seul » ; *Hunar* « s'unir. » — de *Caib* « deux », *Caibah* « redoubler, faire deux fois » ; *Caibax* « être redoublé, fait deux fois » ; *Caiban* « être doublé, douter, être perplexe, rester neutre, » et de la forme partitive *Cacab*, le verbe *Cacabic* « douter, désunir. » — de *Ox*, « trois », *Oxibah* « tripler, faire trois fois la même chose » ; *Oxibax* « être triple » ; *Oxiban* « être triple » etc.

On forme également, au moyen de certains suffixes, des verbes compulsifs ; par exemple : de *Hun*, nous obtenons *Hunizah, hunizax hunizan* « faire qu'une chose soit faite une fois *ou* qu'elle se trouve égalisée » — de *Caib*, l'on aura *Caibizah*, *caibizax* « faire qu'une chose soit redoublée, faite deux fois. »

Ce système de dérivation est peut-être encore plus étendu en Maya ; de la forme secondaire *Hunpel* « un » déjà étudiée dans un précédent travail, l'on formera *Hunpelil* « unité, entièrement ; » *Hunpelhal* « s'unifier. » D'autres dérivés sont *Huntacal* « Tous » ; *Huntacli* « totalement » ; *Hunten, Huntenal* « une certaine fois » ; *Huntenili* « une seule fois » ; *Huntilil* « un, unique » ; *Huntul*, « premier, un certain » ; *Huntulil* « être seul, unique. »

Capel « deux » nous donnera *Capelcum* « douter » ; *Oxpet* « 3 »,

Oxpelil « Trinité » ; *Uin, uinic* « vingt » forme *Uinal* « vingtaine » etc., etc.

Du reste, l'examen de ces dérivés numéraux sera plus à sa place dans un travail sur la formation des mots.

7° *De l'Origine et Etymologie des noms de nombre.* C'est un point fort délicat que de déterminer de quelle façon se sont formés la plupart des noms de nombre dans n'importe quel idiôme. D'ordinaire, leur origine se perd dans la nuit des temps. Si l'on peut soupçonner, par exemple, une affinité de sens entre les termes sanscrits signifiant « 5 » et la « main » ; si *Lima, rima* dans les divers dialectes Maloyo-Polynésiens possèdent aujourd'hui encore cette double valeur, d'un autre côté il ne serait point facile de dire par suite de quelle combinaison d'idées ont été formées, même au sein de nos idiômes Européens, les racines des quatre premiers nombres. Nous trouvons bien en Quiché une racine *Ca,* laquelle signifie « Chose nouvelle » et un *Ca* Maya possédant le sens de « Et, avec. » Mais qui n'osera soutenir que de là dérive le nom de nombre « deux », *Ca* ou *Caïb* (avec *ib,* signe de pluralite) ? *Ox* veut bien dire en Maya « chose qui coule, se répand », mais quel rapport a-t-il avec *Ox* « trois » ? Ce nombre serait-il, par excellence, « celui qui excède, surpasse » ? *Uaxal* se prend en Maya, dans le double sens de « huit » et « se dresser sur ses quatre pieds », mais n'avons-nous pas affaire ici à un simple homophone ?

Uac qui est le nombre « 6 » en Maya répond aussi à nos expressions « Hors, par delà, superflu, surabondant ». Toutefois, nous n'oserions affirmer l'identité de ces deux racines, et cela par la raison que *Uac* dans le sens de « Hors, superflu » correspond à un *vah* Quiché, qui signifie « regorger, borner » ; au contraire « six » se dit *Vakakib*, avec un *k* et non point un *h* comme consonne radicale finale.

On pourrait être tenté de rapprocher l'un de l'autre les termes Mayas *Bolon* « neuf » et *Bolon* « roulant, devant rouler », mais il n'y a qu'une simple illusion phonétique. Le Maya *Bolon* voulant dire 9 se trouve en Quiché, sous la forme *Beleh* ou *Beleheb* (avec la désinence *b* du pluriel). *Bolon*, dans le sens de « devant rouler » se rattache à la racine Quiché *Bol* « rond ».

Nous serions moins embarassé pour expliquer le terme *Lahuh* ou *Lahun* « dix ». Evidemment, il se rattache à la racine Quiché *Lah* « arranger, achever », au Maya *Lah* « fin, terme « et *Lahal* « s'achever ». *Lahun* est donc le nombre qui clôt, termine la série. Sans doute, il a éte formé à une époque où les Centro-Américains n'avaient point encore reçu des peuples du Mexique, l'emploi du système vigésimal.

Quant aux termes désignant des têtes de séries supérieures, comme 20, 400, 8,000, etc., ils sont tous significatifs et leurs étymologies ont été déterminées dans un précédent travail. En tout cas, la différence presqu'absolue qui existe entre les noms de nombre du groupe Maya-Quiché, d'une part, et de l'autre ceux de l'Othomi ou du Totonaque, langues, cependant, unies par un certain lien de parenté, prouve bien qu'ils ont été forgés,pour la plupart, après la séparation des tribus parlant ces différents idiômes.

SUR

LE DÉCHIFFREMENT DES ÉCRITURES CALCULIFORMES

OU MAYAS

On sait quel service éminent rendit à la science historique le déchiffrement des systèmes graphiques de l'ancienne Egypte, dû à l'initiative de l'illustre Champollion et du savant anglais Young. A une époque plus récente, il en fut de même pour celui des écritures cunéiformes de la Perse, de la Chaldée et de l'Assyrie, dont nous sommes redevables aux Niebuhr, Grotefend, Rawlinsson, et surtout J. Oppert. Par ce moyen, il nous était donné de pénétrer, pour ainsi dire, dans les sanctuaires les plus mystérieux du monde antique, de reconstituer les annales des premières nations civilisées, d'après les monuments indigènes et contemporains et non plus d'après les documents parfois erronés que nous avaient transmis les historiens grecs.

Nul doute que l'interprétation des inscriptions dont sont couverts les monuments des peuples Américains et la lecture de ceux de leurs mannscrits qui nous ont été conservés, ne conduise à des résultats extrêmement importants au point de vue de la connaissance de l'histoire, des mœurs, de la religion des antiques races du Nouveau-Monde. Malheureusement, l'étude de cette branche de la paléographie n'en est encore qu'à ses débuts, et il s'écoulera plusieurs années encore, sans doute, avant que l'on ne puisse lire lire un texte du codex de Dresde ou du bas-relief de la croix de Pa-

lenqué, aussi aisément par exemple que l'on déchiffre une page du livre des morts de l'Egypte ou des fastes Sargonides de l'Assyrie.

Bien des raisons, d'ailleurs, expliquent la cause de ce long et regrettable retard, d'abord l'espèce de dédain dont les études américaines ont été l'objet ; en second lieu, l'absence d'une clef qui pût rendre aux déchiffreurs le même service qu'avaient rendu aux égyptologues le monument bilingue de Rosette et aux sémilisants, les inscriptions trilingues de Persépolis ; enfin, la témérité, le défaut de critique des premiers savants qui s'occupèrent de la lecture des écritures calculiformes.

En effet, la publication faite par le savant et regretté abbé Brasseur de Bourbourg, du précieux ouvrage de Landa [1] nous faisait connaître des éléments ou plutôt quelques-uns des éléments de l'ancienne écriture Yucatèque. Il nous donnait la liste des hiéroglyphes désignant chez les Mayas les 18 mois de l'année et de 20 jours du mois ; plus une vingtaine de signes, soit alphabétiques, soit syllabiques. Néanmoins, ce secours n'était point suffisant pour nous permettre d'aborder sûrement l'étude de textes suivis. D'une part, le nombre des signes graphiques chez les Mayas semble avoir été fort considérable, comme il l'était dans les systèmes d'écritures égyptiens et cunéiformes. Ce n'est pas la valeur d'une soixantaine de signes seulement, mais celle de plusieurs centaines de caractères qu'il eût fallu posséder. En outre, l'écriture calculiforme n'était pas restée partout ni en tout temps absolument identique à elle-même. La civilisation des peuples de l'Amérique centrale avait fourni une assez longue carrière et vécu bien des siècles. Plus d'une fois, sans doute, la forme des caractères avait pu et dû subir, au moins, certaines modifications de détail. Et, sans sortir de notre Europe, ne reconnaît-on pas du premier coup, à certaines variations dans la physionomie de chaque lettre, un manuscrit du temps de Charlemagne d'un autre plus jeune de trois à quatre siècles ? Si ces différences suffisent parfois pour causer de l'embarras à un paléographe exercé, que sera-ce, lorsqu'il s'agit de mo-

[1] *Relation des choses du Yucatan de Diego de Landa* ; texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiérogliphyque de la langue *Maya*, etc. Paris, 1874.

numents rédigés dans une langue étrangère et dont tous les mots, sans doute, ne nous ont pas été conservés dans les vocabulaires aujourd'hui à notre disposition ?

N'oublions pas, en outre, que jamais, ou du moins, aussi haut que remonte la période historique, les peuples qui se servaient de l'écriture calculiforme[1], tout en parlant la même langue, ne paraissent pas avoir vécu sous un régime d' unité politique. Chacun d'eux restait indépendant des tribus voisines, avait ses princes, ses dynasties, sa métropole particulière. Ainsi nous avons vu longtemps la Grèce antique morcelée en une foule de petits états que ne réunissait même point un simple lien fédératif.

Il est tout naturel de penser que cette division politique devait avoir son contre-coup dans le développement de la civilisation de chaque peuplade Yucatèque, et par suite dans la fixation de son système d'écriture. Ne se passe-t-il pas aujourd'hui encore, sous nos yeux, quelque chose de fort analogue. A coup sûr, la politique, certaines considérations de patriotisme local ne sont pas étrangères au maintien de l'écriture gothique en Allemagne. Malgré les efforts d'un grand nombre d'écrivains éclairés, les Allemands se sont toujours refusé à revenir à l'emploi des caractères romains dont se servent la plupart des nations voisines, et ils persistent à faire usage de formes graphiques presque entièrement calquées sur celles des manuscrits du Moyen Age.

Ce qui est certain, c'est que le système d'écriture en vigueur à Palenqué n'était pas absolument le même que celui des habitants de Copan, bien qu'il lui ressemblât beaucoup. De même, certaines différences graphiques, dont quelques-unes assez importantes, peuvent être signalées entre le codex Troano[2] et celui de Paris.

En outre, il semble s'être produit pour l'écriture calculiforme quelque chose de fort analogue à ce qui se produisit pour celle de l'Egypte. Les hiéroglyphes, en raison même de leur caractère dé-

[1] En forme de *cailloux*. Cette dénomination d'une justesse fort contestable désigne l'écriture des peuples du *Yucatan*.

[2] *Manuscrit Troano ;* Etudes sur le système graphique et la langue des Mayas, 2 vol., in-4. Paris, 1860-70.

coratif, réalisaient, pour ainsi dire, le type de l'écriture monumentale. Aussi restèrent-ils toujours en usage, aussi bien à Palenqué que sur les bords du Nil, pour les inscriptions gravées sur pierre. En revanche, ils étaient d'un emploi fort peu commode pour les usages de la vie courante, aussi les rédacteurs de manuscrits cherchèrent-ils bientôt à la simplifier, et de l'écriture hiéroglyphique des premiers âges, vit-on de bonne heure sortir le système dit hiératique.

Quant à l'existence au Yucatan, d'un système analogue au démotique de la vallée du Nil, elle ne nous semble pas clairement établie. Il faut tenir compte de l'inégalité du développement de la civilisation dans chacun de ces deux pays. En Egypte, la connaissance de l'écriture semble être devenue populaire dès les plus anciens temps. L'on a retrouvé dans l'intérieur de la grande pyramide des inscriptions à l'encre rouge qui sans doute furent tracées par les constructeurs, et encore même chez les sujets des Pharaons, le système démotique ne fait-il qu'une apparition assez tardive. Au contraire, chez les Yucatèques, comme nous l'apprend Landa, il n'y avait guère que les prêtres et les chefs qui sussent lire et écrire, et sans doute, par suite, ils ne recouraient guère à l'art graphique considéré comme sacré, que pour la rédaction d'ouvrages religieux ou tout au plus de calendriers. On ne voit pas trop, dans un tel milieu social, quel rôle aurait pu être dévolu à l'écriture démotique. En tout cas, si elle existait au Yutacan, elle devait à peine différer du hiératique employé dans les manuscrits.

On voit assez contre quelles difficultés aura à lutter celui qui veut entreprendre le déchiffrement des calculiformes. Aussi, faut-il reconnaître que le regrettable abbé Brasseur de Bourbourg, malgré son immense érudition, n'a pas été très-heureux dans ses tentatives. Le seul point sur lequel il semble être arrivé à un résultat satisfaisant, c'est celui de la détermination des signes numériques.

Dans son ouvrage consacré à la reproduction et à l'explication du codex Troano, il établit clairement que les points figurent les unités et les barres, les quints. Ainsi, les Yucatèques figuraient

par exemple notre nombre 18 par trois barres horizontales super posées et surmontées de trois points. Il ne faut pas oublier, en effet, que le système numérique des Mayas, tout aussi bien que celui des Mexicains était, à la fois, quinaire et vigésimal et nous voyons ici une preuve nouvelle de cette influence qu'exerce d'ordinaire la langue d'un peuple sur son écriture. En tout cas, il nous semble bon de rappeler que la signification des hiérogliphes numéraux du Yucatan, a été publiée pour la première fois par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg dans son travail sur le manuscrit Troano.

Il nous reste maintenant à donner au lecteur le tableau d'ensemble de nos essais de déchiffrement de textes en caractères calculiformes. Le présent travail sera divisé en trois sections.

Dans la 1re section, l'on traitera de l'interprétation de quelques-uns des groupes hiéroglyphiques du bas-relief de la Croix. — La 2e section sera consacrée à l'étude de plusieurs fragments du Manuscrit Troano, écrit, comme l'on sait, en hiératique. Enfin la 3e section aura pour objet l'arrangement des signes du mois dans certains passages du même manuscrit. Nous nous bornons ici à réunir ce que nous avons déjà publié sur cette question, remettant à une autre fois toute interprétation de signes nouveaux.

I. — Inscriptions du bas-relief de la Croix[1].

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'Américanisme se rappellent sans doute la planche publiée par M. de Waldeck, dans l'ouvrage de Cabréra, sur les ruines de Palenqué, et imprimée à la suite du Rapport de del Rio[2]. Elle nous donne le dessin assez exact,

[1] Voir ce bas-relief publié dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XII, p. 448 (1re série).

[2] Ce *Rapport*, daté du 24 juin 1787, a été publié à Londres en 1822. — Voir dans les *Annales*, t. XI et XII (1re série), les longs extraits du voyage du cap. *Dupaix*, fait en 1825, qui a suivi et complété celui de *Del Rio*.

suivant toutes les apparences, du fameux bas-relief de la Croix [1]. Du reste, nous possédons un moyen de contrôle parfaitement efficace dans les belles photographies rapportées par M. Charnay. Celle qui reproduit le monument en question prouve que l'artiste a fidèlement reproduit ce qu'il avait vu. Tout au plus pourrait-on signaler l'omission d'un petit groupe de deux ou trois caractères qui ne se retrouve que dans la photographie, et dont nous n'entreprendrons point de donner l'explication. Somme toute, c'est assez peu de chose, si l'on tient compte du nombre passablement considérable de caractères qui couvrent ou plutôt qui ornent le bas-relief.

Quoi qu'il en soit, au dessus de l'autel sculpté occupant le milieu de la surface de la pierre, s'élève une sorte de Croix ou d'arbre cruciforme surmonté d'un oiseau symbolique à longue queue. Nous y reconnaissons sans difficulté le Quetzal au plumage vert, animal sacré chez les peuples de la Nouvelle-Espagne, appelé *Cuk* par les Yucatèques. C'était, vraisemblablement, un emblême de Hunab-Ku, litt. « Le seul saint, le saint par excellence, » la principale Déité du Panthéon Yucatèque. Du reste, le nom de ce volatile se retrouve dans celui du héros divin des Mexicains, Quetzalcoatl, litt. « Serpent Quetzal ». Les Yucatèques appelaient ce même personnage : Cukulcan, et ce terme a, dans leur langue, juste le même sens que celui de Quetzalcoatl en mexicain, dont il n'est, pour ainsi dire, que la traduction. A gauche de l'autel, on remarque un personnage richement vêtu. Un prêtre mitré et vêtu d'une sorte de longue pagne occupe la droite du tableau. Il tient entre ses bras et semble offrir à l'oiseau mystérieux un petit enfant aux traits hideux et dont les cheveux sont liés ensemble au moyen d'un bandeau terminé par une aigrette. La laideur de l'enfant semble être une preuve de sa divinité, car nous dit Landa, les Yucatèques donnaient aux statues de leurs génies, une physionomie épouvantable.

Nous découvrons ici une preuve de ce lien intime qui unit l'art à la religion. Le Chinois, goguenard et sceptique, représente sous

[1] Actes de la Société philologique. (*Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne*, p. 45 et suiv.), t. 1er. Paris, 1872.

la forme grotesque de magots, les Déités dont il se soucie peu et auxquelles il ne croit guère[1]. L'anthropomorphisme dominait dans l'art aussi bien que dans les croyances de la Grèce antique. Les dieux de l'Inde, produits de l'imagination déréglée des riverains du Gange présentent dans l'histoire de leur vie un caractère aussi monstrueux que les simulacres au moyen desquels ils sont figurés. L'esprit éminemment hiératique de l'ancienne Egypte, ainsi que ses tendances zoolatriques, revit pour ainsi dire dans les œuvres de ses sculpteurs.

Ces figures de saints des cathédrales du moyen âge, si imparfaites au point de vue de la science anatomique, mais auxquelles l'expression extatique de leur physionomie donne parfois tant de charme, ne rendent-elles pas témoignage de la foi naïve et profonde de nos pères ? Nous ne parlons pas ici bien entendu des juifs et des musulmans auxquels la rigueur même de leur Monothéisme interdit toute reproduction matérielle de la Divinité. Mais il est facile de constater qu'une loi identique a présidé aux développements de l'art religieux dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Le culte des peuples de la Nouvelle Espagne était fondé tout entier sur la terreur,et l'on honorait par d'horribles sacrifices, des Divinités aussi cruelles, aussi sanguinaires que leurs adorarateurs. Aussi l'Américain indigène donnait-il à ses idoles l'expression la plus propre à inspirer l'effroi, et les traits des hôtes de son panthéon rappellent-ils, à plus d'un égard, ceux par lesquels nos miniaturistes du 14e siècle se plaisaient à figurer le diable et les mauvais anges.

Quoi qu'il en soit, nous verrions dans ce morceau de sculpture un apothéose de Cukulcan, dont le nom, on le verra tout à l'heure, se trouve gravé non loin de là. Devant et derrière les deux personnages placés debout se trouvent de longues files d'inscriptions dans lesquelles il conviendrait peut-être de reconnaître des litanie chantées en l'honneur des dieux Mayas.

[1] Il faut remrquer cependant que les anciens Chinois nommaient Dieu par deux figures ou lettres ; celle de l'homme avec les bras étendus *ta*, qui signi_ fie *grand*, sur laquelle ils posaient le caractère *y*, qui signifie *seul* c'est-à-dire *seul grand* qu'ils prononçaient *Tien*. Ce caractère est encore en usage en ce our.

Passons maintenant à l'étude de quelques-uns de ces groupes de lettres ou de syllabes. Parmi ceux qui sont gravés au-dessous se trouve le suivant.  Si nous comparons les caractères avec ceux que donne Landa, nous en rencontrerons plusieurs certainement identiques, le premier à droite correspond sans contredit à la syllabe *ha* de l'écriture Maya, telle que la figure le vieux missionnaire. Ce mot *ha* pris substantivement signifie « eau » en Maya, et les points qui se trouvent au milieu du caractère pourraient bien, en effet, représenter des gouttelettes liquides. Peut-être nous objectera-t-on que dans le bas-relief le signe en question est marqué de trois points, tandis qu'il n'en a que deux dans le manuscrit de Landa, tel que l'a publié M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. Une telle omission, résultat peut-être de la négligence soit de l'auteur du manuscrit, soit même du graveur, n'est pas, somme toute, bien considérable. D'ailleurs, le signe donné par Landa appartient évidemmeut non à l'écriture monumentale, comme celui du bas-relief, mais bien à l'écriture hiératique ou cursive caractérisée par l'abréviation ou la simplification des signes primitifs. Combien de fois d'ailleurs, dans les inscriptions grecques ou étrusques, ne rencontrons-nous par le θ, dépourvu de sa ligne centrale et devenu par suite semblable à un O ? et cependant, cet oubli de la part du lapicide, bien plus considérable que celui que nous venons de signaler, ne cause aucune difficulté, en ce qui concerne la lecture.

Le petit crochet qui termine la partie supérieure de ce signe dans Landa semble fautif. Ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'il n'apparaît pas dans la transcription du mot *haa* ou *ha* « eau », donné par le même auteur.

Maintenant, conviendra-t-il de lire le signe en question *ha* ou simplement *h*. C'est ce que l'on ne saurait décider *à priori*, car dans les écritures hiéroglyphiques, les mêmes caractères reçoivent

tantôt la valeur d'une syllabe, tantôt simplement celle d'une consonne ou d'une aspiration. Citons par exemple l'hiéroglyphe de la bouche qui se dit *ro.* en égyptien ; suivant les cas, il conviendra de lire *ro* et tantôt simplement *r*.

Laissant de côté les signes médial et inférieur qui pourraient présenter encore quelques difficultés d'interprétation, nous passerons au dernier caractère que nous n'hésiterons pas à identifier avec la syllabe *ku* (*kou*) de Landa. La principale différence qui se remarque entre les deux caractères, c'est que les points sont dans l'inscription, remplacés par des lignes combinées et arrondies, mais cela nous paraît de peu d'importance.

Dans les livres allemands du siècle dernier, le tréma qui surmonte les voyelles faibles se trouve figuré par une ligne circonflexe ; par exemple *mânner*, pour *maenner*.

Il est vrai qu'une ligne double sépare, dans le groupe Palenquéen, la partie inférieure des deux globes dont elle est surmontée. Dans Landa, au contraire, cette ligne est simple.

Ku signifie en Maya « saint, sacré, divinité », et M. Angrand voit, avec toute raison, ce me semble, dans le signe qui sert à représenter le mot en question, l'image de cette enveloppe sacrée qui joue un si grand rôle dans le culte de Quetzalcoatl. C'est le Tlaquimilloli des Mexicains, que l'on ne pouvait ouvrir sans commettre un sacrilège. Il a peut-être son prototype dans le fameux sac à médecine des tribus du Nord. Aux yeux des Américains, comme à ceux de toutes les races primitives, la médecine était une sorte de magie, un art mystérieux et tout ce qui offrait un caractère de mystère, passait pour divin.

La ligne en question figure donc le lien au moyen duquel le sac était fermé. L'on conçoit sans peine qu'un lien, une corde se trouve représentée par une seule ligne dans l'écriture cursive, par deux dans celle des monuments.

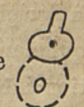
Maintenant dans quel sens se doit lire le groupe dont nous nous occupons? On a déclaré qu'il était à peu près impossible de déci-

der quel ordre suivait l'écriture Yucatèque. Cette timidité a de quoi nous surprendre. Un simple coup d'œil jeté sur le bas-relief de la Croix nous fait voir que la disposition des caractères varie suivant la façon dont est posté le personnage auquel ils se rapportent. S'il est placé à gauche de l'arbre cruciforme, ils iront (d'ordinaire) de gauche à droite, et de droite à gauche dans le cas contraire. En un mot, ils suivent tour à tour la disposition de l'écriture sémitique ou celle de nos écritures occidentales. Et cela n'offre rien qui nous doive surprendre.

Le système graphique du Yucatan consistait en véritables hiéroglyphes. Or, ce système formant, pour ainsi dire, la transition entre les procédés alphabétiques et ceux de la pictographie dont il dérive, conserve certains traits qui rappellent son origine. Un des plus persistants, c'est précisément la liberté laissée au scribe d'aligner ses caractères de la façon qui lui convient le mieux. Ne savons-nous pas que les signes égyptiens se peuvent lire dans les sens les plus opposés, aller par exemple de droite à gauche ou de gauche à droite ? Un motif, sans doute religieux, a décidé les sémites à imiter la marche du soleil qui se lève à l'Orient, pour disparaître à l'Occident, c'est-à-dire à commencer leurs lignes par la droite. Leur exemple a été suivi par les Etrusques, et cette particularité constitue à notre avis une preuve nouvelle (et non la moins importante) de l'influence exercée par les enfants de Sem sur le développement de la civilisation de l'ancienne Toscane. Au contraire, une raison de commodité décida les Romains et les Grecs à suivre l'ordre inverse, et encore l'usage du Boustrophédon se maintint-il longtemps chez les Hellènes.

Ainsi donc pas de doute relativement au point de vue qui nous occupe. Nous avons affaire à un groupe commençant soit par la syllabe *ha*, soit par la lettre *h* et se terminant par la syllabe *ku*. Or, de tous les mots du vocabulaire Yucatèque par nous examinés, il n'en est guère qu'un auquel une telle combinaison de caractères se puisse appliquer, c'est celui de Hunab-ku déjà cité. A priori, nous avons déjà droit de supposer que le caractère médial se doit lire *ou*, et celui de dessous *nab*. Si nous parvenons à établir que d'autres motifs encore autorisent une pareille lecture, la légitimité du

déchiffrement proposé par nous pour le mot entier pourra être considérée comme indiscutable.

Le caractère médial offre, il faut en convenir, quelques difficultés d'interprétation. Cependant, un examen attentif permet, ce nous semble, de l'identifier avec l'un de ceux fournis par Landa. Il se compose de deux parties bien distinctes : une sorte de cercle extérieur formé par deux lignes rapprochées l'une de l'autre, puis à l'intérieur une sorte d'ellipsoïde pointillé. Si nous laissons de côté le cercle extérieur qui peut n'être employé qu'afin d'obtenir cette forme arrondie qu'offrent à un degré plus ou moins prononcé les caractères Mayas, ceux surtout du type hiéroglyphique, ou bien être tombé dans l'écriture cursive, le caractère en question présentera, certes, quelque affinité avec le signe  et donné par le missionnaire espagnol. Si la ressemblance n'est pas plus intime, il faut se rappeler que la diversité des localités avait bien pu en amener une également dans la forme de certains éléments graphiques. Landa nous donne les caractères des Mayas orientaux. Au contraire, Palenqué se trouvait tout à fait à l'ouest de la péninsule Yucatèque. En tout cas, des nombreux signes donnés par le missionnaire espagnol, il n'en est aucun qui se rapproche davantage de celui que nous étudions en ce moment.

Reste enfin le signe inférieur qui ne paraît point se retrouver dans la liste de Landa.  Il figure évidemment une main ouverte et servant de support au reste du groupe. Toutefois le nom de la main tel que le donnent les vocabulaires Mayas par nous consultés est *cab*, et la lecture hocab-ku n'offrirait aucun sens raisonnable. Il est un autre mot, non donné dans la dictionnaire de M. l'abbé Brasseur, c'est nab qui veut dire « paume de la main » et que nous retrouvons dans le nom de jour Ezanab, litt. « Paume

enchantée ». Précisément, ici, l'artiste a representé la main ouverte et présentant sa paume au spectateur. C'est donc bien sur cette dernière partie seule qu'il a voulu attirer l'attention. Si dans un ou deux autres groupes contenant le même nom, la main est figurée demi-close, l'on aura obéi à une inspiration purement décorative, au désir de figurer d'une manière plus frappante encore la main comme support des autres signes.

Au reste, quand même l'on voudrait, contre toute probabilité, voir dans le caractère qui nous occupe, la figure de la main toute entière et non pas seulement de sa partie interne, la justesse de la lecture par nous adoptée n'en resterait pas moins certaine. Est-ce que le latin *palma* dont dérive notre mot paume ne désignait pas à l'origine la main entière, et ne serait-il pas naturel de supposer, que par une métaphore inverse, *nab*, signifiant à l'origine la portion interne de la main, servait chez les Palenquéens à désigner l'organe entier ?

Enfin désireux de répondre à toutes les objections qui pourraient êtres faites, même à celles qui semblent les moins fondées, nous conviendrons que le mot par nous déchiffré n'est pas absolument identique à celui que donne le vocabulaire, c'est honab-ku au lieu de hunab-ku, mais on conviendra aussi que les deux sons o et u offrent phonétiquement bien peu de différence. D'ailleurs en langue Maya ils semblent avoir été sujets à permuter. Nous rencontrons d'une part dans les prophéties de Lizana et de l'autre, dans le vocabulaire de l'abbé Brassseur, Tulom, et Tolom qui d'ailleurs ont le même sens. Dans les vieilles inscriptions latines, ne rencontre-t-on pas fréquemment le o à la place d'un u ; par exemple *consol* pour *consul*, sans qu'il en puisse résulter le moindre doute sur le sens du mot ?

Peut-être sera-t-on surpris de ne pas trouver le caractère Nab à la place qu'il devait naturellement occuper. Des déplacements analogues sont signalés parfois dans l'écriture égyptienne, où le nom du Pharaon Menkéré s'écrit au besoin Rémenké. C'est que la syllabe *ré* signifiait « soleil. » Par respect pour cet astre, considéré comme le plus grand des dieux, on attribuait la place d'honneur à l'hiéroglyphe représentant son nom. Peut-être, les

Yucatèques, en transposant le signe nab, n'ont-ils eu en vue que l'agencement artistique du groupe de caractères. Nous croirions plus volontiers qu'ils ont obéi à un sentiment plus ou moins empreint de superstition. La main ou la paume paraissent avoir joué un certain rôle dans leur symbolique. C'est ce que prouverait au besoin le nom déjà cité d'Ezanab. Sur certains édifices de l'Amérique centrale, l'on a retrouvé une main peinte en rouge, peut-être en signe de propriété et pour écarter les voleurs. Elle aurait, dans ce cas, un peu joué le rôle d'amulette, comme cette partie du corps humain que nous trouvons sculptée au-dessus des portes de presque toutes les habitations de Pompéi. Rappelons enfin, à ce propos, l'usage où sont les guerriers de certaines tribus de Peaux-Rouges et spécialement les Ioways, de se peindre une main verte sur la mâchoire, en signe de vaillance, lorsqu'ils ont tué un ennemi.

Passons maintenant à l'étude de quelques autres variantes du nom de Hunab-Ku, toutes fournies par le même bas relief :



L'on rencontre ici les signes nab et ku un peu plus ornementés que dans le groupe précédent. Ce dernier caractère notamment présente trois globes à sa partie supérieure au lieu de deux. Peut-être figurent-ils les plis que faisait le Tlaquimilolli ou enveloppe sacrée, une fois fermé au moyen d'un lien.

N'oublions pas d'ailleurs que l'hiéroglyphe, par sa nature même, tient, à vrai dire, le milieu entre la représentation matérielle de l'objet et le caractère d'écriture. L'artiste qui le traçait, sûr que la valeur de la figure serait toujours comprise, se permettait de l'enjoliver un peu à sa fantaisie, et il jouissait, à cet égard, de bien des libertés que n'oserait se permettre un écrivain de nos jours.

Reste maintenant le 1er caractère de gauche qui ne figure pas dans la liste des signes de Landa, mais nous savons à l'avance qu'il représente la syllabe *hu* ou *ho*. Il n'y a là rien qui nous doive étonner, tout au contraire. Ho veut dire « cité, ville » en Maya. Or, précisément, l'hiéroglyphe représente bien une ville avec son

enceinte circulaire et ses deux principales artères qui se coupent à angle droit. C'est par erreur que dans notre premier essai de déchiffrement, datant, on l'a déjà dit, de 1872, nous avions attribué à l'hiéroglyphe en question, la valeur de hu, litt. « livre, papier ». Le u du Yucatèque, au moins dans une syllabe initiale, semble s'être fréquemment transformé en *o* bref, chez les Palenquéens.

Le troisième groupe qui se lit également hunab-ku ou honab-ku, diffère à peine du précédent. Les signes ou points transversaux qui se trouvent à l'intérieur du signe *hu* ne figureraient-ils point les maisons des ruelles coupant à angle droit l'une des grandes artères de la cité ? Le caractère *ku* se trouve en partie caché par la main que, par un motif artistique, sans doute, l'on a représentée demi-close. En tout cas, cela ne saurait jeter aucun doute sur la lecture du groupe entier.

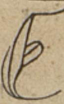
Ce qui augmente les difficultés du déchiffrement des écritures calculiformes, c'est l'enchevêtrement des caractères les uns dans les autres. Ici encore le génie propre à l'idiome paraît avoir déteint sur le système graphique. Bien que le système hiéroglyphique nous représente la première période de l'écriture, il n'en est pas moins, par excellence, l'apanage presqu'exclusif des peuples faisant usage d'idiomes à tendances plus ou moins monosyllabiques. C'est chez eux qu'il a dû prendre naissance et qu'il a pu se perpétuer à travers les siècles. Dès les plus anciens temps, les Chinois, les Egyptiens se sont servi d'hiéroglyphes, et il n'est pas vraisemblable que les habitants du Céleste-Empire soient, d'ici longtemps, disposés à les abandonner pour recourir aux caractères alphabétiques.

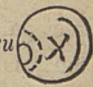
Si certains peuples à langues monosyllabiques, tels que les Siamois, les Birmans, les Cambodgiens possèdent des alphabets, c'est qu'ils les ont reçus tout faits des Indous et qu'auparavant ils ne connaissaient aucune sorte d'écriture. Au contraire, les nations à idiomes agglomérants, tels que les Japonais, qui ont reçu leur civilisation du Céleste-Empire, ne tardèrent pas à transformer les idéogrammes chinois en signes syllabiques. C'est que la nature même de leur langue répugnait à l'emploi des hiéroglyphes. Un

motif analogue détermina les anciens Sémites à tirer un alphabet approprié à leur idiome de l'hiératisme égyptien.

La langue Maya, de son côté, présente, comme celle des vieux habitants de la vallée du Nil, une tendance bien marquée du monosyllabisme. A cet égard, elle diffère profondément des dialectes du Mexique, des Etats-Unis ou du Canada. Il suffisait donc que la civilisation prit quelques développements chez les peuples du Yucatan pour qu'ils se trouvassent tout naturellement amenés à la découverte d'un nouveau système d'éeriture hiéroglyphique. D'un autre côté, par une sorte d'antimonie bien digne d'être signalée, le Maya possède encore des traces de cette tendance à l'encapsulation qui caractérise, d'une façon plus ou moins prononcée, la plupart des dialectes américains. Considérant, par exemple, le pronom personnel, moins comme un mot ayant son existence propre que comme une forme du substantif ou du verbe, il intercalera volontiers entre les différentes syllabes pronominales, la racine substantive ou verbale. Nous verrions, pour notre part, volontiers un reflet de cet organisme linguistique, de cet enchevêtrement des diverses parties du discours dans la cohésion des signes graphiques. Au contraire, en chinois, en égyptien, les racines ne s'agglutinent pas de la sorte ; aussi les caractères d'écriture, chez les peuples qui parlent ces langues, restent-ils nettement séparés les uns des autres.

Il nous reste à examiner un dernier groupe nous offrant encore le nom de Hunab-Ku, mais celui-là inscrits sur la partie gauche du bas-relief, ainsi que le prouve la direction des caractères qui est de gauche à droite, tout comme dans l'écriture latine. Le caractère *h* est facilement reconnaissable, malgré une légère variante. Les plis et jointures des doigts et de la paume de la main apparaissent fidèlement reproduits. Quant aux ongles, naturellement, ils restent cachés. Le signe intermédiaire pourrait bien ne consister qu'en une altération du caractère *u* de la liste

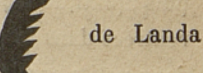
de Landa.  Tous deux, en effet, semblent figurer une touffe de feuilles nouvelles ou un bourgeon sortant de la tige d'un végétal. Ce qui est certain, c'est que le signe en question se doit lire o ou *u*. Nous savons que cette dernière voyelle était employée en Maya, comme préfixe possessive, à peu près avec le même sens que nos mots français « son, sien, de lui. »

Avant de quitter, d'une façon définitive, le bas-relief de la croix, il nous reste à parler d'un dernier groupe contenant le nom d'une autre Divinité ou personnage mytique, celui de Cukulcan, et qui se rencontre écrit ainsi.  Nous laissons de côté pour le moment, le premier signe, celui qui est placé en haut et à droite, et qui consiste en une sorte d'ellipse à demi courbée, dans le centre de laquelle deux cercles se trouvent inscrits. Son interprétation donnerait lieu à quelques difficultés. En revanche, le caractère qu'elle surmonte correspond visiblement à la syllabe *cu*  de Landa. Les lignes intérieures ne diffèrent que très légèrement. L'arc enveloppant la croix demi courbée fait défaut dans le signe palenquéen. Il en est de même du pointillé qui pourrait bien être remplacé par les deux petits globes souscrits au caractère lui-même. Nous avons évidemment affaire ici à une variante spéciale à l'écriture palenquéenne.

Dans le caractère supérieur de la ligne médiane, l'on reconnaît sans peine la syllabe *ku* de Landa, déjà étudiée ; seulement les pointillés reparaissent dans les deux globes formant la partie supérieure du caractère, tandis qu'ils sont remplacés par des lignes dans la dernière syllabe du nom de Hunab-ku. C'est, sans doute, pure affaire de calligraphie. Inutile d'entrer ici plus avant dans le détail des particularités qu'offre le reste du caractère. Il suffira, pour les apprécier à leur juste valeur, de confronter avec les deux exemplaires du même signe donnés plus haut.

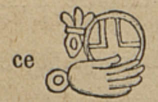
Peut-ère, au premier coup d'œil, les jugera-t-on assez considérables pour concevoir quelques doutes sur la légitimité de la lecture par nous proposée. Mais quiconque aura tant soit peu étudié les caractères dits synonymes parfaits de l'écriture chinoise, jugera, nous en sommes convaincu, ces variantes insignifiantes.

La lettre qui occupe le rang inférieur de la ligne médiale n'est autre que le L de la liste de Landa un peu simplifié de formes, phénomène qui se produit parfois dans l'écriture de Palenqué.

Il serait difficile de méconnaître la syllabe *Ca*  de Landa dans le signe placé à la partie supérieure de la dernière ligne de gauche, seulement il est retourné et les pointes ou dents se trouve remplacées par une série de petits globes auxquels on reconnaissait, sans doute, un aspect plus décoratif. Est-ce que, dans notre écriture majuscule, nous ne donnons pas souvent, par un artifice inverse, aux points une forme carrée? Est-ce que, de leur côté,les lettres gothiques et allemandes ne se distinguent pas par leur formes anguleuses des caractères romains, généralement arrondis ?

Nous ne nous arrêterons pas longuement sur le dernier caractère, celui de dessous, à gauche. Déjà, nous l'avons rencontré avec le son de *nab*. Abstraction faite du signe initial sur lequel nous aurons à revenir tout à l'heure,le groupe entier se lirait donc Cukulcanab. Mais cette désinence *ab* qui marque quelquefois le pluriel en Quiché n'a point encore été signalée en Maya où la pluralité est toujours indiquée par la finale *b* ou *ob* ; exemple : Uinic, « homo » et Uinic-ob ou Uinc-ob « homines. » D'ailleurs, comment admettre qu'un nom propre tel que celui de Cukulcan se trouve mis au pluriel ? Le plus simple ne serait-il point d'admettre qu'ici le signe en question perd sa valeur de syllabe pour ne garder que celle de la consonne n ? Cela n'offrirait,en définitive,rien que de très-conforme

aux données de l'écriture hiéroglyphique. Toutefois, revenons au signe initial.

Evidemment, il ne fait pas partie de la racine et doit être simplement un pronom ou une préposition accolée. Serait-ce une forme de la voyelle u, marque du possessif, déjà examinée ? Ne conviendrait-il pas plutôt d'y voir l'équivalent de la syllabe *ti* de Landa ce  ou *ti* possède le sens de « à, vers, pour, avec » et reparaît souvent dans les textes Mayas. Dans ce cas, par un motif d'ornementation, le caractère aurait d'abord été retourné la tête en bas, puis aplati, de façon à ce que les deux articulations de dessus soient rentrées dans la première, où elles reparaissent sous la forme de deux petits cercles. Quant à la troisième, celle du haut, elle ne subsisterait plus que sous la figure de l'arc de cercle placé au bas des deux globes.

Nous laissons au lecteur le soin de décider.

En tous cas, la présence du nom de Cukucan dans le monument en question offre bien de l'importance au point de vue chronologique, et prouve que le bas-relief de la croix, sinon l'édifice tout entier dont il faisait partie, ne peut remonter plus haut que le 9[e] siècle de notre ère. A cette époque seulement, le culte de Cukulcan, identique, nous l'avons déjà dit, au Quetzalcoatl mexicain, commença à se répandre chez les peuples de l'Amérique centrale. La civilisation du Nouveau-Monde est relativement bien moderne, et nous ne saurions partager, sur ce point, la façon de voir du savant abbé Brasseur, lequel faisait remonter l'histoire du Nouveau-Monde plus haut que celle de l'Europe. Le bas-relief de la croix appartient incontestablement à l'époque la plus brillante de l'art Yucatèque. Nous pouvons donc tenir pour certain que cette période ne précéda pas de plus de cinq à six siècles la conquête espagnole. Peut-être, mais nous n'oserions rien affirmer à cet égard, sont-ce les sectateurs de Quetzalcoatl qui portèrent dans les régions du Sud l'emploi du Tlaquimilolli ou enveloppe sacrée. L'on a vu qu'il est clairement figuré dans un des caractères de l'écriture calculiforme. S'il en était ainsi, le système graphique des anciens Yucatèque

n'aurait accompli ses dernières évolutions que dans des temps bien rapprochés du nôtre. Toutefois, sans entrer en de plus longues digressions à ce sujet, nous allons passer à l'étude d'autres monuments de l'antiquité Américaine.

II. Déchiffrement de quelques passages du Codex Troano[1].

Ce Codex semble se composer de deux ouvrages réunis en un seul. Le premier constitue évidemment un Calendrier dont quelques pages sembleraient contenir des récits historiques. Les planches 20 et 21 dudit manuscrit (1re série)[2] se signalent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes et d'une façon toute spéciale à l'attention du philologue. C'est là que nous trouvons répété ce fameux signe serpentiforme, entouré d'un cartouche et qui, nous l'avons déjà expliqué dans notre travail sur le Mythe de Votan[3], possédait un caractère hiératique aux yeux des populations centro-américaines. A la 1re colonne de gauche de cette page 21 (non comptée la colonne des signes de jours), et qui semble contenir une relation plus ou moins historique, l'on rencontre un groupe de caractères  dans lequel nous croyons reconnaître une fois encore le nom de Cukulcan. Malgré une variante presque imperceptible, l'on constatera sans peine l'identité des deux autres caractères inférieurs avec la syllabe *cu* de Landa, déjà transcrite. Il ne faut pas oublier qu'ici nous sommes en présence, non plus d'une écriture monumentale, mais bien de caractères cursifs.

L'assimilation du caractère supérieure de droite offrirait peut-être, de prime-abord, un peu plus de difficulté. Nous croyons, ce-

1 Manuscrit Troano.
2 *Revue de philologie et d'ethnographie*, t. Ier, v. 380 et suiv. (Paris, 1875.), Essai de déchifrement d'un fragment du manuscrit Troano.
3 *Le mythe de Votan, études sur les origines asiatiques de la civilisation americaine*, in-8º de 143 p., Paris, 1872.

pendant, qu'avec quelqu'étude et quelqu'attention, on peut en établir la valeur de ma nière à satisfaire les critiques les plus pointilleux. Ledit caractère se trou ve coupé en deux, pour ainsi dire, par une sorte de barre verticale, de sorte que l'on croirait, à première vue, avoir affaire non à un seul, mais bien à deux signes différents, accolés l'un à l'autre. Cette particularité se retrouve assez visible dans le signe de L médial de Landa, car le signe L final est tout différent.

Du reste, même d'après le missionnaire espagnol, le L médial se présente sous trois formes très-rapprochées les unes des autres, mais non absolument identiques   

C'est là à coup sûr un exemple frappant des variantes qui devaient nécessairement et à chaque instant se produire dans une écriture dont les caractères étaient formés d'éléments si multiples. Du reste, l'écriture égyptienne avec ses trois formes hiéroglyphique, hiératique et démotique ne nous présente-t-elle pas un spectacle tout à fait analogue ?

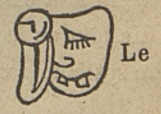
Néanmoins, les modifications graphiques des signes Yucatèques semblent, si nous osons nous servir de cette expression, avoir revêtu un caractère plus individuel et dépendre en grande partie du caprice et de la fantaisie du scribe, et rien ne prouve qu'elles aient été dans le centre de l'Amérique, comme sur les rives du Nil, réduites en un système complet et suivi. En un mot les Mayas en seraient restés aux débuts seulement de l'écriture hiératique ou mieux cursive. Nous n'hésiterons donc poiut à reconnaître un L dans le signe que nous étudions en ce moment. L'on avouera, du reste, qu'à moins d'avoir travaillé à la loupe ou au microscope, le scribe Yucatèque qui écrivait très-fin, n'aurait jamais pu reproduire, dans son intégrité et avec tous ses détails, le L médial de Landa. Il a donc modifié, éliminé, diminué un peu à sa guise, certain que malgré tout il resterait encore compréhensible pour ses compatriotes, de même qu'il l'est pour nous.

Reste enfin le dernier caractère, celui du rang supérieur à gauche. Il ne se rencontre pas sans doute dans l'alphabet de Landa mais on le retrouve dans la série hiéroglyphique des noms de jours. Ce n'est, à notre avis, que le signe Kan marquant le 4e jour du

mois. Ce mot *Kan* que l'on traduit par Jaune, devait primitivement, comme nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre travail sur le mythe d'Imos[1], se prononcer *Can* et signifier « Serpent ». C'est ce que prouve, jusqu'à l'évidence, la comparaison du calendrier Maya avec le calendrier Quiché. En tout cas, l'écrivain a d'une façon aussi naturelle que logique réduit l'hiéroglyphe à sa plus simple expression. Landa représente Kan par la figure de la partie supérieure de la tête d'un serpent inscrite dans un cercle 

Le rédacteur du codex Troano, lui, a supprimé le cercle qu'il remplace par une ligne sinueuse dessinant la tête du reptile. Quant aux lignes qui représentaient les dents de cet animal, il leur substitue des points.

En tous cas, signalons cette tendance à se servir plutôt d'un seul signe syllabique que de plusieurs lettres dont nous avons déjà offert plus d'un exemple et qui, forcément, se manifeste avec plus ou moins d'intensité dans toutes les écritures hiéroglyphiques. L'auteur aurait pu employer les trois signes k, a et n, pour rendre la finale du mot composé. Il a préféré recourir à une syllabe unique. On ne s'étonnera pas de voir ici la forme Cuculan au lieu de Cukulan ou Cukulcan. Le son du k paraît s'être confondu souvent en Maya avec celui du c. Ils se ressemblaient beaucoup, puisque le k n'est autre chose que la gutturale forte, prononcée d'une façon détonnante.

Nous terminerons la partie de notre travail consacré aux signes alphabétiques ou syllabiques, par l'étude d'un caractère qui revient très-souvent, dans le codex Troano, soit isolé, soit accompagné de quelques autres signes. On le rencontre, notamment dans la première section du codex Troano, p. 21, à la 3e ligne horizontale. Il y constitue l'élément principal du 3e groupe en allant de gauche à droite, sous la forme que nous reproduisons ici.  Le

[1] *Le mythe d'Imos, tradition des peuples mexicains,* publié dans les *Annales*, t. v, p. 67, 129, 240, 300 ; t. v, p. 134 (6e série).

membre de gauche dudit groupe figure certainement une tête de mort, l'œil fermé et caché par les paupières et les cils. Une espèce de demi-cercle rentrant semble se rencontrer à la place du nez ; la bouche est très-fendue, mais fermée. L'analogie avec l'hiéroglyphe du 6e jour du mois[1], qui s'appela Cimi, litt. « *mortuus*, *defunctus*, »

tel que le présente Landa, est des plus frappantes, 

Seulement, dans le missionnaire espagnol, la forme du caractère apparaît, comme toujours, extrêmement arrondie ; le nez fait une saillie au lieu d'être rentrant. A la racine de cet organe, signalons une petite ligne serpentiforme, que peut-être le copiste du manuscrit Troano indique par le demi-cercle rentrant dont nous avons déjà parlé.

La ligne sinueuse en question pourrait bien avoir une valeur hiératique et cabalistique, comme les s environnés de cartouches de la page 20. Impliquant l'idée d'une sorte de consécration à la Divinité, elle indiquerait que la tête était celle d'une victime humaine sacrifiée sur les autels[1]. L'on sait qu'au Mexique, ainsi que dans le Centre-Amérique, ces têtes demeuraient exposées le long des murs des temples. Enfin, rappelons que, d'après Landa, la bouche reste au moins entr'ouverte, et que les dents sont visibles ; ce qui n'est pas le cas, on l'a déjà dit, pour la figure du Troano. En tout cas, un examen même superficiel convaincra l'observateur que le caractère, par nous étudié en ce moment, est bien réellement Cimi.

Dans le signe qui se trouve à sa droite, on constate une telle affinité avec le L final de Landa que nous ne nous arrêterons pas à la faire ressortir davantage.

Ainsi donc, nous nous trouvons en présence du mot Cimil, forme déterminée de Cimi, litt. « le jour de Cimi. »

En tout cas, les détails dans lesquels nous venons d'entrer permettent au lecteur de se faire une idée assez exacte de ce qu'était le système graphique des anciens Mayas. A certains égards, il nous

[1] Voir ce signe dans les *Annales*, t. xv, p. 232.

rappelle un peu celui de l'ancienne Egypte ; comme ce dernier, il admettait la coexistence d'éléments idéographiques, syllabiques et alphabétiques, et souvent, suivant l'occurrence, le même caractère pouvait y jouer successivement le rôle de syllabe ou de simple consonne. Un passage assez obscur d'ailleurs de Landa semblerait de nature à nous faire admettre l'existence chez les Yucatèques de ces déterminatifs qui s'écrivent, mais ne se prononcent pas, et dont on rencontre l'usage dans presque tous les systèmes d'écriture hiéroglyphique, en Egypte, à la Chine, en Chaldée. Toutefois, nous n'avons pu encore en constater la présence dans les textes Mayas.

Un point par lequel le système Yucatèque paraît s'être éloigné de celui de l'Egypte, c'était, sans aucun doute, l'enchevêtrement de ses caractères. Nous nous sommes efforcé plus haut d'expliquer la cause de ce phénomène.

En Egypte, le corps de l'homme et celui des animaux jouaient fréquemment le rôle de signes d'écriture. Dans ce but les Yucatèques paraissent n'avoir guère employé que les têtes et, sous ce rapport, nous les voyons parvenus à un degré de raffinement que n'atteignirent jamais les riverains du Nil. Ainsi que l'a constaté M. Angrand, cette observation ne serait pas complètement justifiée en ce qui concerne les monuments du Copan. Les dessins rapportés de cette ville par Squier nous montrent le corps humain parfois entremêlé à des groupes d'écriture, mais avait-il réellement là une valeur graphique ? D'ailleurs, les édifices de Copan appartiennent à un art assez différent de celui des cités voisines et surtout beaucoup plus avancé.

Peut-être pourrait-on distinguer plusieurs âges ou périodes de développement dans la formation de l'écriture calculiforme. A l'époque la plus ancienne appartiendraient les hiéroglyphes de jour et de mois, tous purement idéographiques. De nouveaux progrès auraient amené l'adoption de signes syllabiques, puis de véritables lettres ou signes alphabétiques.

En tout cas, ce que nous regardons comme incontestable, c'est l'origine indigène de l'écriture Yucatèque. Le son qu'exprime chaque caractère trouve presque toujours, sinon toujours, sa raison

d'être dans le nom assigné en langue Maya à l'objet qu'il représente. Pour ne citer qu'un exemple de ce fait,la main ouverte prise comme simple consonne correspond à notre n, précisément parce qu'en Maya, n est le son initial du monosyllabe nab signifiant « paume.» Cette coïncidence ne se reproduirait pas si constamment, si l'écriture Maya avait été empruntée à un peuple voisin et parlant une langue différente. Du reste, les Yucatèques étaient,de tous les peuples américains, les seuls peut-être qui fussent parvenus à se créer un système régulier d'écriture, et la supériorité de leur génie sur ce point semble bien attester qu'ils ne durent pas être les élèves de races moins civilisées qu'eux.

Enfin la tradition indigène représente l'art d'écrire comme ayant pris naissance dans la péninsule de Yucatan. D'après le P. Beltram, les Indiens attribuent l'invention des caractères calculiformes à un personnage mythique du nom de Zamna ou Itzamnà, lequel aurait colonisé leur pays à une époque reculée. C'est-à-dire que ce Zamna jouait,dans le centre de l'Amérique, le rôle d'inventeur des arts et des sciences,attribué par les Egyptiens à leur Toth, par les habitants de la Chaldée à Oannès.

Sans doute,nous pensons que toutes les races du Nouveau-Monde, longtemps aussi sauvages que l'étaient naguère encore les Californiens, ont dû recevoir du dehors les premiers germes de la vie civilisée. Admettre qu'un peuple chasseur puisse, par ses propres efforts, s'élever à la vie sédentaire et nomade,sans avoir passé pour ainsi dire par le stage de la vie pastorale, nous semblerait chose peu logique. D'ailleurs Humboldt[1] a signalé les nombreuses ressemblances que fait découvrir la comparaison des calendriers des habitants de la Nouvelle-Espagne avec celui des races de l'Extrême-Orient, ressemblances, qu'à aucun titre, on ne saurait attribuer au seul hasard.

Enfin, ainsi que nous nous sommes efforcés de le prouver dans nos précédents travaux, bon nombre des légendes existant chez les Américains, lors de la découverte, ne peuvent trouver d'explication

[1] Voir dans la table des *Annales*, t. XII, n. 505 (1re série), les nombreux extraits des travaux de M. de Humboldt sur les calendriers, et la gravure du calendrier t. VII, p. 397 (1re série).

satisfaisante que si on les rapproche d'autres récits analogues, en vigueur parmi diverses populations de l'Ancien-Monde. M. Fergusson nous semble avoir de son côté établi d'une manière satisfaisante les emprunts architecturaux faits par les nations du sud du Mexique à celles de l'Asie, mais enfin, il faut avouer qu'à bien des égards, les civilisations du Nouveau-Monde se sont développées d'une manière fort originale et indépendamment de toute influence étrangère.

Citons par exemple l'art métallurgique connu au Mexique, au Pérou, chez les Mayas. Soutiendra-t-on que sur ce point la race cuivrée n'a fait qu'emprunter aux Asiatiques plus avancés qu'elle, sous le rapport des sciences et des arts, mais alors d'où vient que l'usage du fer était resté complètement inconnu aux riverains de la côte ouest du Pacifique ? Depuis les temps les plus reculés, Chinois Japonais, Indous ont travaillé ce métal. Il y a plus, les vieux Mounts Builders des Etats-Unis, dont la civilisation aurait, dit-on, présenté plus d'un trait d'analogie avec celles des nations méridionales, bien que se servant d'instruments de cuivre, se contentaient de les façonner au marteau, ignorant complètement l'art du fondeur. D'où l'on peut conclure qu'il a été inventé à nouveau sur les plateaux de l'Anahuac et les rives du Tabasco. Ce que nous disons ici de la métallurgie ne pourrait-il pas s'appliquer également à l'art graphique ? Quoiqu'il en soit de cette digression, nous allons, avant de déposer la plume, donner au lecteur quelques explications sur le mode de rangement de certains signes des jours dans le codex Troano.

	PLANCHE XIII	PLANCHE XII	PLANCHE XI	PLANCHE X	PLANCHE IX	PLANCHE VIII
DIVISION Supérieure	Kan. Lamat. Oc. Ix. Cib. Caban. Ahau. Eb. Ik. Ezanab.	Men. Ahau. Oc. Men. Men.	Ezanab. Oc. Ik. Ix. Cimi.		Men. Manik. Cauac. Chuen. Akbal.	Ix. Kan. Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab.
DIVISION Médiane	Cib. Oc. Kan. Ik. Lamat. Ix. Ahau. Caban. Eb. Ezanab.	Ix. Ahau. Cimi. Eb. Ik. Kan. Ezanab. Cib. Oc. Lamat.	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Cimi. Ahau. Ezanab. Eb. Ik. Kan. Oc. Cib. Ix. Lamat.	Ahau. Cimi. Eb. Ezanab. Kan. Oc. Cib. Ik. Lamat. Ix.
DIVISION Inférieure	Oc. Ahau. Cib. Caban. Ik. Eb. ? Ezanab. ? ?	Cimi. Ezanab. Eb. Ik. Cib?	Oc. Ahau. Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan.	Cib. Cimi. Ik. Eb. Lamat. Ezanab. Ix. Kan. Ahau. Oc.	Ezanab. Lamat. Kan. Ik. Oc. Ahau. Cib. Cimi. Eb. Ik.	Cimi. Ahau. Ezanab. Eb. Oc. Kan. Ik. Cib. Ix. Lamat.

III. Les hiéroglyphes des jours et le Codex Triano[1].

La partie du codex (1re section), qui s'étend de la p. XIII à la page XI inclusivement, offre, si nous osons nous servir de cette expression, un caractère tout particulier. Les textes en calculiformes y sont rares ou plutôt font presque entièrement défaut; chaque feuillet partagé en trois divisions ou registres se compose, à peu près exclusivement, de vignettes représentant un mazatl ou chevreuil, soit pris au piège, soit attaqué par un scorpion. A la gauche de chaque gravure se voient des séries d'hiéroglyphes, d'ordinaire rangés sur deux colonnes et indiquant les jours du mois. Nous donnons, dans le tableau suivant, le relevé de ces listes des jours, d'après le codex Troano.

Evidemment, certaines raisons symboliques ou cabalistiques ont présidé à ce bizarre arrangement ; nous ne pouvons nous flatter d'avoir deviné la pensée intime de l'artiste américain.

Du moins en savons-nous assez pour constater le fait matériel, et remettons à plus tard la recherche des inductions qu'il est permis d'en tirer. Tout ce que l'on peut, dès à présent, affirmer, c'est que dans certains passages, le rédacteur semble s'être livré à de véritables jeux d'esprit ou calculs mnémotechniques dont l'existence reste facile à démontrer.

On remarquera tout d'abord que sur les 20 signes des jours, comprenant les mois yucatèques, 10 surtout reviennent constamment, tandis que les 10 autres n'apparaissent pour ainsi dire pas ; ce sont les suivants : Cimi et Cib ; Ik et Eb ; Lamat et Ezanab ; Kan et Ix ; Akbal et Ahau. Or, cesdits signes se trouvent les uns vis-à-vis des autres dans un rapport pour ainsi dire constant qui donne tous les jours du mois divisés en quints et en colonnes.

[1] *Revue de Philologie et d'Ethnographie*, t. II, p. 312 et suiv. (Recherches sur le *Codex Troano*), Paris, 1876.

Tableau des jours du mois Yucatèque.

	1e Colonne	2e Colonne	3e Colonne	4e Colonne	5e Colonne
1er Quint.	I Imix.	II Ik.	III Akbal.	IV Kan.	V Chicchan.
2e Quint.	VI Cimi.	VII Manik.	VIII Lamat.	IX Muluc.	X Oc.
3e Quint.	XI Chuen.	XII Eb.	XIII Ben.	XIV Ix.	XV Men.
4e Quint.	XVI Cib.	XVII Caban.	XVIII Ezanab.	XIX Cauac.	XX Ahau.

On observera que les jours indiqués se trouvent être alternativement les deux pairs et les deux impairs de chaque colonne. Si nous représentons le calendrier yucatèque sous la forme d'une roue, ce qui paraît avoir été l'usage chez ces peuples, l'on obtient l'image donnée par Landa. Nous débutons bien entendu, par le sud, regardé comme le point sacré par excellence, à peu près comme l'orient chez les Sémites, et par le jour de Imix, lequel correspondait au Cipactli des Mexicains et commençait l'année.

Tout cela s'accorde très-bien avec ce que nous indique Landa, que, dans leurs calendriers circulaires, ou Ahau-Katnns, les Mayas rangeaient d'ordinaire tous les mois pairs ensemble d'un côté de la roue et les impairs de l'autre [1].

Nous aurons peu de choses à dire des caractères des jours de la planche 13 du Troano, parce qu'il ne nous a pas été possible de

[1] Landa, *Relacion*, p. 312.

déterminer suivant quel ordre ils sont rangés. Bien que l'hiérogly-phe inférieur de la colonne de gauche de la division médiale soit trop effacé pour qu'on le lise, nous pouvons affirmer qu'il ne de-vait point être autre que celui du 12e jour (Eb).

En effet, les hiéroglyphes de cette division médiane sont les mêmes que ceux de la division supérieure, bien que rangés d'une façon différente. Or, Eb était précisément le seul que nous n'eussions point encore retrouvé. Le même motif nous amène à reconnaître que les trois hiéroglyphes effacés de la division du bas, devaient forcément être ceux de Kan (4e jour) ; Lamat (7e jour) ; et Ix (14e jour) ; toutefois, ignorant quelles étaient leurs places respectives, nous avons dû les marquer simplement par des points d'interrogations.

Aucune observation particulière ne nous paraît devoir être faite relativement à la planche XII de Troano. En revanche, la division supérieure de la planche XI offre cette particularité que les jours dont les hiéroglyphes s'y trouvent indiqués, se succèdent régulièrement par ordre de 12.

C'est ce que la liste ci-jointe fera parfaitement comprendre au lecteur:

de *Ezanab*	à *Oc*,	12 jours
de *Oc*	à *Ik*,	12 jours
de *Ik*	à *Ix*.	12 jours
de *Ix*	à *Cimi*	12 jours

Les signes de jours sont les mêmes et rangés dans le même ordre pour les colonnes médiane et inférieure de la planche XI, ainsi que pour la colonne médiane de la planche X.

Cette particularité nous permet de rétablir les trois hiéroglyphes du bas de la planche XI, et de les placer juste au rang qu'ils occupaient, avant que le manuscrit n'eût à souffrir des injures du temps. C'étaient Lamat pour la 4e ligne de la colonne de gauche ; Ix pour la 5e ligne de cette même colonne et enfin Kan pour la colonne de droite de la même ligne.

La division supérieure de la planche X ne contient point d'hiéroglyphes de jour, aussi avons-nous dû la laisser en blanc dans no-

tre tableau. Quant au rangement des caractères, dont les trois séries en question, il est effectué de manière à ce qu'il y ait un intervalle de 10 jours entre celui de chaque colonne de gauche et son correspondant de la colonne de droite.

De plus, chaque jour dont le signe termine une ligne supérieure est séparé de celui qui commence la ligne suivante, par un espace de 16 jours. On en pourra juger par le tableau suivant :

de Oc à Ahau,	10 jours —	de Ahau à Cib	16 jours
de Cib à Cimi,	10 jours —	de Cimi à Ik	16 jours
de Ik à Eb.	10 jours —	de Eb à Lamat,	16 jours
de Lamat à Ezanab	10 jours —	de Ezanab à Ix	16 jours
de Ix à Kan,	10 jours.		

La division inférieure de la planche X nous offre encore une série de caractères identiques. L'ordre des signes est toujours le même, à cette différence près que la ligne Oc-Ahau rejetée à la fin de la série, se trouve retournée sous la forme Ahau-Oc. La chose était nécessaire pour que l'intervalle réglementaire de 16 numéros fut conservé entre le premier caractère de la dernière ligne et le dernier caractère de la ligne précédente.

La division supérieure de la planche IX offre des caractères de jours différents et espacés entre eux de 12 en 12. Exemple :

Men à Manik, 12 jours
Manik à Cauac, 12 jours
Cauac à Chuen, 12 jours
Chuen à Akbal, 12 jours

La division médiane présente les mêmes caractères que la planche X, mais autrement disposés, et sans qu'il soit aisé de déterminer en vertu de quel calcul astrologique ou procédé mnémotechnique.

Trois hiéroglyphes de jour du bas de la division inférieure sont totalement effacés.

En définitive, la comparaison avec le registre précédent prouvent qu'ils ne peuvent être que ceux de Cib, Eb et Ik.

Le registre supérieur de la planche VIII présente les jours espacés de 10 en 10 sur chaque ligne et de 16 en 16, en passant d'une ligne à l'autre. Exemple :

de Ix à Kan,	10 jours —	de Kan à Oc,	16 jours
de Oc à Ahau,	10 jours —	de Ahau à Cib,	16 jours
de Cib à Cimi,	10 jours —	de Cimi à Ik,	16 jours
de Ik à Eb,	10 jours —	de Eb à Lamat,	16 jours
		de Lamat à Ezanab,	16 jours

Bien que les deux signes de jours de la ligne supérieure se trouvent complètement effacés, la comparaison avec les registres précé dents qui renferment la même série d'hiéroglyphes prouve qu'ils ne peuvent être que ix et kan.

Le registre médial ne diffère pas du précédent par les hiéroglyphes employés, mais seulement par leur mode de groupement. Nous les voyons disposés de sorte qu'il y ait un intervalle de 6 jours à la fois entre ceux dont les signes se trouvent sur la même igne et ceux qui se suivent d'une colonne à l'autre. L'espace au contraire se trouve être de 12 jours en passant d'un caractère à l'autre sur la même colonne. On pourra en juger par l'exemple suivant :

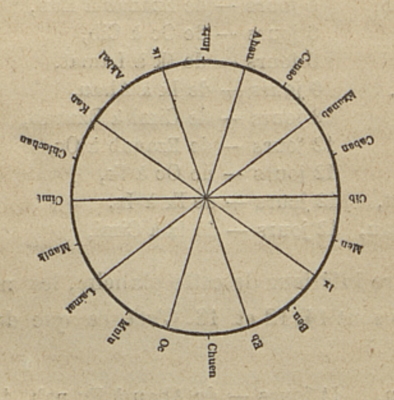
de Ahau à Cimi,	6 jours —	de Cimi à Eb,	6 jours
de Eb à Ezanab,	6 jours —	de Ezanab à Kan,	6 jours
de Kan à Oc,	6 jours —	de Oc à Cib,	6 jours
de Cib à Ik,	6 jours —	de Ik à Lamat,	6 jours
de Lamat à Ix,	6 jours —	de Ix à Ahau,	6 jours
de Ahau à Eb,	12 jours —	de Cimi à Ezanab,	12 jours
de Eb à Kan,	12 jours —	de Ezanab à Oc,	12 jours
de Kan à Cib,	12 jours —	de Oc à Ik,	12 jours
de Cib à Lamat,	12 jours —	de Ik à Ix,	12 jours
de Lamat à Ahau,	12 jours —	de Ix à Cimi,	12 jours

Pour le registre inférieur de cette planche, les nombres cabalis tiques employés sont 14, 12 et 18. C'est ce que démontre la série suivante :

de Cimi à Ahau,	14 jours —	de Ahau à Ezanab,	18 jours
de Ezanab à Eb,	14 jours —	de Eb à Oc,	18 jours
de Oc à Kan,	14 jours —	de Kan à Ik,	18 jours
de Ik à Cib,	14 jours —	de Cib à Ix.	18 jours
de Ix à Lamat,	14 jours —	de Lamat à Cimi,	18 jours
de Cimi à Ezanab,	12 jours —	de Ahau à Eb,	12 jours
de Ezanab à Oc,	12 jours —	de Eb à Kan,	12 jours
de Oc à Ik,	12 jours —	de Kan à Cib,	12 jours
de Ik à Ix,	12 jours —	de Cib à Lamat,	12 jours
de Ix à Cimi,	12 jours —	de Lamat à Ahau,	12 jours

Ce trop court aperçu donnera au lecteur une légère idée des procédés cabalistiques et astrologiques en vigueur chez les anciens Yucatèques. Il ne s'agit point, dans ces registres, comme l'avait supposé l'abbé Brasseur, de l'histoire anté-diluvienne et pré-glaciaire du Nouveau-Monde, mais simplement de combinaisons de chiffres et de computs soit astrologiques, soit astronomiques, plus ou moins compliqnés, mais dont il serait prématuré, quant à présent, de vouloir donner la clef.

Il n'en reste pas moins certain que, grâce à cette étude des signes des jours employés dans le manuscrit Troano, le lecteur pourra non-seulement identifier, avec ceux donnés par Landa, les caractères présentant ce que nous pourrions appeler des variantes orthographiques, mais encore restituer les caractères effacés ou disparus.



SUR

LES SIGNES DE NUMÉRATION

EN MAYA

On sait que les chiffres Mayas s'exprimaient au moyen de points et de barres. Les unités jusqu'à 5 exclusivement se trouvaient marquées par autant de points, d'ordinaire placés les uns au bout des autres ; ainsi . pour 1, . . pour 2, . . . pour 3. Parfois, on les disposait en carré, ex. : :: pour 4, mais cela ne paraît point avoir été l'usage le plus fréquent. En général, ils se trouvaient placés sur une seule ligne, de la façon suivante . . . . pour 4. Une barre — signifiait 5, et deux barres tantôt superposées =, tantôt redressées verticalement ||, marquaient le nombre 10. Les nombres supérieurs à 20 se marquaient en accolant le nombre de points voulus aux dites barres ; ex. : ⋯ = pour 13, : || pour 12. C'est par le même procédé que l'on indiquait les nombres de 5 à 10 exclusivement ex. ⋮ | pour 9. Trois barres, soit couchées, soit droites, mais toujours parallèles, voulaient dire 15. Des points indiquaient les unités jusqu'à 20 ; ex. ⋮ ||| pour 19. Nous avons longtemps ignoré comment s'écrivait le nombre 20 et nous nous figurions que peut-être il ne se trouve réellement pas une seule fois exprimé dans le *Codex Troano*. Cela nous paraissait tenir à ce que ces signes numériques ne sont usités dans le manuscrit en question que pour marquer les jours du mois. Or, le calendrier Toltèque, en vigueur chez toutes les populations policées de la Nouvelle Espagne, ne connaissait que des mois

de 20 jours. N'oublions point en effet que, suivant toutes les apparences, ledit *Codex Troano* constitue un simple calendrier. De nouvelles recherches nous ont amené à reconnaître l'hiéroglyphe du nombre 20, dans ces espèces de cachets ou agrafes de la forme suivante que le manuscrit nous présente plusieurs fois et toujours accolés à des signes numériques d'ordinaire, mais non constamment placés au-dessous d'eux. D'ailleurs, lesdit cachets constituent, avec les caractères incontestablement numériques, les seuls parfois écrits à l'encre rouge. Tous les autres le sont invariablement en noir. Dans cette hypothèse, que nous ne pouvons nous dispenser d'admettre, se devra lire 22 ; ou , 23 ; , 26 ; , 27 ; , 30 ; , 31 ; , 32 ; , 33 ; , 38 ; , 39. Du reste il n'y a qu'à la première page du manuscrit que figurent ces cachets, et nous ignorons pour quel motif on les a parfois, ainsi que les signes numériques, peints en rouge. En tout cas, cet usage de faire du 5 une sorte de tête de numération, en le représentant par un signe différent de ceux qui entrent dans la composition des 4 unités précédentes, semble assez remarquable. Les inventeurs de l'écriture calculliforme avaient-ils donc deviné le caractère primitivement quinaire du système de numération propre à leur langue ? Certes, il avait déjà cessé de l'être, depuis bien des siècles, au moment où fut inventée l'écriture Yucatèque, mais il le fut sans doute à l'origine. Ce qui le prouve, c'est qu'il est resté jusqu'à aujourd'hui, en Maya, comme dans tous les dialectes congénères, vigésimal. Ainsi, le Maya dit *Hunkal* (litt. *Kal* ou 1 agrafe) pour 20 ; *Lahucakal* (litt. 10 et 1 agrafe pour 30 ; et *Cakal* litt.(2 agrafes) pour 40, et ainsi de suite.

Peut-être conviendrait-il de voir plutôt en tout ceci la preuve que le mode graphique d'exprimer les nombres a été inspiré aux peuples du Yucatan par une nation à système numéral franchement quinaire, telle qu'étaient les Mexicains. En effet, quelques traits de ressemblance paraissent se pouvoir découvrir entre le système de numération écrite des deux peuples. Celui des Mexicains,

en tout cas, paraîtrait plus primitif et le système Maya n'en serait, pour ainsi dire, qu'un perfectionnement. Cela est d'autant plus étrange que, dans son ensemble, le mode d'écriture Maya semble bien original et n'a pu être inventé que chez un peuple parlant déjà la langue Yucatèque. Rien n'empêcherait, en tout cas, de supposer qu'avant l'invention d'une méthode régulière de transcription des mots, les anciennes populations de la Nouvelle-Espagne faisaient usage d'une numération quinaire, connaissaient déjà quelque moyen de peindre les nombres. Plus tard, leurs procédés auront été communiqués à la fois aux Mexicains et aux Yucatèques, qui les auront plus ou moins perfectionnés. Quoiqu'il en soit, d'après Fabregat, les nombres de 1 à 10, se rendaient en Mexicain, au moyen de points ; p. ex. ·. pour 1, : pour 2, ·.· pour 3, ... pour 4. A partir de 6 inclusivement, ou *Chica-cé*, litt. † 1 (sous entendu 5), un ou plusieurs points se trouvaient placés au-dessus des 5 premiers, de la façon suivante ..... Pour 10, l'on avait ..... ou ◎, ▣

Il était tout naturel que le caractère franchement quinaire de la numération Mexicaine conduisit à un pareil mode de transcription. En tous cas, dans certains manuscrits Mexicains, et spécialement dans le *Codex Telleriano-Remensis*, on retrouve un mode de rangement des cercles ou points numériques assez analogue à celui qu'indique Fabregat. On les divise en séries ordinairement de 5, du moins pour les nombres supérieurs à 9 et l'on a p. ex. : oooo ooooo pour 9; ooooo ooooo pour 10; ooooo oooooo pour 11 ; oo ooooo ooooo pour 12 ; ooooo ooooo ooo pour 13. Il est vrai que pour 5, on voit, d'après le *Telleriano-Remensis* ooooo ; ooooooo pour 7, et oooo oooo pour 8. Il n'en est pas moins certain que, dès qu'il s'agissait de nombres tant soit peu élevés, l'on trouvait les chiffres rangés pour ainsi dire par grappes de 5, les unités complémentaires seules formant des groupes d'une quantité moindre de points.

Admettons que les Mayas qui déjà avaient reçu des nations du Nord leur système de calendrier, leur aient emprunté également leur système graphique, ils devaient presque forcément se trouver amenés à remplacer dans l'écriture courante, la grappe de 5 boules par une barre, les points restant affectés aux seules unités inférieures à 5. Tout le monde, sans doute, s'accordera à considérer une telle façon de voir, pour le moins fort admisible, d'autant plus que les Mexicains auraient, paraît-il, quelquefois fait de même. Par exemple, nous ne découvrons pas trop d'analogie de forme à établir entre *pantli* ou « l'étendard », hiéroglyphe du nombre 20, *cempohualli* (litt. un compte) en Mexicain et le Maya qui indique un *kal* ou agrafe. Enfin, nous ne saurions dire quel motif pousse les rédacteurs du *Codex Troano* à peindre leurs chiffres tantôt en rouge, tantôt en noir. Dans le *Codex Telleirano-Remensis*, nous trouvons les cercles numériques marqués aussi par différentes couleurs, jaune, violet, vert, bleu et orange. Par exemple en Maya, comme en Mexicain, la couleur ne peut varier pour les éléments d'un seul et même nombre ; ces teintes, au moins, dans le manuscrit Aztèque, ne semblent avoir aucun rapport avec le caractère faste ou néfaste des jours auxquels les chiffres se rapportent. Nous ne saurions dire s'il en est de même pour le *Codex Troano*. Il nous paraît également difficile de contester le caractère numérique du signe  qui apparaît plusieurs fois à la première page du *Codex Troano*. Il est accompagné d'autres chiffres et se compose de 3 points ou crochets. Nous le transcrirons donc par 60, puisqu'en Maya, ce nombre se disait *ox kal*, litt. : trois crochets ou agrafes. Il conviendra d'interpréter 

par 129 ; : [glyphe] par 182, et ainsi de suite. Cela posé, nous pouvons déjà déchiffrer une partie importante de la dernière page (première dans la publication de M. l'abbé Brasseur) du *Troano*, la portion concernant les jours du mois et signes numériques.

	IMIX —	IK — 2	ACBAL — 3	KAN — 4	CHICCHAN — 5	CIMI — 6	MANIK — 7
Chiffres à l'encre rouge.							
Chiffres à l'encre noire.	135	182	136	129	135	182	139
Chiffres à l'encre noire.	242 ou 222	252	244	243 ?	251	242 ou 182 ?	123 ?
Chiffres à l'encre rouge.	33	23	27	31	22	26	30
Chiffres à l'encre rouge.	39	23	23	32	31	27	38

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de DESTENAY, à Saint-Amand (Cher

Imp DESTENAY, St-Amand.



